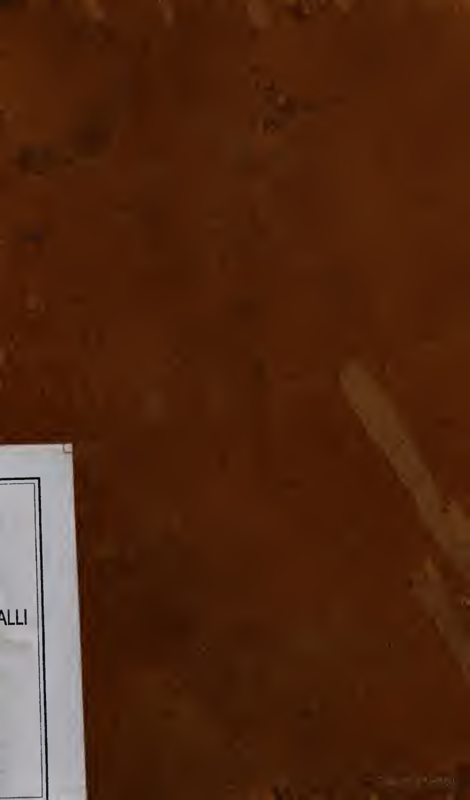

ALLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME HUITIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoise, rue Christine.



Concordia rara Sororum.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

LE
TESTAMENT,
COMÉDIE.

1731.

NOMS DES PERSONNAGES.

EUDAMIDAS, Citoyen de Corinthe.

ÉRICLÉE, Sœur d'Eudamidas.

DÉMOCÈDE, autre Citoyen de Corinthe.

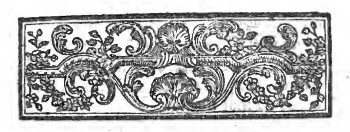
LISIDICE.

PHILONOÉ, Fille de Lisidice.

GLYCON, Esclave d'Eudamidas.

IDAS, Esclave de Démocède.

La Scène est à Corinthe.



LE TESTAMENT, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

DÉMOCÈDE, ÉRICLÉE, IDAS.

DÉMOCÈDE.

MAIS, Madame...

ÉRICLÉE.

Mais, Monfieur, pourquoi voulez-vous vous juftifier ? je ne vous fais pas le moindre reproche. Je vous dis fim-

plement, hiſtoriquement, par converſation, que vous êtes amoureux de Philonoé: je ne m'en plains pas; il n'y a pas de mal à cela.

DÉMOCÈDE.

Il y en auroit beaucoup après mille ſermens que je vous ai faits de vous adorer toute ma vie.

ÉRICLÉE.

Je ne m'en ſouvenois pas.

DÉMOCÈDE.

Vous ne vous en ſouveniez pas?

ÉRICLÉE.

Je m'en ſouvenois, ſi vous voulez; mais ce que je voulois dire eſt quaſi la même choſe. On ſait bien ce que c'eſt que ces ſortes de ſermens-là, & ſurtout les vôtres.

DÉMOCÈDE.

Vous les avez cru ſincères, comme ils l'étoient & le ſont encore, & vous n'avez ceſſé de le croire que depuis que Philonoé avec ſa mère eſt ici dans la maiſon de votre frère Eudamidas. Je ne connoiſſois ni la mère ni la fille, quoique je fuſſe leur parent; je ne les ai vues que parce que j'étois aſſidu auprès de

vous : la mère a pris de la confiance en moi ; c'est une veuve qu'il faut du moins consoler : que voulez-vous que je fasse ?

ÉRICLÉE.

Monsieur, je veux que vous fassiez ce que vous faites, que vous soyiez amoureux de Philonoé.

DÉMOCÈDE.

Madame, peut-on l'être après vous avoir vue ? Si vous ne me rendez pas justice, ne vous la refusez pas du moins à vous-même. Quelle comparaison de vous à Philonoé ! On ne sait encore ce que c'est, ni ce que ce sera ; point de caractère formé : car quel âge a-t-elle ? treize ans, quatorze ans ?

ÉRICLÉE.

Elle en a bien quinze.

DÉMOCÈDE.

Et bien, quinze, soit : un homme raisonnable, & que vous connoissez vous-même capable de certains sentimens, ira-t-il s'attacher à une enfant qui n'entendroit rien à tout ce qu'on lui voudroit dire.

ÉRICLÉE.

Je vous réponds que cette enfant-là

vous entendra & vous entend. Mon frère eſt bien auſſi raiſonnable que vous, & il a même quelques années de plus; cependant je crois qu'à la fin il ſe déterminera à épouſer l'enfant, comme il en eſt le maître par le teſtament du père. Je ſuis fâché de vous le dire, Démocède.

DÉMOCÈDE.

Je ne ſuis point fâché de l'entendre; c'eſt le mieux que puiſſe faire Eudamidas. Puiſqu'il a accepté ce fameux teſtament, par lequel ſon ami, qui meurt abſolument ruiné, le charge de faire ſubſiſter ſa veuve & d'épouſer ſa fille unique, ou de la marier à qui lui plaira, en la dotant; il aura raiſon d'épouſer la fille, qui eſt aſſez jolie, & de s'épargner une dot qu'il faudroit payer à un autre mari. Je prendrois ce parti-là en ſa place; & je compte bien qu'il le prendra. Mais s'il étoit entièrement libre comme moi, s'il n'étoit nullement chargé de Philonoé, croyez-vous qu'il allât la choiſir parmi toutes les filles de Corinthe? Il en prendroit certainement une plus convenable à ſon âge. Il a déjà trente ans, & Philonoé ſeroit ſa fille,

comme elle eſt celle de cet ami intime qu'il a perdu.

ÉRICLÉE.

En bonne foi, Démocède, ſi je craignois que vous n'aimaſſiez Philonoé, penſez-vous que toutes ces raiſons, fondées ſur ſon extrême jeuneſſe, me raſſuraſſent beaucoup ?

DÉMOCÈDE.

Non, charmante Ericlée : j'en conviens, elles ne ſont pas ſuffiſantes, & je ne ſais comment la ſuite du diſcours m'engage à vous les faire tant valoir. Ce ſont vos charmes ſeuls, c'eſt mon amour qui doit vous raſſurer.

ÉRICLÉE.

Je vous répète que je n'ai point beſoin d'être raſſurée.

DÉMOCÈDE.

Je ne vous raſſurerai donc point, puiſque vous ne me faites pas l'honneur d'être inquiète : mais je continuerai à vous adorer. Vous ne me le défendez pas ?

ÉRICLÉE.

Je ne vous permets ni ne vous défends rien : ſeulement ſouvenez-vous que j'ai de bons yeux.

SCENE II.

DÉMOCÈDE, IDAS.

DÉMOCÈDE.

Elle ne les a que trop bons, & ils m'embarraſſent fort.

IDAS.

Vous la trompez donc, Seigneur ?

DÉMOCÈDE.

Belle queſtion ! il faut bien la tromper, de peur qu'elle ne me traverſe dans mon nouvel amour pour Philonoé. Elle eſt fine & adroite, & me joueroit quelque mauvais tour : car, afin que tu le ſaches, elle m'aime dans le fond ; & cette Philonoé, qu'elle ne me reproche point, elle me la reproche de tout ſon cœur.

IDAS.

Puiſque vous n'aimez plus Ericlée, pourquoi n'agir pas rondement avec elle ? Eſt-ce pour le plaiſir de tromper ?

DÉMOCÈDE.

Ce ne laiſſe pas d'en être quelquefois

un, Idas. On mène plusieurs affaires à la fois : on est aimé en plus d'un lieu, on est toujours en l'air ; cela vaut son prix. Mais ce n'est pas-là ce qui me tient présentement ; je suis dans une situation fort délicate. Eudamidas, par le testament de son ami, est obligé d'épouser sa fille, ou de la marier à quelqu'autre en lui donnant une dot.

IDAS.

Voilà un plaisant legs testamentaire, & à rebours du bon sens. Un gueux légue à son ami sa femme qu'il entretiendra, & sa fille qu'il mariera ! Auriez-vous accepté cette belle donation ?

DÉMOCÈDE.

C'est une autre affaire dont il ne s'agit pas. J'aime Philonoé, & je neveux donc pas qu'Eudamidas l'épouse. Je tâche à me faire aimer d'elle, afin qu'elle apporte de la résistance à ce malheureux mariage : mais il faut que ce ne soit qu'une certaine résistance cachée & adroite ; car si Eudamidas venoit à savoir que Philonoé m'aimât, & que notre intelligence fût déclarée, il lui diroit : Mademoiselle, je voulois satisfaire au testament, & vous épouser ;

c'eſt vous qui ne voulez pas : je ne ſuis tenu à la dot qu'en cas que ce parti-là ne me convînt point ; j'en ſuis quitte : faites comme vous l'entendrez.

IDAS.

Et point de dot pour la pauvre fille, en épouſant ſon cher Démocède !

DÉMOCÈDE.

Sans doute ; & moi, je ne veux pas lui faire ce tort-là.

IDAS.

Sentiment fort généreux !

DÉMOCÈDE.

Il faut donc que j'inſpire à Philonoé de la répugnance pour Eudamidas ; qu'Eudamidas s'apperçoive ſeulement qu'on ne l'aime pas, quoiqu'on en uſe toujours honnêtement pour lui, & qu'il ait la délicateſſe de ne vouloir pas épouſer.

IDAS.

S'il ne l'a pas, cette délicateſſe ?

DÉMOCÈDE.

Oh ! il l'aura certainement. C'eſt un homme à grands ſentimens, trop grands de la moitié pour les femmes ; & c'eſt

par-là qu'il les manque, & les manquera toujours.

IDAS.

A vous dire le vrai, tout le projet que vous me confiez-là me paroît un petit château de cartes qu'un souffle peut renverser.

DÉMOCÈDE.

Je conviens que j'ai besoin d'une conduite bien fine & bien déliée : mais tu sais que j'en ai assez le talent, & je me plais à l'exercer. Je puis ne pas réussir : aussi, pour ne tomber que sur mes pieds, je me ménage toujours avec Ericlée. Philonoé & elle sont les deux plus aimables filles de Corinthe; & il me faut l'une des deux.

IDAS.

Il ne vous importe laquelle?

DÉMOCÈDE.

Non pas; j'aime beaucoup mieux Philonoé.

IDAS.

Elle est la dernière, d'abord.

DÉMOCÈDE.

Cela n'est rien : mais elle a dans sa personne toute la fleur, & dans son

caractère toute l'aimable ſimplicité & toute la précieuſe candeur de la première jeuneſſe.

IDAS.

Il n'y a pas de gloire pour vous à la tromper; & d'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, vous en devriez faire conſcience. En vérité, le cœur m'en ſaigne.

DÉMOCÈDE.

Je ne la trompe pas auſſi, à proprement parler. Je n'épargnerai rien pour l'avoir : mais en cas du mauvais ſuccès, je me réſerve Ericlée pour un pis-aller qui ſera encore très-bon.

IDAS.

La vérité me prend à la gorge : vous n'aimez ni l'une ni l'autre.

DÉMOCÈDE.

Il ne s'agit pas avec les femmes de les aimer tant; il s'agit de leur plaire. Si tu ſavois, Idas, avec quel plaiſir je jouis en même temps & de la jalouſie d'Ericlée, & des progrès que je fais inſenſiblement dans le cœur de Philonoé, dans ce jeune cœur qui, loin d'avoir jamais aimé, ſait à peine que l'on

l'on aime ! J'ai même encore le bonheur d'avoir plu à la mère de Philonoé, en tout bien & tout honneur, s'entend. Lisidice me favorise en tout ce qu'elle peut ; & je suis sûr qu'elle m'aimeroit mieux pour gendre qu'Eudamidas : enfin, laisse-moi faire ; le cœur me dit que sortirai bien de tout ceci : j'ai reçu du Ciel le don d'entendre assez les femmes.

IDAS.

Je n'en sais pas tant que vous : mais je suis persuadé que les femmes entendent encore mieux les hommes que les hommes ne peuvent entendre les femmes. Il y a ici un malheur : celle que vous trompez le plus, de votre propre aveu, c'est Ériclée ; & justement Ériclée est la moins simple des deux. Elle est même bien éloignée de l'être ; elle vous démêlera.

DÉMOCÈDE.

L'avis est bon ; j'y prendrai garde : mais j'apperçois Philonoé. Laisse-moi avec elle.



SCÈNE III.

DÉMOCÈDE, PHILONOÉ.

PHILONOÉ.

Ah ! Démocède, vous voilà ?

DÉMOCÈDE.

En êtes-vous fâchée, belle Philonoé ? Etes-vous fâchée que je me tienne toujours à portée de vous voir, de vous rencontrer, que j'en cherche toutes les occaſions ?

PHILONOÉ.

Point du tout.

DÉMOCÈDE.

Ce n'eſt pas aſſez. En êtes-vous bien-aiſe ?

PHILONOÉ.

Oui ; j'aime aſſez qu'on me tienne compagnie.

DÉMOCÈDE.

Mais vous eſt-il indifférent qui vous la tienne ? Aimeriez-vous autant, par exemple, qu'Eudamidas fût avec vous dans ce moment-ci ?

PHILONOÉ.

Nous avons toutes les obligations du monde à Eudamidas, ma mère & moi; & il ne faut pas que nous ſoyions ingrates. Sans lui, vous ſavez dans quel état nous ſerions; vous ſavez combien il accepta le teſtament de bonne grace, avec quelle joie, & combien toute la ſuite de ſon procédé pour nous a répondu aux commencemens. Il ne ſe laſſe point d'être généreux.

DÉMOCÉDE.

Il ſe ſeroit déshonoré par une autre conduite. Pouvoit-il renoncer à une marque auſſi publique que votre père lui donnoit de la plus grande eſtime?

PHILONOÉ.

Je ne connois guères encore le monde: mais je ſoupçonne que peu de gens auroient voulu des marques d'eſtime à ce prix-là; & ſi Eudamidas avoit refuſé le teſtament, on auroit dit: Il a bien fait; c'étoit-là auſſi un legs trop bizarre: pourquoi ſon ami ſe ruinoit-il? Et cependant il eſt certain que mon père n'eſt point mort ruiné par ſa faute; ç'a été par des naufrages de ſes vaiſſeaux & par de purs malheurs.

DÉMOCÈDE.

Si Eudamidas eût refusé, je vous réponds qu'on auroit bien crié contre lui, & que ceux même qui n'auroient pas été capables d'accepter le testament, auroient crié le plus haut. Mais il n'importe; vous avez de l'obligation à Eudamidas, je n'en disconviens pas. Mais s'il avoit dépendu de vous d'avoir cette même obligation ou à lui ou à quelqu'autre, l'auriez-vous choisi?

PHILONOÉ.

Cela ne pouvoit pas dépendre de moi.

DÉMOCÈDE.

Sans doute : mais s'il en eût dépendu?

PHILONOÉ.

Je ne sais ce que j'eusse fait.

DÉMOCÈDE.

Du moins auriez-vous voulu que ce fût Eudamidas par préférence à tout autre, qui fût en droit de vous unir à lui quand il le voudroit?

PHILONOÉ.

Encore une fois, je ne sais.

DÉMOCÈDE.

Aimable Philonoé, apparemment l'excès de mon amour m'aveugle, & me jette dans des illusions trop agréables : mais il me semble qu'il y a dans le fond de votre cœur quelque chose de plus favorable pour moi que ce que vous me laissez paroître. Au nom des Dieux, ne me le dissimulez point; accordez cette légère grace à ces sentimens si vifs & si tendres que vous me connoissez pour vous.

PHILONOÉ.

Pour moi ? vous êtes l'Amant déclaré d'Ericlée.

DÉMOCÈDE.

Je l'étois, il est vrai; mais je ne vous avois pas encore vue. Quelle comparaison de vous à elle !

PHILONOÉ.

Est-ce qu'on cesse d'aimer ?

DÉMOCÈDE.

Non, quand on aime véritablement: mais on prend quelquefois pour amour ce qui n'en est pas. Je ne sais quel goût léger, un foible attachement entretenu par de petites convenances : voilà ce

que j'ai eu pour Ericlée. Mais combien eſt différent ce qui m'occupe aujourd'hui, ce qui remplit tout mon cœur! je n'ai encore aimé que vous.

PHILONOÉ.

Et bien, ceſſez donc de rendre des ſoins à Ericlée.

DÉMOCÈDE.

Et ne le fais-je pas déjà autant que je le puis avec bienſéance?

PHILONOÉ.

Mais avec tout cela, elle ne ſait pas que vous ne l'aimez plus.

DÉMOCÈDE.

Si vous voulez qu'elle le ſache, je le veux auſſi de tout mon cœur; je ſortirai d'une contrainte inſupportable. Tout ce que je crains, c'eſt qu'Eudamidas, qui ſaura que mes aſſiduités ne ſeront plus pour ſa ſœur, mais ſeulement pour vous, ne m'interdiſe ſa maiſon.

PHILONOÉ.

Ah! il ne le faut pas.

DÉMOCÈDE.

Je ſuis charmé que vous en ſentiez le

péril; vous me mettez dans un transport de joie que je ne puis vous exprimer. Permettez-moi de vous en remercier à vos genoux.

PHILONOÉ.

Non, non, ne me remerciez pas tant; j'ai cru d'abord ce péril plus grand qu'il n'est : notre parenté vous donneroit toujours droit de venir ici.

DÉMOCÈDE.

Quoi ! quand je n'y viendrois plus que pour vous, qu'Eudamidas peut épouser si-tôt qu'il le voudra, pour vous qu'il aime certainement; quand j'aurai contre moi sa sœur, que j'aurois hautement abandonnée, & qui ne chercheroit qu'à se venger de moi. Ah! ne nous flattons pas tant. Tout est perdu; je ne vous verrai plus, si je ne parois toujours Amant d'Ericlée. J'en suis désespéré; mais il le faut : voudrois-je, sans une nécessité bien indispensable, me charger d'un personnage si difficile pour moi à soutenir, & si contraire à mon cœur ? Vous-même vous devriez me tenir compte des efforts que je me ferai.

PHILONOÉ.

Ecoutez; je vous crois. Vous feriez inexcufable, fi vous me trompiez.

DÉMOCÈDE.

Inexcufable ! je ferois indigne de vivre. Mais je vois Lifidice qui vient.

SCÈNE IV.

LISIDICE, PHILONOÉ, DÉMOCÈDE.

DÉMOCÈDE.

Ah ! Madame, ayez la bonté de venir à mon fecours. Rendez-moi témoignage, fi vous doutez de la fincérité de mon attachement pour votre adorable fille. Le fouffririez-vous, l'approuveriez-vous, fi vous en doutiez le moins du monde ?

LISIDICE.

Je ne puis que la louer de ne pas croire trop légèrement. Il eft bon de prendre un peu fes fûretés avec vous autres Meffieurs : mais enfin cela a fes bornes. Démocède, vous favez que je fuis

ſuis dans vos intérêts ; laiſſez-moi les conduire : allez, j'eſpère que je vous en rendrai bon compte.

DÉMOCÈDE.

Je vous devrai tout, Madame, & je vous ſupplie d'être bien sûre d'une reconnoiſſance éternelle.

SCENE V.

LISIDICE, PHILONOÉ.

LISIDICE.

Ma fille, il eſt temps que vous m'ouvriez entièrement votre ame. Eudamidas peut à chaque moment prendre la réſolution, ou de vous épouſer, ou de vous donner à quelqu'autre. Votre père, par ſon Teſtament, l'a revêtu à cet égard de toute ſon autorité ſur vous ; moi, je ne puis rien, que de vous donner des conſeils, & de faire prendre adroitement à cette affaire un certain tour, ſelon ce qui ſera le plus conforme à vos inclinations : mais pour cela il faut que je les connoiſſe.

Quelles ſont-elles ? Seriez-vous bien-aiſe d'épouſer Eudámidas ?

PHILONOÉ.

Il en eſt le maître, ma mère; & nous lui avons les plus grandes obligations qu'on puiſſe avoir à perſonne.

LISIDICE.

A ce compte, vous ne vous ſouciez pas de Démocède ?

PHILONOÉ.

Vous croyez donc qu'il m'aime ſincèrement ?

LISIDICE.

Je le crois. Mais vous, vous ſentez-vous quelque goût pour lui ?

PHILONOÉ.

Je ne lui ai jamais rien dit.

LISIDICE.

Cela ſignifie que vous auriez quelque choſe à lui dire.

PHILONOÉ.

Non, en vérité; je ne ſais pas bien encore ce que je lui dirois, quand je lui dirois tout.

LISIDICE.

Vous êtes bien myſtérieuſe, même

avec moi, ma fille : mais je ne vous le reproche point; il n'y a qu'un mot qui ferve. Si je faifois en forte qu'Eudamidas ne vous époufât point, & qu'au lieu de lui ce fût Démocède, m'en fauriez-vous bon gré?

PHILONOÉ.

Mais Eudamidas en feroit-il content? car il faut abfolument qu'il le foit.

LISIDICE.

Il le feroit affurément; ce feroit lui qui renonceroit à vous, & qui vous donneroit à Démocède.

PHILONOÉ.

En ce cas-là, ma mère...

LISIDICE.

Je vous entends. Je vais agir pour vos intérêts, & je me flatte que tout ira bien.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIDICE, GLYCON.

LISIDICE.

Je ſuis bien aiſe de te rencontrer, Glycon, & d'avoir occaſion de te parler un peu en liberté. Eudamidas te préfère de beaucoup à tous ſes autres Eſclaves, & tu le mérites. Il a de la confiance en toi; dis-moi, ſi cela t'eſt permis, quelle réſolution tu crois qu'il prendra ſur ma fille.

GLYCON.

De bonne foi, Madame, je n'en ſais rien. Je le vois rêveur, diſtrait, cherchant ſouvent la ſolitude, parlant peu. De ce qu'il me dit par-ci, par-là, ſur ce ſujet, quelquefois j'en conclurois une choſe, & quelquefois tout le contraire.

LISIDICE.

Mais toi, qui as du bon ſens, que crois-tu que dût faire ton Maître? Comment penſes-tu ſur ceci?

GLYCON.

Aſſez comme il vous plaira. Philonoé eſt bien aimable, mais elle eſt bien jeune; voilà le pour & le contre, ſi pourtant c'eſt un contre que la jeuneſſe.

LISIDICE.

En peux-tu douter? Ce n'en ſeroit pas un que ma jeuneſſe, par exemple, à moi qui ai vingt-neuf ans; mais une de treize ou quatorze ans n'eſt guère le fait d'un homme raiſonnable. Toi, qui aimes ton Maître, n'as-tu jamais eu une penſée qui me vient dans l'eſprit? Je croirois bien que tu l'as eue; car elle eſt fort ſelon les vrais intérêts d'Eudamidas.

GLYCON.

Je pourrois l'avoir eue; mais je ne puis pas trop vous l'aſſurer au juſte.

LISIDICE.

Eudamidas eſt le plus honnête homme du monde; il aime la gloire, & il

veut faire ſon devoir en Héros ſur le Teſtament de mon mari : n'eſt-il pas vrai ?

GLYCON.

Il y paroît bien par ce qu'il a déjà fait.

LISIDICE.

Et bien, tu auras apparemment fait réflexion qu'il lui conviendroit mieux, & qu'il lui ſeroit plus glorieux en même temps d'être le père que le mari de ma fille.

GLYCON.

Je n'entends pas bien cette réflexion-là que j'ai faite. Eudamidas ſeroit le père de la fille d'un autre. Ah! j'entrevois. C'eſt peut-être ſon beau-père que vous voulez dire?

LISIDICE.

Tu l'entends ſi aiſément, qu'il faut que l'idée ne te ſoit pas nouvelle.

GLYCON.

Pas tout-à-fait, effectivement; mais je n'y avois pas encore fait tant d'attention. Oui, ſi Eudamidas vous épouſoit, il rendroit un père à la fille de ſon ami, & ce qui eſt encore plus conſi-

dérable, un mari à ſa veuve ; cela lui feroit honneur en toutes façons : je ſuis bien content de ma penſée. Mais attendez ; Philonoé, qu'en ferions-nous ?

LISIDICE.

Elle ne demeureroit pas, nous la marierions, Eudamidas & moi ; & c'eſt ce qui lui peut arriver de mieux, que d'avoir un ſecond père & une mère qui veillent enſemble à ſes intérêts. Tu vois que l'arrangement eſt bon, & ſe ſoutient de tous côtés. De plus, s'il s'exécutoit, j'aurois quelque crédit dans la maiſon, & je te promets bien poſitivement que le premier uſage que j'en ferois ſeroit de te faire affranchir. Tu n'avois peut-être pas penſé juſques-là ?

GLYCÔN.

Ah ! Madame, quelle obligation ne vous ai-je pas ? Je vais travailler de mon mieux à faire réuſſir le projet.

LISIDICE.

C'eſt ton projet au moins, & il n'en faut parler à ton Maître que ſur ce pied-là.

GLYCON.

Ne vous mettez pas en peine, je le comprends du reste. Mais, Madame, permettez-moi une curiosité qui peut servir à me conduire. Auriez vous pour mon Maître de certains sentimens? Vous m'entendez bien?

LISIDICE.

Je l'estime au dernier point; je sens vivement tout ce que nous lui devons, ma fille & moi: mais pour ces certains sentimens, non. Ceci est un arrangement de pure raison, comme il les faut dans le mariage. Adieu, mon cher Glycon; tu es homme d'esprit, agis, & songe à ta liberté.

SCÈNE II.

GLYCON.

VOILA une habile femme. Je sens bien que ce n'est que son intérêt qui la tient, & qu'elle ne se soucie guère de sa fille. Elle veut sortir de son triste veuvage, & de son indigence encore plus triste, en épousant mon Maître,

qui eſt fort riche. Elle ne demande pas mieux que de l'enlever à ſa fille, qui deviendra après ce qu'elle pourra ; mais à moi, tout cela ne me fait rien. Je ſerai trop heureux ſi je puis réuſſir à la ſervir, & je ne m'y épargnerai pas. Je vois Eudamidas qui vient à propos.

SCÈNE III.

EUDAMIDAS, GLYCON.

EUDAMIDAS.

DIS-MOI une choſe. Depuis que Philonoé eſt chez moi, tu l'as ſans doute examinée avec attention? Comment la trouves-tu?

GLYCON.

Comme vous la trouvez, Seigneur; comme tout le monde la trouve, aſſez jolie.

EUDAMIDAS.

Aſſez? Il n'y a rien de ſi joli dans toute la Grèce.

GLYCON.

Cela ſe peut, Seigneur. Je n'ai pas vu toute la Grèce.

EUDAMIDAS.

Ce n'eſt pas là auſſi de quoi il s'agit. Je te parle de ſon caractère.

GLYCON.

Seigneur, une fille n'a point de caractère; mais dès qu'elle eſt mariée, il lui en vient un bien marqué, & bien indomptable. On les épouſe, & puis on les connoît.

EUDAMIDAS.

Je voudrois pourtant bien renverſer cet ordre-là, s'il étoit poſſible. Je vois quelquefois dans Philonoé de petits traits d'une perſonne bien née, & j'y reconnois même ſon père que je regrette ſi douloureuſement.

GLYCON.

Seigneur, ces petits traits-là, vous êtes bien aiſe de les trouver?

EUDAMIDAS.

Charmé.

GLYCON.

Ils pourroient donc bien n'être pas;

car ces sortes de choses, quand on a bien envie de les trouver, on les trouve infailliblement.

EUDAMIDAS.

Non, non, j'aime trop Philonoé pour ne pas l'examiner avec la dernière rigueur. Pare xemple, il n'y a rien que j'aimasse mieux trouver en elle, qu'un peu de goût pour moi. Je lui sens toute la reconnoissance que je puis jamais desirer; mais je ne lui sens point ce goût-là.

GLYCON.

Seigneur, vous me permettez de vous parler avec une entière liberté; elle n'a pas absolument tort. Elle vous a vu l'ami de son père, dès qu'elle étoit à la bavette; vous étiez du même âge, le père & vous; & quoique tous deux fort jeunes, elle regardoit son père comme un barbon, & vous aussi par conséquent elle : a crû toujours dans ces dispositions-là, qui ne conduisent pas à ce goût que vous voudriez. Elle l'auroit bien pour un homme de votre âge, & même moins aimable que vous, mais qu'elle n'auroit jamais vu. Ce sont

des riens qui déterminent ces petites têtes-là.

EUDAMIDAS.

Quoi, mon pauvre Glycon, je n'en ſerai jamais aimé?

GLYCON.

Comme ſon père, tant que vous voudrez.

EUDAMIDAS.

Hélas! que je ſuis malheureux! Je ne ſens que trop ce que tu me dis; mais je ſens auſſi que je m'enflamme toujours pour elle de plus en plus. Ses charmes augmentent tous les jours, & mon amour avec eux. Elle eſt telle, à ſon indifférence près, que je l'aurois demandée aux Dieux, s'il m'avoient promis de me former quelqu'un ſelon mes ſouhaits.

GLYCON.

Du ton que vous le prenez, Seigneur, je n'ai rien à vous dire. Vous voyez toutes les perfections du monde, où je ne vois encore que de la jeuneſſe, de la beauté, & beaucoup d'indifférence pour vous. Vous êtes réſolu à épouſer; veuillent les Dieux que vous

vous en trouviez bien! je le ſouhaite de tout mon cœur.

EUDAMIDAS.

Non, je ne ſuis point réſolu, & je ne veux point que tu me ménages. Je t'ordonne de me dire tout ce qui eſt contre moi.

GLYCON.

Je vous l'ai déjà dit, & avec ſi peu de ſuccès, que je ſupprimerai une certaine idée qui m'avoit paſſé par l'eſprit, & que je trouve à préſent fort extravagante, après l'avoir trouvée fort raiſonnable.

EUDAMIDAS.

Et quelle eſt-elle?

GLYCON.

Je vous répète, Seigneur, qu'elle eſt préſentement extravagante.

EUDAMIDAS.

Je veux la ſavoir, & tu me la diras tout-à-l'heure.

GLYCON.

Seigneur, ayez la bonté de m'en diſpenſer, je vous en ſupplie.

EUDAMIDAS.

Non, tu la diras.

GLYCON.

Je vous obéis donc. Cependant s'il étoit possible?... Ah! Seigneur, n'entrez pas en colère, je vais parler. Vous n'épouseriez pas Philonoé pour vous épargner une dot que votre acceptation du Testament vous obligeroit peut-être de payer à un autre mari?

EUDAMIDAS.

Eh! fi, Glycon; me crois-tu capable d'un sentiment si bas?

GLYCON.

Je ne le crois pas aussi. D'un autre côté, vous voulez faire tout au mieux pour l'exécution du Testament?

EUDAMIDAS.

Sans doute. Je veux répondre à l'honneur singulier que mon ami m'a fait, & m'en montrer digne.

GLYCON.

Votre ami dans son Testament n'a pas pensé à tout. Pour sa fille, cela va bien; mais à l'égard de sa veuve, ce n'est pas de même. Il vous charge de

ſa ſubſiſtance, & il étoit bien sûr que vous y pourvoiriez magnifiquement, & je le ſuis auſſi : mais qu'eſt ce que la ſimple ſubſiſtance pour une jeune veuve de vingt-neuf ans ? En un mot, il lui faudroit un mari, & c'eſt vous qui devriez l'être.

EUDAMIDAS.

Moi, Glycon ?

GLYCON.

N'ai-je pas bien prévu que vous me croiriez fou ? Cependant Liſidice eſt encore fort jeune & fort aimable ; elle eſt d'un âge convenable au vôtre, elle a bien vécu avec ſon mari.

EUDAMIDAS.

Lui avec elle, mais pas tant elle avec lui.

GLYCON.

Enfin, cela étoit bon pour un mariage. Vous deviendriez le père de Philonoé à la place de votre ami ; vous auriez pour elle toute l'affection paternelle, dont elle recevroit les marques avec une joie & une reconnoiſſence infinies ; vous la marieriez à quel-

qu'un qui feroit felon fon goût; tout le monde applaudiroit à votre conduite, & chanteroit vos louanges, d'avoir mieux fait pour votre ami, que lui-même n'avoit ofé l'efpérer, quelque confiance qu'il eût en votre amitié.

EUDAMIDAS.

Le plan que tu me fais-là n'eft pas infenfé, mais il eft impoffible. Il n'y a que Philonoé pour moi dans le monde; ou je l'époufe, ou je renonce au mariage. Ne te vante à perfonne au moins d'avoir eu cette belle idée que tu viens de m'étaler. Va, laiffe-moi avec ma fœur, que je vois.

SCÈNE IV.

EUDAMIDAS, ERICLÉE.

ERICLÉE.

Mon frère, vous m'avez chargée de bien examiner Philonoé, & vous avez bien fait. Les femmes fe connoiffent mieux les unes les autres, que les hommes ne les connoiffent : nous ne fommes

ſommes pas ſéduites, comme vous autres, par des figures; & au contraire les figures nous donnent plus d'attention à découvrir les défauts. Mais avec tout cela, en vérité, plus j'obſerve Philonoé, plus je la trouve charmante; je dis par ſes façons de penſer, par ſes ſentimens, & non pas ſeulement par ſa perſonne.

EUDAMIDAS.

Mais n'eſt-il pas vrai, ma ſœur?

ERICLÉE.

Rien n'eſt plus vrai.

EUDAMIDAS.

Elle eſt pourtant bien jeune.

ERICLÉE.

Pas ſi extrêmement jeune; & puis nous ſommes formées de bonne heure, nous autres; nous ne ſommes pas ſi lentes que vous : & enfin, je ne vois rien dans Philonoé qu'on ne doive ſouhaiter qui ſe fortifie avec l'âge. Tout ce qui n'eſt pas encore aſſez développé n'en ſera que meilleur quand il le ſera.

EUDAMIDAS.

Ma chère ſœur, je vois que vous

vous connoiſſez bien en caractères. Je me défiois de mes yeux, parce que j'ai de l'amour; mais je ne puis mieux faire que d'emprunter les vôtres.

ERICLÉE.

Vous pouviez faire encore une réflexion ſur Philonoé. Elle eſt jeune & bien née; il n'eſt pas à craindre que ſes bonnes diſpoſitions naturelles ſe gâtent avec vous, qui aſſurément aurez grand ſoin de les cultiver: vous feriez même encore à temps d'en réprimer de mauvaiſes, & de lui donner un autre pli. Je vous aſſure qu'elle deviendra entre vos mains une perſonne parfaite.

EUDAMIDAS.

Il faudroit qu'elle m'aimât.

ERICLÉE.

Voulez-vous qu'elle ſe hâte tant d'aimer! Je gage que vous vous diriez vous-même: Voici une petite perſonne en qui l'amour eſt clos de bonne heure; & un tempérament ſi tendre vous feroit ſuſpect avec raiſon: elle auroit encore tant de temps

à vivre avec ce tempérament-là, qu'il feroit difficile qu'il ne parlât jamais que pour vous. Ne vaut-il pas mieux qu'elle ne vienne à vous aimer qu'à force de vous connoître?

EUDAMIDAS.

Si j'attendois donc que ce bonheur-là m'arrivât?

ERICLÉE.

Vous le pouvez assurément; mais il pourroit aussi ne vous pas arriver. Savez-vous si, dans le temps que vous la laisserez libre, il ne lui passera pas par la tête quelque fantaisie? En ce cas-là seriez-vous bien à votre aise? En votre place, je me presserois davantage de prévenir les périls & de la lier par le devoir, qui certainement pourra beaucoup sur elle.

EUDAMIDAS.

C'en est fait, ma sœur, vous me déterminez; vous me soulagez d'une agitation insupportable qui me tourmentoit. Je vais déclarer à Lisidice que j'épouse sa fille. Adieu; je ne puis vous trop remercier du calme que vous remettez dans mon ame, & de la joie que vous y répandez.

SCÈNE V.

ERICLÉE.

GRACES aux Dieux, voilà un bon tour que j'ai joué à mon perfide Démocède. Il n'aura plus rien à prétendre à Philonoé. Je l'eusse aimé, le traître, il n'est que trop propre à plaire : mais heureusement j'ai démêlé sa manœuvre & ses artifices ; & au lieu de l'aimer, je ne veux plus que le punir. Mais ne le vois-je pas?

SCÈNE VI.

ERICLÉE, DÉMOCÈDE.

ERICLÉE.

DÉMOCÈDE, je vous l'avois bien prédit, & la prédiction étoit aisée, mon frère prend la résolution d'épouser Philonoé.

DÉMOCÈDE.

D'épouser Philonoé?

ERICLÉE.

Oui.

DÉMOCÈDE.

Madame, je ſuis fâché que vous manquiez votre coup; votre intention eſt de m'affliger, & je vous déclare que vous ne m'affligez point.

ERICLÉE.

Vous avez pourtant d'abord été frappé de la nouvelle; mais comme vous êtes bon Comédien, il eſt vrai que vous vous êtes remis aſſez vîte.

DÉMOCÈDE.

Si j'étois ſi bon Comédien, & que j'aimaſſe Philonoé, vous ne m'en ſoupçonneriez pas; j'aurois mieux couvert ma marche. Vous n'avez des ſoupçons, que parce que j'ai agi naturellement, que j'ai été aſſez aſſidu auprès d'une parente, & que, n'ayant rien à cacher, je n'ai rien caché.

ERICLÉE.

Démocède, des tours d'eſprit ne raccommodent pas des conduites.

DÉMOCÈDE

Mais, Madame, des ſoupçons ne trompent-ils jamais? Suffit-il de juger les gens en mal, pour attraper le vrai? Quel plaiſir vous fait une défiance

éternelle ? N'aimeriez-vous pas mieux dans le fond de votre ame me trouver auſſi ſincère, auſſi fidellement attaché ?...

ERICLÉE.

Je l'aimerois mieux pour vous ; vous en ſeriez plus honnête homme.

DÉMOCÈDE.

Madame, je pourrois trouver un peu d'aigreur dans ce diſcours : mais de cette aigreur-là même, je vous en rends graces. Elle me fait ſentir que vous voulez bien vous intéreſſer un peu à moi, & me fait eſpérer que je n'ai qu'à vous prouver la vérité de mes ſentimens. Ils ſont tels, je ne dirai pas que vous le deſirez, car vous ne me faites pas l'honneur de les deſirer ſi paſſionnés & ſi tendres, mais tels que vous les méritez.

ERICLÉE.

Ne ſais-je pas, il y a déjà du temps, que les beaux diſcours ne vous coûtent rien ?

DÉMOCÈDE.

Eh bien, Madame, il ne vous en faut plus tenir, juſqu'à ce que mes ſoins &

ma conſtance vous aient diſpoſée à m'écouter plus favorablement. Je pars pénétré de douleur de vos injuſtices, mais bien réſolu à n'épargner rien pour les faire ceſſer.

SCENE VII.

ERICLÉE.

SEROIT-IL bien poſſible qu'il me dit vrai ? Je me ſens preſqu'ébranlée pour le croire. Mais qu'il me trompe, ou non, il faut toujours preſſer le mariage de mon frère avec Philonoé. Par-là, ou je m'aſſure de Démocède, ou je m'en venge.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIDICE, GLYCON.

GLYCON.

VOILA, Madame, toute l'hiſtoire de ma négociation, que je crois avoir aſſez bien conduite.

LISIDICE.

Cela n'eſt pas mal pour un début. Il eſt bien vrai, ſelon ce que tu me dis, qu'il n'a pas mordu à ta propoſition; mais il ne l'a pas non plus trouvée déraiſonnable. C'en eſt aſſez, il pourra faire ſes réflexions dans la ſuite. Mais il ne faut pas qu'il te ſoupçonne d'être d'intelligence avec moi. Va, & continue de bien faire, je te renouvelle mes promeſſes.



SCÈNE II.

LISIDICE, DÉMOCÈDE.

DÉMOCÈDE.

Ah ! Madame, tout eſt perdu pour moi ; Eudamidas eſt réſolu à épouſer Philonoé.

LISIDICE.

Que me dites-vous, Démocède?

DÉMOCÈDE.

Ce qui n'eſt que trop vrai : je le ſais d'Ericlée même.

LISIDICE.

C'eſt donc pour cela qu'il m'a envoyé dire qu'il vouloit me parler, & que je l'attends ici. Laiſſez - moi faire, Démocède ; je regarde vos intérêts comme ſi c'étoient les miens. Il me vient un expédient pour détourner Eudamidas de cette réſolution. Allez; qu'il ne nous trouve pas enſemble, & fiez-vous à mes ſoins.

SCÈNE III.

LISIDICE, EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

MADAME, je suis enfin déterminé à exécuter le testament de mon ami selon sa véritable intention. Il est bien aisé de voir que ce qu'il souhaitoit, sans vouloir pourtant me le prescrire, étoit que j'épousasse sa fille; & je viens prendre votre agrément pour ce mariage.

LISIDICE.

Vous savez, Monsieur, que vous n'en avez pas besoin : vous représentez le père de ma fille, & vous êtes le maître absolu de sa destinée. Peut-être eût-il été bon pour vous-même que mon agrément vous fût nécessaire. Mais puisqu'il ne l'est pas, je n'ai qu'à souscrire à tout ce que vous voudrez, & à vous en marquer en même temps ma vive reconnoissance.

EUDAMIDAS.

Madame, permettez-moi de vous demander comment vous entendez

qu'il eût été bon pour moi que votre agrément me fût nécessaire.

LISIDICE.

J'entends que j'aurois peut-être un peu plus consulté que vous ne faites les inclinations de ma fille, & que tout en eût été mieux.

EUDAMIDAS.

Je ne lui connois point d'inclinations qui m'aient dû détourner de ce que je fais.

LISIDICE.

Il faut vous parler net. L'épousez-vous par amour?

EUDAMIDAS.

Oui, par le plus vif & le plus tendre amour du monde.

LISIDICE.

Je vous aurois donc refusé mon agrément: j'aurois craint que ma fille ne répondît pas à tant d'amour; & par estime pour vous, par reconnoissance, je n'eusse pas voulu vous exposer à un déplaisir, que peut-être, du caractère dont vous êtes, sentiriez-vous trop vivement.

EUDAMIDAS.

Je ſais bien qu'elle eſt indifférente ; & qu'elle ne connoît pas encore des ſentimens pareils aux miens : mais...

LISIDICE.

On peut les connoître de bonne heure, & il ne faut pas croire qu'à ſon âge ce ſoit le grand mérite qui faſſe les grandes impreſſions. C'eſt le premier objet qui paroît un peu agréable, & ſouvent tel objet qu'on ne regarderoit pas, ſi on avoit l'eſprit plus formé. Il eſt dangereux de prendre une jeune perſonne qui n'a encore fait ſes preuves ſur rien.

EUDAMIDAS.

Madame, expliquez-vous, de grace ; vous me jettez dans une inquiétude mortelle.

LISIDICE.

Non, non, Monſieur, ne vous inquiétez pas ; je puis vous garantir que ma fille ſera ſon devoir dans toute la régularité poſſible.

EUDAMIDAS.

Elle a donc déjà quelque paſſion dans le cœur ?

LISIDICE.

Passion ! Cela est bien fort.

EUDAMIDAS.

Ah ! je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je comptois son indifférence pour un grand malheur, & présentement ce malheur-là feroit ma félicité. Elle aime ! Dieux ! que deviendrai-je ?

LISIDICE.

Je me repens de vous avoir parlé avec tant de franchise ; il me semble cependant que je vous la devois. Vos bienfaits eussent été mal payés, si je vous eusse laissé ignorer une chose qui vous intéresse à ce point-là. D'ailleurs, c'est vous-même qui me l'avez arrachée presque malgré moi.

EUDAMIDAS.

Elle aime, & je n'ai plus de bonheur à espérer dans la vie. Et qui aime-t elle ?

LISIDICE.

Cela n'est pas difficile à deviner.

EUDAMIDAS.

Je ne devine point ; j'ai l'esprit dans un trouble qui m'empêche d'en faire aucun usage. Quel est cet heureux mortel ?

LISIDICE.

Qui pourroit-ce être, que Démocède ? En connoissez-vous quelqu'autre d'assidu dans votre maison ?

EUDAMIDAS.

Démocède aime ma sœur.

LISIDICE.

Il l'aimoit, & feint encore de l'aimer : mais...

EUDAMIDAS.

Ah ! voilà mon malheur trop éclairci. Mais vous, vous en êtes la cause. Pourquoi avez-vous souffert l'attachement de Démocède pour Philonoé ? pourquoi avez-vous eu pour eux cette indigne complaisance ? Ne savez-vous pas que vous me donniez la mort ?

LISIDICE.

On s'est caché de moi comme de vous ; & ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai un peu pénétré le mystère.

EUDAMIDAS.

Cela n'est donc pas absolument sûr ? Hélas ! je cherche à me flatter ; je ne sens que trop qu'il l'est.

LISIDICE.

Il vaut mieux, Monſieur, que vous en jugiez vous-même. Je vais vous envoyer ma fille, avec qui vous vous éclaircirez de tout. J'ai fait ce que j'ai dû, & peut-être au-delà; c'eſt à vous à profiter des avis que je vous donne.

SCÈNE IV.

EUDAMIDAS, ÉRICLÉE.

EUDAMIDAS.

Ma ſœur, vous me voyez dans le plus affreux déſeſpoir; & je vais vous apprendre une nouvelle qui vous frappera peut-être auſſi. J'épouſois Philonoé par vos conſeils, & vous ſavez quel étoit mon amour. Philonoé aime Démocède, qui vous trompe.

ÉRICLÉE.

Et c'eſt-là ce qui vous déſeſpère? c'eſt-là ce que vous croyez qui me frappera tant?

EUDAMIDAS.

Vous pouvez être indifférente pour

Démocède; mais moi, je ne le ſuis pas pour Philonoé, & je ſuis dans une douleur mortelle.

ÉRICLÉE.

Il ne manque à cette douleur que d'être fondée. Si Démocède aimoit Philonoé, je m'en ſerois apperçue apparemment. Il eſt bien vrai que j'en ai eu quelques légers ſoupçons : mais il m'a ſi bien raſſurée, qu'à l'heure qu'il eſt je puis vous garantir qu'il n'en eſt rien.

EUDAMIDAS.

Il ne l'aime point?

ÉRICLÉE.

Non, il ne l'aime point.

EUDAMIDAS.

Ah! ma ſœur, il vous trompe.

ÉRICLÉE.

Avez-vous tant d'envie qu'il l'aime?

EUDAMIDAS.

Ma ſœur, ne m'inſultez point; vous voyez bien que c'eſt tout ce que je crains le plus.

ÉRICLÉE.

Pourquoi auſſi ne vous fiez-vous pas

à ce que je vous ai dit, à l'intérêt que j'ai eu d'en ſavoir la vérité, à un peu de pénétration que vous me connoiſſez ſur ces ſortes de choſes ?

EUDAMIDAS.

Du moins ſi Démocède n'aime pas Philonoé, je ſais qu'elle l'aime.

ÉRICLÉE.

Eh ! mon frère, pouvez-vous croire qu'une auſſi jeune perſonne s'aviſe de penſer à quelqu'un qui ne penſe pas à elle ? Ce n'eſt pas par-là que l'on commence ; il faut avoir été attaquée, & ſur-tout quand on eſt née auſſi ſage que Philonoé. Vous la pouvez prendre hardiment ſur ma parole.

EUDAMIDAS.

Ma ſœur, vous me rendez la vie ; vous êtes deſtinée à me tirer toujours de mes agitations les plus cruelles. Je ſuis ravi d'en avoir l'obligation à une ſœur que j'aime autant. Je vois venir Philonoé ; & je vais enfin arrêter avec elle ce qui doit faire tout mon bonheur.

SCÈNE V.

EUDAMIDAS, PHILONOÉ.

EUDAMIDAS.

Aimable Philonoé, Lisidice vous a sans doute appris mon dessein. J'aurois différé à l'exécuter, à cause de quelque inquiétude qu'on m'avoit jettée dans l'esprit ; mais heureusement elle est dissipée. Je vous aime comme tout ce qui reste d'un ami que j'aimois uniquement ; je vous aime comme la plus aimable personne du monde : tous les sentimens & d'amour & d'amitié dont mon cœur est capable, se réunissent sur vous seule ; vous seule vous pouvez faire mon bonheur : il ne me manque que votre consentement ; ne me l'accordez-vous pas ? Vous ne répondez rien.

PHILONOÉ.

Monsieur, je n'ai pas cru que vous dussiez si-tôt prendre cette résolution. Quoique je vienne d'y être préparée, j'en suis encore dans une certaine émo-

tion que je vous prie de me pardonner.

EUDAMIDAS.

Quoi ! mes ſoins, ma conduite, tout ne vous avoit-il pas déjà annoncé ce que je vous déclare aujourd'hui ? Que falloit-il donc pour vous apprendre que je vous aimois paſſionnément ?

PHILONOÉ.

Non, Monſieur ; j'avoue qu'il ne falloit rien de plus que mon devoir pour me ſoumettre à vos volontés. Je croirois déſobéir à mon père lui-même, ſi je vous déſobéiſſois.

EUDAMIDAS.

Ah ! je vois que ce qu'on m'a dit n'eſt que trop vrai : vous aimez Démocède, & vous ne vous donnez à moi que par contrainte. Eſt-il poſſible, ingrate ?...

PHILONOÉ.

Ne m'accablez point d'un nom ſi injurieux que je ne mérite pas. Je ſens vos bienfaits juſqu'au fond du cœur ; & je me tiendrois heureuſe de donner ma vie pour vous.

EUDAMIDAS.

Que m'importe que vous ne ſoyiez

pas ingrate pour ce que vous appelez mes bienfaits ? vous l'êtes bien plus cruellement, puiſque vous l'êtes à mon amour.

PHILONOÉ.

Je le ſuis ſi peu, que la douleur où je vous vois me déſeſpère, & que je me hais d'en être la cauſe. Elle ceſſeroit, j'en ſuis sûre, ſi vous voyiez le fond de mon ame. Que ne puis-je vous la montrer telle qu'elle eſt ?

EUDAMIDAS.

Et qu'y verrois-je, que de l'averſion pour moi, & de l'amour pour Démocède ?

PHILONOÉ.

Vous y verriez une eſtime infinie pour vous, une reconnoiſſance, un attachement que rien ne peut égaler.

EUDAMIDAS.

Et pour Démocède ?

PHILONOÉ.

Quelque plaiſir de le voir, de lui plaire, je ne ſais pas bien quoi ; &, en vérité, comptez que je vous dis tout. Je croirois manquer abſolument à ce que je vous dois, ſi je vous diſſimulois rien.

EUDAMIDAS.

Vous ne m'en dites que trop. Ce sont ſentimens-là que j'aurois achetés de tout mon ſang, & je n'ai pu les obtenir ; ils ſont pour un autre qui ne les a pas ſi bien mérités. Philonoé, vous que j'adore, vous me rendez le plus malheureux homme qui ſoit ſur la terre.

PHILONOÉ.

Que je me repens de vous avoir parlé comme j'ai cru le devoir ! Pourquoi me ſuis-je abandonnée à ma funeſte ſincérité naturelle ?

EUDAMIDAS.

Tout ce qui vient de vous a un ſi grand charme pour moi, que je vous rends graces de cette ſincérité, toute cruelle qu'elle eſt. Je ne puis m'empêcher de vous la compter pour un mérite. Mais pouſſez-la juſqu'au bout, duſſé-je en mourir. Avez-vous quelque engagement avec Démocède ?

PHILONOÉ.

Aucun. Je l'ai ſeulement écouté ; parce que ni vous, ni ma mère vous ne déſapprouviez pas qu'il me vît ; & que d'ailleurs ma mère me diſoit que vous

pourriez bien ne pas uſer de vos droits ſur moi.

EUDAMIDAS.

Et ſi j'en uſe ?

PHILONOÉ.

Je ne le verrai jamais.

EUDAMIDAS.

Vous ſentez donc bien qu'il ſeroit trop dangereux pour vous de le voir ? voilà ce qui fait ma peine mortelle. Il y auroit quelqu'un que votre devoir me ſacrifieroit, mais que votre cœur ne me ſacrifieroit pas. Je n'en puis ſoutenir la penſée.

PHILONOÉ.

Et moi, je ne puis ſoutenir la vue de votre douleur. Quoi ! pour récompenſe de l'amitié qui vous lioit à mon père, & que vous avez fait éclater après ſa mort plus généreuſement que jamais, pour récompenſe des bienfaits dont vous nous comblez, ma mère & moi, ce ſera moi qui ferai le malheur de votre vie ? Non, vous êtes maître de ma deſtinée, & je ſuis ravie que vous le ſoyïez. Parlez : que voulez-vous que je faſſe ?

EUDAMIDAS.

Hélas ! ce que je voudrois n'eſt plus en votre pouvoir. Plaignez-moi, Philonoé, puiſque vous ne pouvez rien de plus ; vous ne ſauriez mieux placer votre pitié que ſur le malheureux Eudamidas.

PHILONOÉ.

Ah ! je vous dois bien plus qu'une pitié inutile. Je ne puis rien faire de plus conforme à vos intentions & à vos deſirs, que de ne plus voir Démocède. J'y renonce abſolument.

EUDAMIDAS.

Non, non ; je vous tyranniſerois, ou du moins ce ſeroit votre reconnoiſſance, votre ſituation qui vous tyranniſeroit au lieu de moi. Apprenez combien je ſuis éloigné de vouloir de vous un ſentiment forcé, ni vous contredire ſur rien. Je vais vous mettre dans un état dont je connois bien tout le péril pour moi : mais il n'importe, ſi je ne ſuis pas heureux, vous le ſerez. Je me dépouille de tout le droit que me donne le teſtament, & je vous laiſſe une liberté entière de choiſir entre Démocède & moi.

PHILONOÉ.

Je ne l'accepte point; je veux être toujours soumise aux dernières volontés de mon père.

EUDAMIDAS.

Vous l'accepterez : c'est le seul acte d'autorité que j'exercerai sur vous. Je vous demande seulement de prendre un peu de temps pour comparer l'amour de Démocède au mien, & pour bien choisir. N'appréhendez point mes reproches; je mourrai sans vous en faire. Adieu, Philonoé, adieu.

PHILONOÉ.

Ah! Eudamidas!...

EUDAMIDAS.

Je fais une réflexion. Vous ne craignez pas apparemment que si vous choisissez Démocède, je n'use du droit que j'aurois de vous laisser sans bien?

PHILONOÉ.

Grands Dieux! que cette crainte étoit éloignée de me tomber dans l'esprit, & que j'étois occupée de sentimens bien différens!

EUDAMIDAS.

Elle eût été bien injuste. Si vous choisissez

choisissez Démocède, je vous promets pour dot la moitié de mon bien.

PHILONOÉ.

Je ne puis vous parler; les larmes m'ôtent l'usage de la voix : laissez-moi les aller cacher.

EUDAMIDAS.

Je n'entends que trop ces larmes : vous voudriez que mon rival vous aimât autant.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOCÈDE, IDAS.

DÉMOCÈDE.

CROIS-MOI, Idas; il n'y a que les affaires des sots qui vont mal. Pour les miennes, elles sont si bien conduites, que je parierai hardiment pour le succès.

IDAS.

Seigneur, je ne saurois m'empêcher de vous croire mal posté entre ces deux femmes: quelque grand Capitaine que vous soyiez, le poste est trop dangereux.

DÉMOCÈDE.

J'ai fort adroitement rassuré Ericlée; j'engage toujours de plus en plus Philonoé, qui m'aime assurément plus qu'elle ne pense. Que crains-tu?

IDAS.

Je crains deux femmes que vous en-

treprenez à la fois, & ſous les yeux l'une de l'autre. Alcibiade, le chef, le maître, le coriphée des fripons en amour, ne s'en fût pas tiré.

DÉMOCÈDE.

Tu m'animes en me rappellant un ſi grand nom. Je vois venir Ériclée : demeure, & je vais tâcher de te donner des traits d'Alcibiade.

SCÈNE II.

DÉMOCÈDE, ÉRICLÉE, IDAS.

ÉRICLÉE.

J'ESPÈRE, Démocède, que vous allez être content de moi : vous m'avez entièrement guérie de mes ſoupçons, & je ne vous en fatiguerai plus.

DÉMOCÈDE.

Ah ! Madame, que je ſuis heureux que vous me rendiez enfin juſtice ! Je ne vivois pas pendant que j'étois incertain de la manière dont vous penſiez ſur moi.

ÉRICLÉE.

On eſt ſujette à prendre des défiances de ceux préciſément dont on voudroit être le plus sûre ; & même plus ils ſont aimables, plus on s'en défie. Mais à la fin on revient, & on eſt bien-aiſe d'en revenir.

DÉMOCÈDE.

Madame, c'eſt cette diſpoſition-là, c'eſt ce plaiſir de revenir, dont je ne puis aſſez vous rendre graces, & qui fait toute ma félicité.

ÉRICLÉE.

Pour vous prouver combien je ſuis revenue, je vais vous conter ce qui s'eſt paſſé entre mon frère & moi. Il étoit réſolu, comme je vous ai dit tantôt, à épouſer Philonoé: je ne ſais ce qui eſt venu à la traverſe: mais il a cru que vous étiez amoureux d'elle, & ſa réſolution étoit fort ébranlée. Là-deſſus, je l'ai parfaitement raſſuré : je lui ai dit que vous étiez conſtant pour moi, que votre attachement étoit fidèle, enfin tout ce que vous m'euſſiez dicté vous-même ; & il va ſuivre ſon premier deſſein. N'eſt-ce pas-là tout ce que vous pouviez attendre de moi en cette occaſion?

DÉMOCÈDE.

Oui, Madame, j'en conviens, & j'en ſuis charmé.

ÉRICLÉE.

Remerciez-moi donc bien. Il me ſemble que vous n'êtes point aſſez touché de mes bons procédés.

DÉMOCÈDE.

Je les ſens juſqu'au fond du cœur.

ÉRICLÉE.

Vous me le dites trop froidement; & cela commence à m'inquiéter. Seroit-ce que j'aurois mal fait ſans le ſavoir? aurois-je été contre vos intentions?

DÉMOCÈDE.

Au contraire, Madame; & je n'ai qu'à vous rendre graces...

ÉRICLÉE.

En vérité, Démocède, je m'apperçois que cette reconnoiſſance vous coûte trop; & il vaut mieux que je vous en diſpenſe. Auſſi-bien, pour vous parler franchement, je ne la mérite pas; je n'ai voulu que rompre vos meſures, & vous embarraſſer dans vos propres artifices. Vous avez cru pouvoir faire

en même temps le perſonnage d'Amant de Philonoé & de mon Amant ; cela étoit difficile : mais vous voilà ſoulagé de la moitié de la peine ; je vous déclare que je ne veux jamais vous voir. Adieu.

SCÈNE III.

DÉMOCÈDE, IDAS.

IDAS. (*bas.*)

ALCIBIADE...

DÉMOCÈDE.

Va-t-en, Idas, laiſſe-moi ſeul.

IDAS. (*bas en s'en allant.*)

Alcibiade eſt de mauvaiſe humeur.

DÉMOCÈDE.

Demeure. Tu crois que je ſuis bien fâché ? Ce ſont là des accidens qui peuvent arriver à tout le monde.

IDAS.

Sans difficulté ; les plus honnêtes gens ne ſont point à couvert du caprice d'une femme qui leur fera une algarade, à quoi l'on n'a rien à répon-

dre. On la laiſſe dire, & on ſe montre le plus ſage.

DÉMOCÈDE.

Ce qui me fâche, c'eſt que Philonoé va être à Eudamidas; car pour Ericlée, en vérité je ne l'aimois plus de tout: elle a fait habilement de me prévenir; & comme je ſuis équitable, je l'en loue. Mais Philonoé me charme plus que jamais.

IDAS.

Je vois bien qu'elle doit profiter de ce qu'Ericlée perd; mais vous n'en êtes pas mieux. Cette maligne Ericlée eſt ſi habile, qu'elle ruine vos deux amours à la fois.

DÉMOCÈDE.

Voilà ce qui me déſeſpère, & à quoi pourtant il faut remédier; car on remédie à tout avec de l'eſprit & du manége.



SCÈNE IV.

DÉMOCÈDE, LISIDICE, IDAS.

LISIDICE.

DÉMOCÈDE, je vous cherche partout. Savez-vous ce qui se passe ? Eudamidas, que j'ai adroitement instruit de l'inclination de ma fille pour vous, s'est piqué de générosité ; & il la laisse maîtresse de choisir entre vous & lui, même en lui promettant que, quand elle vous choisiroit, il lui donneroit la moitié de son bien pour dot.

DÉMOCÈDE.

Madame, quelle heureuse nouvelle! Je suis transporté de la plus vive joie...

LISIDICE.

Il y a pourtant une circonstance fâcheuse : ma fille est si touchée du procédé d'Eudamidas, qu'elle ne veut plus vous voir.

DÉMOCÈDE.

DÉMOCÈDE.

Elle le choisit?

LISIDICE.

Non, mais apparemment elle le voudroit par reconnoissance, & elle sent qu'elle n'en auroit pas le pouvoir si elle vous voyoit. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage, il faut que vous la voyiez. Elle va passer par-ici; attendez-la, & forcez-la à vous entendre.

DÉMOCÈDE.

Quels remerciemens, Madame...

LISIDICE.

Ce sera pour une autre fois. Adieu; je crois agir pour moi même, ou du moins pour ma fille & pour vous.

SCÈNE V.

DÉMOCÈDE, IDAS.

DÉMOCÈDE.

Qu'en dis-tu, Idas? Auras-tu foi à mon habileté & à ma conduite?

IDAS.

Je les admire, Seigneur; mais il me ſemble qu'il ne faut pas oublier tout-à-fait la fortune qui vous ſert aſſez bien.

DÉMOCÈDE.

Elle ne ſert ſi bien que de certaines gens; mais il eſt vrai qu'il n'y a guère perſonne qui ait plus de ſujet d'en être content que moi. Elle me délivre d'Ericlée, que je n'aime plus, juſtement dans le temps que j'en ai beſoin, quand il faut que je puiſſe agir ouvertement auprès de Philonoé, que j'aime uniquement, & que je perds ſi je n'emploie tout auprès d'elle. Quand j'y aurai réuſſi, je t'avoue que je ſerai bien ſatisfait. Non-ſeulement Philonoé ſera à moi; mais je braverai Ericlée, qui prétendroit m'avoir donné mon congé, & qui en ſeroit bien fière. Philonoé m'eſt néceſſaire abſolument. Mais elle paroît; va, Idas.



SCÈNE VI.

DÉMOCÈDE, PHILONOÉ.

PHILONOÉ.

AH ! Démocède eſt ici.

DÉMOCÈDE.

Oui, Madame, & je vous attends avec impatience.

PHILONOÉ.

Vous m'attendiez inutilement. Adieu.

DÉMOCÈDE.

Eh! de grace, un inſtant. Je ſais qu'on vous laiſſe maîtreſſe de ma deſtinée : en déciderez-vous? Me donnerez-vous la mort ſans m'avoir entendu?

PHILONOÉ.

Je ne veux décider de rien; allez, laiſſez-moi.

DÉMOCÈDE.

Vous décidez tout, ſi vous me traitez ſi cruellement. Puis-je vivre après une ſi exceſſive rigueur? Et pourquoi voulez-vous l'exercer contre moi? On ne vous impoſe pas une loi ſi injuſte.

Il vous eſt permis de me voir. Quel plaiſir prenez-vous à me faire ſouffrir des tourmens qu'on n'exige pas de vous? Eudamidas, tout mon Rival qu'il eſt, n'eſt pas ſi inhumain pour moi.

PHILONOÉ.

Non, encore une fois; laiſſez-moi: je ne veux rien écouter de vous, & je n'ai rien à vous dire.

DÉMOCÈDE.

Ah! vous n'avez que trop à me dire: mais je vois que par un reſte de bonté vous ne le voulez pas; vous me direz que vous êtes réſolue a préférer Eudamidas. Ne me ménagez point, demeurez du moins un moment pour me prononcer l'Arrêt de ma mort. Vous avez donc pris cette barbare réſolution?

PHILONOÉ.

Je ne l'ai point priſe; mais elle ne ſeroit point barbare, ce ne ſeroit que ce que je dois.

DÉMOCÈDE.

Je ne puis trop louer, trop honorer le fond de reconnoiſſance que je vois en vous; & plût au Ciel que

cette qualité si estimable eût autant d'effet en ma faveur, qu'elle en a en faveur d'Eudamidas! Mais après tout, permettez-moi de vous dire que vous vous croyez plus liée par ses bienfaits que vous ne l'êtes. Sa bonne fortune lui a présenté une occasion éclatante de vous obliger, de mettre la charmante Philonoé en état de lui devoir beaucoup; il n'a pas rejetté un si précieux don de la fortune: & qui donc l'eût rejetté en sa place? Faut-il qu'Eudamidas soit si bien récompensé d'avoir été simplement heureux?

PHILONOÉ.

Si c'étoit un bonheur, il a prouvé qu'il le méritoit bien; & ce n'est pas à moi à lui chercher des chicanes sur ce prétendu bonheur, pour lui être moins obligée.

DÉMOCÈDE.

Mais cette obligation ne lui donne pas des droits absolus sur vous. Si elle lui en donnoit, ah! qu'il se garderoit bien de les hasarder en vous laissant la liberté d'un choix! Lui-même ne prétend pas que vous deviez être aussi sou-

mise à ses volontés que vous voulez l'être.

PHILONOÉ.

Moins il prétend que je lui doive, & plus je lui dois. Il me laisse une entière liberté, & par noblesse d'âme, & par une tendresse dont je ne puis douter après les effets que j'en ai vus.

DÉMOCÈDE.

Malheureusement je ne suis pas en situation d'égaler sa générosité, si c'en est une; car apparemment dans les dispositions où il vous voit, elle est sans aucun péril. Mais sa tendresse que vous me vantez, la pouvez-vous croire égale à la mienne? Ne vous ai-je pas sacrifié Ericlée, toute aimable qu'elle est, dès que je vous ai vue? Si j'ai continué à la voir, & à paroître lui rendre quelques soins, ce n'a été que par prudence & de votre aveu. Mais j'ai trouvé cette contrainte trop insupportable; & ayant pris, sans vous le dire, la résolution d'en sortir, j'ai entièrement rompu avec Ericlée.

PHILONOÉ.

Est-il bien vrai, Démocède?

DÉMOCÈDE.

Cela eſt exécuté.

PHILONOÉ.

Détachez - vous un moment de vos intérêts, je vous prie, & conſeillez-moi : que puis-je faire? Mais conſidérez bien mon état, peſez bien tout.

DÉMOCÈDE.

Ce que vous pouvez faire! ſi vous avez quelques bontés pour moi, c'eſt de ne précipiter rien.

PHILONOÉ.

Eudamidas lui-même me donne autant de temps que je voudrai.

DÉMOCÈDE.

Cela eſt à ſouhait. Uſez de ce temps-là pour le préparer doucement à ſouffrir que vous vous déclariez pour moi. Liſidice vous aidera à tenir cette conduite, tant il eſt raiſonnable que vous la teniez. Aſſurément vous ne vous défierez pas de ce qu'une mère vous inſpirera.

PHILONOÉ.

Mais ſi on venoit à bout de diſpoſer Eudamidas à ce que vous ſouhaitez,

nous n'accepterions pas la moitié de ſon bien qu'il veut me donner, même quand je ſerai à un autre.

DÉMOCÈDE.

Pourquoi non, Madame? Pourquoi voudriez-vous priver Eudamidas de l'honneur infini qui lui reviendroit d'une action auſſi brillante? Ce ſeroit véritablement lui manquer de reconnoiſſance.

PHILONOÉ.

Quoi! vous auriez le courage de lui enlever ce qu'il aime, & en même temps de recevoir de ſa main?...

DÉMOCÈDE.

Je ne tiendrois rien de lui; le don ne ſeroit fait qu'à vous, à la fille de ſon ami intime, à la mémoire de cet ami, ſi vous voulez.

PHILONOÉ.

C'en eſt aſſez, Démocède, je connois votre cœur. Adieu.

DÉMOCÈDE.

Mais, Madame, je ne détermine rien; je vous propoſe ſeulement mes penſées au haſard; il n'en ſera que ce que vous ordonnerez.

PHILONOÉ.

Je ne vous ordonne que de ne me point ſuivre, & de me laiſſer en paix.

DÉMOCÈDE.

Ah! quel coup de foudre! Je ſuis déſeſpéré.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILONOÉ, ÉRICLÉE.

PHILONOÉ.

MADAME, vous voyez que je ne vous fais aucun mystère de ce qui s'est passé entre Démocède & moi.

ÉRICLÉE.

Vous ne risquez rien à me l'apprendre, & il est bon que cette histoire soit connue. Je ne savois point que Démocède eût si peu d'amour, & fût si intéressé. Mais je n'en suis point surprise ; ces Messieurs-là, qui font métier d'être aimables, sont fort sujets à caution sur toutes sortes de chapitres. Pour moi, je me suis apperçue de bonne heure que ce n'étoit pas un Amant bien fidèle, & c'est même à vous que j'en ai eu l'obligation. Dès qu'il vous vit, il changea

pour moi ; auſſi lui ai-je donné ſon congé bien nettement.

PHILONOÉ.

Ah ! le perfide ! Il me faiſoit valoir le ſacrifice qu'il m'avoit fait en renonçant à vous, ſans que je l'euſſe pourtant exigé, & je vous avoue que j'en étois extrêmement flattée.

ÉRICLÉE.

Vous êtes trop polie, Madame ; mais quoique le ſacrifice fût raiſonnable, je vous aſſure qu'il n'a point été fait. J'en ai prévu le péril, & l'ai prévenu. Croyez moi, belle Philonoé, pour la petite eſpèce de rivalité qui a été entre nous, ce n'eſt pas la peine de nous haïr ; nous avons toutes deux démaſqué notre Démocède, nous en voilà guéries, & nous allons être belles-ſœurs.

PHILONOÉ.

Hélas !

ÉRICLÉE.

Que veut dire ce ſoupir, & encore plus cette triſteſſe où je vous vois ? Quoi, vous n'allez pas épouſer mon frère ?

PHILONOÉ.

Je ne ferai point à lui.

ÉRICLÉE.

Vous aimez toujours Démocède?

PHILONOÉ.

Vous me faites injure, j'en fuis bien éloignée.

ÉRICLÉE.

Je ne vous entends pas. Je vois feulement que vous êtes dans une agitation où vous ne voulez pas que je pénètre, & je ferois indifcrète de ne vous pas laiffer en liberté.

SCÈNE II.

PHILONOÉ.

Ce que j'ai vu de Démocède, ce que j'en apprends encore, tout me confond. C'eft donc là celui pour qui j'avois un penchant plus fort peut-être que je ne penfois; & puis-je en douter? L'indignation où je fuis de fon mauvais caractère, m'apprend affez pourquoi je lui en euffe fouhaité un autre. J'allois l'aimer, j'allois tomber

dans un égarement funeste; que sais je, si à la fin je n'eusse pas osé le préférer à Eudamidas, à Eudamidas à qui je dois tout, au plus vertueux de tous les hommes? Quel bonheur de m'être arrêtée sur le bord du précipice! mais quelle honte d'être allée jusques-là! J'étois ingrate, insensible au mérite, éblouie par de faux agrémens, séduite par des discours trompeurs. Pourrai-je désormais soutenir la vue d'Eudamidas? Toute sa conduite, tous ses sentimens sont autant de reproches pour moi, que je sens déjà qui m'accablent. Ah! que ne m'est-il possible de le fuir, de fuir tout le monde, de me fuir moi-même!

SCÈNE III.

LISIDICE, PHILONOÉ, DÉMOCÈDE.

PHILONOÉ.

Ah! ma mère, que vois-je? Démocède vous suit?

LISIDICE.

Oui, ma fille; je n'ai pu l'en empêcher, & il eſt dans un état où l'on ne peut lui refuſer quelque compaſſion. Il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi coupable que vous penſez, & votre ſévérité eſt exceſſive.

PHILONOÉ.

Non, ma mère, je n'écoute rien, & je ne ſais que trop à quoi m'en tenir ſur ſon compte.

DÉMOCÈDE.

Madame, permettez que proſterné à vos genoux...

PHILONOÉ.

Vous venez peut-être de vous jetter inutilement à ceux d'Ericlée, & vous allez faire une tentative auſſi inutile aux miens. Levez-vous; ces ſortes de repréſentations-là ne me touchent point. Ce ſeroit un autre caractère & d'autres ſentimens qui me toucheroient.

DÉMOCÈDE.

Non, Madame, je veux demeurer dans la poſture d'un coupable, juſqu'à ce que vous ſoyiez pleinement

convaincue de mon innocence. Un mot échappé a-t-il pu me noircir tant, un mot qui n'aura aucune ſuite ?

SCENE IV.

LISIDICE, PHILONOÉ, DÉMOCÈDE, EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

DÉMOCÈDE aux genoux de Philonoé! Et ma ſœur vient de me dire qu'après ce qui s'eſt paſſé entre vous, vous ne le verriez jamais ?

PHILONOÉ.

Monſieur, n'en ſoyez point inquiet; il me demandoit grace, & il ne l'obtenoit point.

DÉMOCÈDE.

Oui, je ne l'obtenois point, & votre injuſtice fait que je vous laiſſe ſans regret à Eudamidas. J'emporte le plaiſir d'avoir eu du moins dans votre cœur quelque avantage ſur lui.

SCÈNE V.

LISIDICE, PHILONOÉ, EUDAMIDAS.

PHILONOÉ.

Il eſt juſte que je ſubiſſe la honte de cette inſolente déclaration. J'ai eu quelque penchant pour lui; loin de le lui avoir jamais avoué, je ne l'ai pas bien connu moi-même : mais comme je ne ſais point diſſimuler, il s'en eſt apperçu; & ma mère elle-même, qui a toujours été aſſez dans ſon parti, peut-l'avoir aidé à s'en appercevoir. Je ſuis venue à connoître Démocède, & je déteſte préſentement ce je ne ſais quel goût que j'avois pris pour lui. Je le ſens changé en mépris & en averſion; mais il n'importe, je l'ai eu, & je ne ſuis plus digne de vous. Vous avez la généroſité de ne vouloir me contraindre ſur rien : tout l'uſage que je veux faire de cette liberté, c'eſt d'obtenir de vous une retraite où je me cache pour toujours à vos yeux.

EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

Que dites-vous, Philonoé ? Comment pouvez-vous former ce cruel deſſein ?

PHILONOÉ.

Je n'ai pas ſenti comme je le devois vos vertus & votre bonté pour nous, & je ne puis me le pardonner : mes larmes vous atteſtent ma douleur. Je ne me croyois point née pour être coupable : par quelle fatalité faut-il que je le ſois devenue ?

EUDAMIDAS.

Vous ne l'êtes point, belle Philonoé. Une légère impreſſion que vous a faite un homme qui ne ſait que trop l'art de plaire, une courte erreur de votre grande jeuneſſe, ce ne ſont point des fautes que vous deviez tant vous reprocher. Je vois aſſez, par votre repentir même, que vous n'êtes point coupable.

PHILONOÉ.

Hélas ! je l'ai été. Quand Démocède a laiſſé échapper ce trait, qui me l'a dévoilé, il eſt vrai que je n'avois nullement pris le parti de me déclarer en ſa faveur, comme vous me le permettiez ;

mais je ſuppoſois que je le pourrois faire. J'imaginois qu'il fût poſſible que j'abuſaſſe de cette liberté de choiſir que vous me laiſſiez ſi généreuſement; & je voulois ſeulement ne pas accepter vos dons, peut-être pour me livrer enſuite avec moins de remords au malheureux penchant qui m'entraînoit.

EUDAMIDAS.

Vous vous accuſez vous-même; vous groſſiſſez avec art une faute où vous prétendez être tombée, & vous me jettez dans une admiration dont je ne puis revenir. Quelle fermeté de vertu vaut un pareil aveu de foibleſſe? Charmante Philonoé, daignez accepter ma main: je ſuis mille fois plus sûr de vous, que ſi ce que vous vous reprochez n'étoit jamais arrivé. Vous ne répondez rien? (*A Liſidice.*) Madame, ayez la bonté de venir à mon ſecours; aidez-moi à la perſuader.

LISIDICE.

Je ne puis vous le cacher, Monſieur; j'entre dans ſa délicateſſe, & je la trouve raiſonnable. Si j'étois en ſa place...

EUDAMIDAS.

Vous m'êtes ſi peu favorable, Madame, qu'à la fin je ſoupçonnerois que vous avez quelques raiſons particulières : mais je ne veux pas les chercher ; & je me contente ...

LISIDICE.

Puiſque je vous ſuis ſuſpecte, Monſieur, je me retire, & vous laiſſe vous conduire comme vous l'entendrez dans une conjoncture auſſi délicate.

SCÈNE DERNIÈRE.

EUDAMIDAS, PHILONOÉ.

EUDAMIDAS.

En raſſemblant de certaines choſes dont j'ai la connoiſſance, je vois bien qu'elle a eu beaucoup de part à ce qui a été entre vous & Démocède ; & je conçois à-peu-près par quels motifs elle vous a portée de ce côté-là. Mais je la conſidère aſſez pour ne vouloir rien approfondir trop curieuſement ; & j'eſpère qu'il ſera bientôt de mon devoir de la reſpecter encore davantage. Vous

avez bien rempli le vôtre, de ne vous pas justifier à ses dépens; & je ne puis vous exprimer combien mon amour augmente à la vue de toute votre conduite. Vous n'avez plus de choix à faire, aimable Philonoé; il ne vous reste que moi, qui ne puis vivre sans vous.

PHILONOÉ.

Et c'est cette impossibilité de vous préférer qui me désespère; c'est encore plus la honteuse incertitude où j'ai été si je vous préférerois.

EUDAMIDAS.

Ne me cachez rien, au nom des Dieux. Vos scrupules ne partent-ils point d'un reste de passion pour Démocède, ou d'une aversion secrette pour moi?

PHILONOÉ.

Je n'ai j'amais eu pour Democède ce que je vois qu'on appelleroit une passion. Seulement j'aurois pu venir à l'aimer, & maintenant je le hais comme celui qui auroit fait le malheur & la honte de ma vie. Pour vous, Eudamidas, je sens que tout mon cœur se tourne vers vous. Je ne suis point faite

pour aimer ce que je n'eſtimerois pas, ou ce que j'eſtimerois peu : mais je crains que de votre côté vous ne me rendiez pas une eſtime ſi parfaite. Je crains de ne l'avoir pas aſſez méritée ; & elle eſt ſi néceſſaire à mon bonheur, que l'idée qu'elle ait pu recevoir la moindre atteinte m'eſt inſupportable.

EUDAMIDAS.

Loin qu'elle ait reçu la moindre atteinte, un ſi vif repentir, cauſé par un ſujet ſi léger, l'augmente au dernier point. Je rendrois preſque graces à Démocède d'y avoir donné lieu ; ſans lui, je ne vous aurois pas ſi bien connue.

PHILONOÉ.

Ah ! que je ſerois bien plus heureuſe & plus contente de moi, ſi je pouvois vous apporter un cœur qui n'eût jamais été un ſeul inſtant occupé que de vous ſeul ! C'étoit-là le prix que méritoient vos vertus & votre amour ; & je ne puis plus les payer dignement.

EUDAMIDAS.

Vous le pouvez plus que jamais ; & je me jette à vos genoux pour obtenir...

PHILONOÉ.

Démocède y étoit tout-à-l'heure, & il n'a rien obtenu : vous ne devez pas être traité comme lui. Soyez sûr du plus tendre amour & de la fidélité la plus inviolable. Allons trouver ma mère.

EUDAMIDAS.

Je ſuis dans un tranſport de joie que rien ne peut égaler.



HENRIETTE,

COMÉDIE.

1740.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

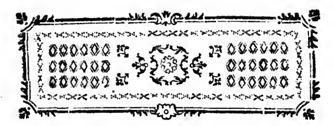
LE BARON, père du Marquis.

HENRIETTE, Suivante de la Comteſſe.

Monſieur DUBOIS, Intendant de la Comteſſe.

La Scène eſt dans un Château de la Comteſſe.

HENRIETTE,



HENRIETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, HENRIETTE.

L'INTENDANT.

NOUS voilà donc tous deux dans la joie. Madame la Comteſſe va épouſer un jeune Seigneur, riche, bien fait, aimable. On ſigne ce ſoir les articles, & peut-être dans ce moment-ci même. On ne parle dans tout notre château que d'amour, de plaiſirs, de fêtes, de réjouiſſances. Au milieu de tout cela le

cœur ne vous dit-il rien, Mademoiſelle Henriette?

HENRIETTE.

Que voulez-vous qu'il me diſe, Monſieur Dubois? il me dira aſſez ce que vous voudrez.

L'INTENDANT.

Je voudrois qu'il vous dît que vous devriez vous marier auſſi. Madame la Comteſſe ſe marie bien pour la ſeconde fois; une fille doit en avoir encore plus d'envie qu'une veuve.

HENRIETTE.

Eh bien, j'en aurai envie : mais je ſerai ſeule à avoir cette envie-là. Perſonne ne l'aura avec moi : je n'ai rien.

L'INTENDANT.

Oh! vous avez un bien joli minois; & il me ſemble que je le trouverois bien volontiers chez moi tous les ſoirs, quand j'y rentrerois bien fatigué d'avoir couru toute la journée pour les affaires de Madame la Comteſſe.

HENRIETTE.

Et prétendriez-vous l'avoir à vous tout ſeul, ce minois?

L'INTENDANT.

Belle queſtion!

HENRIETTE.

Pas ſi ridicule. Je vous apprends que les minois aiment à ſe communiquer.

L'INTENDANT.

Je ne craindrois pas le vôtre. Ce n'eſt pas que n'aie aſſez d'uſage du monde, & que je ne ſois jaloux comme un autre, Dieu merci: mais il y a long-temps que je vous obſerve ſans faire ſemblant de rien; j'ai vu de nos jeunes Meſſieurs, & des plus hupés, vous en conter de tout leur cœur, & le pied ne vous a point gliſſé. Cela m'a plu, & je ſuis tout-à-fait amoureux de vous.

HENRIETTE.

Voilà une grande parole.

L'INTENDANT.

Oui, amoureux; car je vois bien que vous vouliez que j'en vinſſe-là. Je vous épouſerai donc, quoique vous n'ayiez rien, comme vous dites fort bien vous-même, & ce ſera-là une belle action. Je ne la ferai pourtant pas tout-à-fait comme un ſot, afin que vous le ſachiez. Je me ſuis fait une petite fortune aſſez

passable, en administrant fidellement les grands biens de Madame la Comtesse ; & vous, qui êtes celle de ses femmes qu'elle aime le mieux, vous me maintiendrez toujours en crédit auprès d'elle, & je m'arrondirai toujours. N'est-ce pas-là un petit projet bien imaginé? J'entends les affaires, moi.

HENRIETTE.

Il ne manque à tout cela qu'une bagatelle, un mot de consentement de ma part.

L'INTENDANT.

Bon! votre consentement! Ne connoît-on pas les filles? & ne font-elles pas toujours je ne sais combien de façons quand il s'agit de parler net? Mais je coupe au plus court, & je me fie à votre bon sens : il feroit beau voir que vous me refusassiez! Tout ce qui m'embarrasse, c'est de savoir s'il faut que j'en parle d'abord à Madame la Comtesse, ou à M. le Marquis, qui est déjà notre Maître, autant vaut : car il faut absolument parler en ce temps-ci qui y est fort propre. Madame est un peu difficile, à dire le vrai; on dépend fort avec elle du moment où on la prend ;

elle a naturellement de l'inclination à refuser, & puis elle croit qu'il est de son honneur de ne s'en pas dédire. Toutes réflexions faites, je crois qu'il vaut mieux m'adresser en premier lieu à M. le Marquis, qui me paroît fort doux, sans humeur, & qui sur-tout dans un commencement voudra contenter tout le monde. Qu'en pensez vous, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Je pense que voilà Madame qui vient.

L'INTENDANT.

Je ne sais ce qu'elle a; mais elle ne me paroît pas avoir l'air trop joyeux.

SCENE II.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

QUELLE heure est-il, Henriette?

HENRIETTE.

Madame, je crois qu'il est près de six heures.

LA COMTESSE.

Le Notaire eſt ici?

HENRIETTE.

Oui, je l'ai vu arriver, & il vous attend dans votre grand cabinet.

LA COMTESSE.

Et Monſieur le Baron?

HENRIETTE.

Je crois qu'il eſt dans le cabinet avec le Notaire.

LA COMTESSE.

Il ne tient donc qu'à Monſieur le Marquis que nous ne ſignions, & il ne paroît point? Où peut-il être?

HENRIETTE.

Je ne l'ai point vu depuis le dîner.

LA COMTESSE.

Mais qu'imagines-tu?

HENRIETTE.

En vérité, rien. J'ai toujours remarqué que dans ces ſortes de cas-là on imagine cent choſes, dont aucune ne ſe trouve vraie, & on s'eſt tourmenté inutilement.

LA COMTESSE.

Je m'ouvre à toi plus qu'à mes autres

femmes, & tu ſais bien pourquoi. Je t'avoue que le Marquis ne me paroît guère empreſſé pour un moment tel que celui-ci, qui doit l'aſſurer de moi à jamais.

HENRIETTE.

Auſſi ſuis-je bien éloignée de croire qu'il puiſſe manquer d'empreſſement. C'eſt tout ce qu'on voudra qui l'empêche préſentement de venir; mais ce n'eſt point cela.

LA COMTESSE.

J'en devrois être bien ſûre. Eſt-ce que je ſerois faite pour eſſuyer les froideurs & les caprices d'un Amant? Croirois-tu que ce fût là ma deſtinée!

HENRIETTE.

Eh! non, Madame, non. Où prenez-vous de ſemblables penſées? Monſieur le Marquis ſeroit bien offenſé s'il les ſavoit.

LA COMTESSE.

Il m'a fait voir bien de l'amour, & c'eſt à quoi je me ſuis rendue; mais tiens-toi bien certaine que je ne permettrai pas qu'il ſe relâche ſur ce ſentiment-là,

HENRIETTE.

Il ne se relâchera pas. Il est d'un caractère à souhait. Vrai, noble, plein d'honneur, touché de devoirs dont tant d'autres ne font que se jouer; mais cependant si ce qui est arrivé quelquefois, & même si naturellement à d'honnêtes gens, lui arrivoit, s'il se relâchoit sur l'amour, que faire? Il en faudroit bien passer par-là.

LA COMTESSE.

J'en sais plus que toi, Henriette. Il est vrai que la plupart des femmes n'ont pas de trop bons droits pour gouverner les hommes; c'est si peu de chose que leur petit mérite de figure, & tout le reste encore moins; & celles même qui auroient de meilleurs droits ne savent pas le plus souvent les faire valoir, & les laissent périr entre leurs mains. On commence par avoir l'empire, & on en est bien vîte dépossédée, mais c'est par sa faute; & pour moi je connois des moyens de le conserver.

HENRIETTE.

Je craindrois que ces moyens-là n'allassent qu'à se faire craindre, ce

qui ne vaut pas grand'chose, ou à se faire ménager, ce qui ne vaut que tant soit peu mieux, mais non pas à se faire aimer, ce qu'il faudroit pour bien faire. Je ne prétends pourtant pas attaquer...

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

AH! vous voici, Monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Madame, je viens avec transport à l'heure que vous m'avez marquée pour mon bonheur.

LA COMTESSE.

Vous auriez pu venir un peu plutôt avec le même transport.

LE MARQUIS.

Madame, il est l'heure précise.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'est l'heure précise.

LE MARQUIS.

Comment, Madame !

LA COMTESSE.

Si vous ne m'entendez pas, c'eſt encore pis. Ne pouviez-vous pas m'accorder quelques momens de grace, vous rendre ici un peu plutôt ?

LE MARQUIS.

C'étoit bien mon deſſein; mais...

LA COMTESSE.

Votre deſſein ! C'eſt bien là une choſe ſur quoi il faille former des deſſeins, comme ſur un arrangement de viſites ! Je vois que je vous embarraſſe, & je ne veux pas continuer de vous pouſſer à bout. Mais du moins que faiſiez-vous ? où étiez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ai été dans votre parc après dîné, & là je me ſuis mis à penſer à je ne ſais combien de petits détails qui regardent l'affaire à laquelle vous avez la bonté de conſentir. Il y en a beaucoup plus qu'on ne penſe ; & plus on y penſe, plus il y en a. Cela m'a mené un peu plus loin que je ne croyois.

LA COMTESSE.

Vous vous occupez ſi fort des petits détails, que vous en négligez l'eſſentiel.

LE MARQUIS.

J'ai fait une faute, puiſque vous le voulez; mais en vérité elle eſt bien légère. Je ne laiſſe pas de vous en demander pardon de tout mon cœur: oubliez-la, je vous en conjure, & allons trouver mon père qui nous attend pour ſigner.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je ne me ſens pas trop d'humeur à ſigner aujourd'hui; attendons à demain.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, quelle propoſition!

LA COMTESSE.

Ce n'eſt point une propoſition, c'eſt une réſolution bien déterminée que je ſuivrai.

LE MARQUIS.

Que dirai-je à mon père qui nous attend?

LA COMTESSE.

Vous lui direz que vous êtes venu à l'heure précise.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, vous ne parlez pas sérieusement, & ce n'est point du tout ici une bagatelle! Mon père croira que je vous aurai fait quelque noirceur, quelque horreur; tout le monde le croira aussi; & je vous déclare que je vais dire hautement de quoi il s'agit.

LA COMTESSE.

Vous auriez grand tort de publier une délicatesse de sentiment que j'aie eue pour vous, & qui ne doit être connue que de vous seul. Je viens d'imaginer un prétexte qui sauvera votre honneur, & satisfera Monsieur le Baron que je vais trouver dans le moment. Il sera toujours bien sûr que nous signerons demain; mais il étoit juste que vous fussiez puni. Adieu; je me flatte que vous me trouverez assez raisonnable.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

LE MARQUIS.

Que dites-vous de tout ceci, Mademoiselle?

HENRIETTE.

M'ordonnez-vous, Monsieur, de vous parler franchement? Je dis que vous n'avez pas bien fait d'aller dans un bois rêver à des présens de noces, à des habits, à des toilettes, à des équipages, que sais-je moi? à cent autres babioles, au lieu de venir deux bonnes heures plutôt qu'il ne falloit pour signer des articles avec la plus aimable femme du monde. Je vous dirai même que le lieu étoit mal choisi: on ne rêve point dans un bois à des choses de ménage: on y rêve à ses amours quand on en a, & certainement vous en aviez.

LE MARQUIS.

J'y rêvois aussi, il faut l'avouer: mais c'étoit en faisant des réflexions sur le

caractère de la Comtesse, qui m'a d'abord frappé par ses agrémens; mais que je commence à connoître un peu mieux que je ne faisois. Elle a de l'humeur, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Non, elle n'en a point.

LE MARQUIS.

Elle est haute, impérieuse?

HENRIETTE.

Nullement.

LE MARQUIS.

Mais ne sent-on pas que si elle veut être aimée, ce n'est point parce qu'elle aime, mais parce qu'elle veut dominer?

HENRIETTE.

Monsieur, cela est trop subtil pour moi. L'imagination des Amans est très-féconde en chimères délicates, & ce ne seroit jamais fait avec eux, si on vouloit les écouter. Je vois que vous voudriez m'honorer de votre confidence sur vos différens sentimens pour ma Maîtresse; mais c'est un honneur que je ne puis accepter, & dont je vous remercie très-humblement.

LE MARQUIS.

Quoi ! trouverai-je de l'humeur partout, même chez l'aimable Henriette? Par où ai-je mérité d'être traité si durement? Je ne voulois que m'éclaircir avec vous sur de certaines choses que je crois appercevoir dans le caractère de Madame la Comtesse ; vous dites que ce sont des fantaisies qui me passent par la tête : eh bien, guérissez-moi de ces fantaisies, je ne demande par mieux ; je vous réponds que vous me trouverez fort docile. Je loue votre attachement pour votre Maîtresse : mais ne la serviriez-vous pas mieux en m'instruisant, en la justifiant, qu'en refusant de m'écouter aussi inhumainement que vous faites?

HENRIETTE.

Je puis vous assurer que ces services-là ne seroient pas de son goût.

LE MARQUIS.

Il n'en seroient pas moins réels.

HENRIETTE.

Je ne les lui rendrai pourtant pas.

LE MARQUIS.

Je me suis donc bien trompé, quand j'ai cru que si dans le cours de mon

mariage j'avois quelquefois, comme il peut arriver, quelque chose à souffrir, j'aurois du moins la consolation...

HENRIETTE.

Non, Monsieur, non; dès que vous serez marié, je ne vous parlerai plus. Non, je ne vous parlerai plus.

LE MARQUIS.

Vous ne me parlerez plus, ma chère Henriette! à moi qui sens si bien ce que vous valez, & combien vous êtes au-dessus de votre condition; à moi, qui en vérité, car je puis vous le protester, me faisois au fond de mon cœur un plaisir sensible de vous voir toujours chez moi, & de vivre avec vous; à moi, qui ai pour vous une amitié si tendre!..

HENRIETTE.

Adieu, Monsieur; ne songez qu'à aller retrouver Madame la Comtesse, pour vous remettre avec elle aussi-bien que vous y devez être.

LE MARQUIS.

Hélas! je sens bien qu'il le faudroit.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS.

DUBOIS demande à me parler; que me veut-il? Il a sans doute quelque nouvelle difficulté à me proposer sur les articles qui se signeront aujourd'hui; ces gens-là nourris d'affaires, & en qui la chicane est devenue une seconde nature, se font une grande gloire d'être épineux, & de trouver des difficultés par-tout. Si celui-ci pouvoit m'en apporter quelqu'une qui fût tant soit peu raisonnable, ah! que j'y entrerois volontiers & de bonne grace! ce seroit au moins du temps gagné. Entrez, Monsieur l'Intendant.



SCÈNE II.

LE MARQUIS L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

MONSIEUR, j'ai tâché de prendre un moment favorable, & où vous fussiez assez désoccupé...

LE MARQUIS.

Ah! il n'est pas besoin de tant de circonspection avec moi. Je me pique d'être facile à aborder, & de me prêter aisément à tout; je ne suis pas uu Ministre d'Etat. Sur-tout, ce qui viendra de vous sera toujours bien reçu. Apparemment vous trouvez quelque chose à réformer à nos articles?

L'INTENDANT.

Oh! non, Monsieur; je les ai dressés moi-même dans la dernière perfection, & le Notaire n'a fait que les copier d'après moi.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc?

L'INTENDANT.

Monſieur, votre mariage avec Madame la Comteſſe, qui eſt ſi bien aſſorti en toutes façons, & qui promet un avenir ſi heureux, m'a fait venir des idées de mariage, & j'ai penſé à un qui ſeroit bien aſſorti auſſi à ſa manière, & qui m'attacheroit encore davantage à votre ſervice. Je voudrois épouſer Mademoiſelle Henriette, & je vous ſupplie très-humblement de vouloir bien m'aider à en obtenir l'agrément de Madame la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Henriette?

L'INTENDANT.

Oui, Monſieur. Permettez-moi de vous dire que votre ſurpriſe m'étonne. Les conditions ne ſont-elles pas fort égales?

LE MARQUIS.

Et! Monſieur Dubois, vous n'y penſez pas. Henriette! Savez-vous bien que cette fille là eſt une fille de grand mérite, fort au-deſſus de ce qu'elle eſt née?

L'INTENDANT.

Tant mieux, c'eſt pour cela que je la demande.

LE MARQUIS.

Mais ce n'eſt pas un mérite qui vous convienne.

L'INTENDANT.

Pourquoi non ? Tout ce que j'aurai à faire, ce ſera de prendre garde que ce grand mérire-là n'attire chez moi des gens qui ne me plairoient pas; & au fond je ne crois pourtant pas qu'il y eût rien à craindre d'elle.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière êtes-vous avec elle ?

L'INTENDANT.

Très-bien.

LE MARQUIS.

Je gage que non, Monſieur Dubois; parlez-moi vrai.

L'INTENDANT.

Quand je dis très-bien, ce n'eſt pas un certain très-bien qui empêcheroit d'épouſer. Je ne lui ai jamais touché le bout du doigt; mais je lui ai dit ſou-

vent je ne ſais combien de petites choſes galantes & agréables qu'elle a fort bien entendues, & dont elle ne s'eſt point fâchée.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'elle eſt d'une humeur douce & gaie, qui tourne volontiers toutes ces choſes-là en plaiſanterie.

L'INTENDANT.

Non pas, s'il vous plaît, Monſieur. Hier au ſoir que je commençois à lui parler plus ſérieuſement, je ſuis ſûr qu'elle étoit prête à accepter nettement ma propoſition, & ſi bien que je la tiens pour acceptée : mais Madame la Comteſſe ſurvint fort mal-à-propos.

LE MARQUIS.

Je croirois plus aiſément qu'elle ſurvint à propos pour vous.

L'INTENDANT.

Au bout du compte, Monſieur, ne ſuis-je pas une fortune pour Mademoiſelle Henriette ? Voilà le mot eſſentiel.

LE MARQUIS.

N'en parlons pas davantage, Mon-

ſieur Dubois, rien ne preſſe. Nous y reviendrons une autre fois.

L'INTENDANT.

Je vous demande mille pardons, Monſieur; je vois bien que je ne dois pas trop compter ſur l'honneur de votre protection.

SCÈNE III.

LE MARQUIS.

Que diable auſſi, c'eſt bien à cet homme-là à être amoureux d'Henriette! De quoi s'aviſe-t-il? Il ne la connoît pas, & n'apprendroit pas à la connoître en toute ſa vie. Il eſt impoſſible, pour peu qu'on ait le cœur bien fait, que des aſſortimens ſi bizarres, ſi mal entendus, ne déplaiſent & ne choquent. Mais voici mon père.



SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

MON fils, à quelle heure ſignons-nous ce ſoir?

LE MARQUIS.

A la même heure que nous devions ſigner hier; Madame la Comteſſe a voulu obſerver exactement la règle des vingt-quatre heures dans ma punition.

LE BARON.

Nous avons encore bien du temps juſques-là. Et où eſt Madame la Comteſſe préſentement?

LE MARQUIS.

Elle s'eſt enfermée après ſa toilette, où je l'ai vue, & lui ai bien fait ma cour.

LE BARON.

J'en ſuis bien aiſe; car il faut faire ſon devoir, mon fils, te voilà preſque ſon mari.

LE MARQUIS.

Je me flatte qu'elle eſt contente de moi.

LE BARON.

Voilà qui va bien. Je vois donc que je puis dans ce moment-ci te parler de quelque choſe qui me regarde, & qui peut-être te ſurprendra. Comment trouves-tu Henriette?

LE MARQUIS.

Ah! mon père, vous me ſurprenez effectivement, & je vois où cela va.

LE BARON.

Pourquoi devines-tu ſi vîte?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'il eſt vrai qu'Henriette eſt fort aimable, & qu'elle plaît à tout le monde.

LE BARON.

Tu n'as donc pas d'averſion pour elle?

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien éloigné. Vous pouvez avoir remarqué que j'aime fort à l'entretenir.

LE BARON.

LE BARON.

Et bien donc, je ne vois pas pourquoi je ferois mal de l'épouser. Tu ferois très-mal, toi, & tu ferois inexcusable de te mésallier si fort; mais...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas dans le cas assurément; mais si j'y étois, est-ce que le mérite ne pourroit pas suppléer?...

LE BARON.

Non, non, je ne te le permettrois pour rien au monde; il faut soutenir notre nom, qui est sans tache, & c'est toi qui en es chargé. Pour moi, à mon âge, je n'aurai plus d'enfans, ou tout au plus quelque cadet qui partagera avec toi ce que j'ai de bien non substitué, & ne te fera pas grand tort; tu le sais bien.

LE MARQUIS.

En vérité, mon père, je puis me vanter que ce bas intérêt....

LE BARON.

Je t'en loue, & tu en dois être mieux disposé à concevoir qu'il n'y a pas d'inconvénient que j'épouse Henriette,

une jolie personne bien née qui me devra tout, qui en sera sûrement bien reconnoissante, & qui fera tout l'agrément du reste de ma vie. Mais quoi ! tu m'écoutes bien froidement ! Je te vois tout rêveur ! Qu'y a-t-il tant à rêver sur cette affaire-là ? Il me semble qu'elle est bien simple.

LE MARQUIS.

Il est vrai, mon père ; mais elle m'est nouvelle, & j'ai été quelques momens à y penser avec l'attention qu'elle mérite.

LE BARON.

Avoue-moi la vérité, tu sais que je suis bon père, cela ne te plaît pas ?

LE MARQUIS.

Au contraire, & je vous le dis de bonne foi. Loin d'y avoir de la répugnance, j'en ai de la joie, une véritable joie. J'ai eu tort d'hésiter le moins du monde ; & pour vous prouver encore mieux ma sincérité, je vous avouerai qu'il me vient quelquefois des soupçons qu'Henriette n'est point ce qu'elle paroît.

LE BARON.

Comment ? que veux-tu dire ?

LE MARQUIS.

Oui, qu'elle eſt fille de quelque condition, & qu'elle le cache. Elle a de certaines choſes....

LE BARON.

A la bonne heure ; mais je n'ai point compté ſur cela. Quoi qu'il en ſoit, je veux te mettre parfaitement à ton aiſe. Si tu goûtes mon deſſein, parles-en toi-même à Henriette ; ſi tu ne le goûtes pas, ne parle point, & je ne parlerai pas non plus. Ce ſera toi qui me marieras, ſi je me marie, bien entendu que je ne me marierai qu'après toi ; cela ne ſe peut pas autrement pour cent raiſons.

LE MARQUIS.

Mon père, vous m'avez toujours donné mille marques de bonté ; mais je n'en ai point encore reçu de ſi touchante. Je ne puis jamais....

LE BARON.

J'apperçois Henriette qui paroît venir de ce côté-ci. Vois si tu veux entamer la négociation, tu en es le maître.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

LE MARQUIS.

Arrêtez, aimable Henriette, arrêtez, je vous prie; j'ai beaucoup à vous parler.

HENRIETTE.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur; je ne veux point de vos confidences sur ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit point de mes confidences sur le chapitre d'une autre; il s'agit de vous parler d'amour pour vous même.

HENRIETTE.

C'est bien pis, & je m'enfuis encore plus vîte.

LE MARQUIS.

Demeurez, je vous en conjure ; ceci eſt très-ſérieux, écoutez-moi. Vous avez bien des charmes, belle Henriette, & je n'ai jamais vu perſonne...

HENRIETTE.

Ah ! quel début ! Vous me faites trembler.

LE MARQUIS.

Je ſoupçonne à-peu-près ce qui vous alarme ; raſſurez-vous, je ne parle point pour moi ; c'eſt pour mon père, qui eſt charmé de vous, & qui ſonge à vous épouſer.

HENRIETTE.

M'épouſer, moi, qui ne ſuis qu'Henriette !

LE MARQUIS.

Il faut qu'il vous connoiſſe comme je fais, & apparemment je tiens de lui les yeux dont je vous vois.

HENRIETTE.

Que me conſeillez-vous, Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Puis-je vous conſeiller de deux fa-

çons ? Ne vous fouvient-il plus de ce que je vous ai dit, du plaifir extrême que je me faifois de vivre avec vous après mon mariage ? Et ne ferois-je pas encore plus sûr d'y vivre toujours, quand vous ne ferez plus dépendante de Madame la Comteffe, & que vous ferez pour toujours unie à mon père?

HENRIETTE.

Mon empire de belle-mère ne feroit pas dur.

LE MARQUIS.

Et mes refpects de beau-fils ne feroient pas forcés. Que je me plairai à vous les rendre en toute occafion, à toute heure ! Que vous ferez contente de mes attentions & de ma foumiffion ! Il n'y a qu'un moment, car j'oubliois à vous le dire, que Dubois m'eft venu demander ma protection dans le deffein qu'il a de vous époufer.

HENRIETTE.

Eh fi ! de quoi me parlez-vous là ?

LE MARQUIS.

Je ne prétends pas auffi vous en par-

ler : je veux ſeulement vous dire que je l'ai mal reçu, & peut-être trop mal ; & cependant qu'il ſoit votre mari, il eſt certain que je vous verrai toujours. D'où vient donc que je reçois ſi différemment le même deſſein que mon père a ſur vous ? Ne le voyez-vous pas, belle Henriette ? Si vous épouſiez Dubois, je ſerois en quelque ſorte votre Maître, il en faut lâcher le mot ; & quand vous épouſerez mon père, je ſerai ſous vos ordres. L'un me ſeroit inſupportable, l'autre entiérement conforme à mon inclination. Je vais ſigner ce ſoir avec Madame la Comteſſe ; je ſens que je me porterai à cette action-là avec plus de contentement, quand j'aurai une entière aſſurance de ne vous perdre jamais : car ne pourroit-il pas arriver, & ne doit-il pas même très-naturellement arriver des choſes qui vous ſéparêroient d'avec nous ? au lieu que rien ne vous en ſéparera, ſi vous acceptez ce que je vous propoſe. Répondez-moi donc, ma chère Henriette.

HENRIETTE.

Je ſens très-vivement, Monſieur, toute l'amitié que vous me marquez,

& je ſuis aſſurément bien éloignée d'être ingrate ; mais je ſens toujours auſſi une certaine répugnance....

LE MARQUIS.

Eſt-ce pour l'âge de mon père?

HENRIETTE.

Non, c'eſt le plus honnête homme du monde; & puis, c'eſt votre père.

LE MARQUIS.

Comparez un peu l'état où vous feriez, avec celui où vous êtes, avec cet état de dépendance, où il n'eſt pas poſſible que vous n'ayiez beaucoup à ſouffrir.

HENRIETTE.

J'y ſuis accoutumée, je ſuis née pour cela; j'ai même des obligations eſſentielles à Madame la Comteſſe, que vous ne ſavez pas. Laiſſez-moi comme je ſuis.

LE MARQUIS.

Mon amitié pour vous ne peut abſolument s'y réſoudre.

HENRIETTE.

Desirez-vous tant que je sois à Monsieur votre père?

LE MARQUIS.

Oui; il n'y a qu'une seule chose... Oui, je le desire avec passion.

HENRIETTE.

Mais cette amitié-là même dont vous m'honorez, & la reconnoissance que je vous dois, ne produisent-elles pas des inconvéniens dans cette autre situation? Je compte bien que ni vous, ni moi, nous n'aurions des sentimens dont Monsieur votre père pût s'offenser; & si je vous ai dit que mon empire de belle-mère ne seroit pas dur, je m'en dédie sur ce point-là: il le seroit extrêmement, & je vous avertis que je vous im[illegible] loix les plus sévères, dès [illegible] rcevrois le moindre [illegible] lgré toute notre inr[illegible] cautions, ne serio[illegible] s exposés à une [illegible] respecter, quoic[illegible] droit même tâch[illegible] e contrainte

éternelle? Ah ! Monsieur le Marquis, quelle situation !

LE MARQUIS.

C'est la meilleure que je puisse espérer. Mais enfin, ma chère Henriette, je ne voudrois pour rien au monde forcer vos inclinations; consultez-les, vous en avez tout le loisir que vous voudrez. Mon père a porté sa bonté pour moi jusqu'à me laisser la liberté de vous faire, ou de ne vous faire pas cette proposition qui pouvoit blesser mes intérêts ; mais je n'y ai pas hésité un moment. Ainsi je puis même ne vous l'avoir pas faite, si vous ne voulez.

HENRIETTE.

Non, il faut lui dire vrai. Marquez-lui bien, je vous prie, toute la reconnoissance que je lui dois de l'honneur excessif qu'il me fait; mais que, par respect pour lui-même, je ne dois pas l'accepter si vîte.

LE MARQUIS.

Je vous laisse donc délibérer avec vous-même en toute liberté. Aimable Henriette, je vous conjure seulement

d'imiter la bonté de mon père pour moi, & d'avoir autant d'égard à mes véritables intérêts, qu'il en a eu à d'autres qui me touchent infiniment moins.

SCÈNE VI.

HENRIETTE.

Que faudroit-il donc pour me contenter ? On m'offre, malgré ce que je parois être, à une malheureuse inconnue, & qui le sera toujours, une fortune dont il ne m'étoit seulement pas permis de concevoir l'espérance; & je balance à l'accepter ! On fait pour m'y engager les efforts les plus flatteurs & le plus tendres, & tout leur effet n'est que d'augmenter ma répugnance secrette ! Hélas ! ils me font trop sentir ce qui me manque, & me manquera toujours. Ce qui me manque ! Ah ! n'approfondissons pas ce dangereux sentiment; empêchons seulement qu'il ne me trahisse, & ne s'oppose à mes devoirs.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Henriette, tu a vu le Marquis; il t'a entretenue aſſez long-temps en particulier : & bien, que t'a-t-il dit? Mais dis-moi vrai, n'a-t-il pas trouvé bien mauvais que j'aie remis la ſignature à ce ſoir? Ne m'a-t-il pas bien accuſée d'avoir de l'humeur, d'être difficile à vivre? car il faut l'avouer, le ſujet de mécontentement que j'avois n'étoit pas des plus forts.

HENRIETTE.

Non, Madame, je puis vous aſſurer que Monſieur le Marquis ne m'a laiſſé voir aucun emportement. Il s'eſt réſolu d'aſſez bonne grace à attendre juſqu'à ce ſoir.

LA COMTESSE.

Je n'en veux pas davantage pour te prouver que j'avois raison de le punir. La douceur avec laquelle il se soumet à la punition, marque assez qu'il se sentoit coupable.

HENRIETTE.

Mais, Madame, s'il étoit coupable, il ne vous aime donc pas autant qu'il le devroit?

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas; l'amour le plus vif peut quelquefois tomber dans de certaines négligences, dans des espèces de distractions dont il est bon de le relever, de peur qu'il ne s'y accoutume. Voilà ce qu'il faut savoir faire à propos, & ce que je fis hier avec le succès que tu as vu.

HENRIETTE.

J'entends dire que l'amour dans le mariage est fort sujet à ces négligences & à ces distractions dont vous parlez. Ne craignez-vous point, Madame, toute charmante que vous êtes, d'avoir beaucoup d'affaires dans ce temps-là?

LA COMTESSE.

Tu ne m'as pas vue dans mon premier mariage. J'avois l'homme du monde le plus inégal; le plus violent, le plus emporté; je l'ai gouverné d'un bout à l'autre dans la grande perfection: à plus forte raison le Marquis, qui est d'un caractère fort doux.

HENRIETTE.

Je ne sais pas trop bien si ces doux-là sont les plus aisés; mais du moins je crois qu'on ne les gouverneroit qu'en les aimant beaucoup.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas tant aimer, Henriette, c'est-là ce qui nous perd; mais il faut être aimée, & savoir se faire aimer toujours. Je te dirai à l'oreille que le mariage même, si funeste à l'amour, fournit des moyens de conserver l'empire à celles qui savent les employer.

HENRIETTE.

Madame, je m'apperçois que Monsieur Dubois tourne autour d'ici, &

qu'il ne veut pas entrer, parce qu'il me voit avec vous.

LA COMTESSE.

Et bien, laiſſe-moi, ſi tu veux, & qu'il entre.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il, Monſieur Dubois? que me voulez-vous?

L'INTENDANT.

Madame, vous allez faire une action très-raiſonnable que je voudrois imiter, pouvu que vous me le permiſſiez; en un mot, vous allez vous marier, & je viens vous demander Mademoiſelle Henriette. J'avois prié Monſieur le Marquis de vous en prévenir; mais....

LA COMTESSE.

Et pourquoi Monſieur le Marquis?

Eſt-ce qu'il eſt déjà mon maître? & quand il le ſeroit, ne diſpoſerai je pas toujours de mes Femmes comme il me plaira?

L'INTENDANT.

Sans doute, Madame; mais je ſouhaitois ſeulement....

LA COMTESSE.

Et que vous a-t-il répondu?

L'INTENDANT.

Je vous avoue qu'il m'a reçu aſſez mal.

LA COMTESSE.

Il a bien fait, j'en ſuis très-contente. Voilà ce que c'eſt de vous être adreſſé à lui. Il vous a dit que ce n'étoit pas là ſon affaire, & qu'il n'avoit nul droit de s'en mêler?

L'INTENDANT.

Pas un mot de cela, Madame.

LA COMTESSE.

Que vous a-t-il donc dit?

L'INTENDANT.

Que Mademoiſelle Henriette étoit une

une fille d'un trop grand mérite pour moi ; & quand je lui aurois demandé sa propre soeur en mariage, il ne m'auroit pas renvoyé plus loin.

LA COMTESSE.

Oh ! oh ! voici autre chose ; & où prend-il ce grand mérite d'Henriette ?

L'INTENDANT.

Je ne sais. Il est vrai qu'elle est bien jolie & bonne enfant, à ce qu'il me paroît ; mais ce grand mérite-là n'est fait que pour les gens de qualité comme vous, & enfin je ne m'y connois pas. Si elle l'a, je l'en quitterois volontiers.

LA COMTESSE.

Le grand mérite d'Henriette ! Le Marquis est donc amoureux d'elle ?

L'INTENDANT.

Il n'a garde, Madame, puisqu'il vous épouse. Vous êtes bien une autre personne que Mademoiselle Henriette, bien autrement charmante.

LA COMTESSE.

Avez-vous remarqué si le Marquis & elle se parlent souvent ?

L'INTENDANT.

Oui, aſſez ſouvent. Je les ai vus ſe parler deux fois tête-à-tête depuis hier; l'une hier au ſoir, après que vous eûtes différé la ſignature, & l'autre ce matin.

LA COMTESSE.

Je ſavois la première, on m'a eſcamoté la ſeconde. Mais, mon pauvre Monſieur Dubois, vous qui avez de l'eſprit & de la pénétration, cela ne vous donne-t-il point de l'inquiétude?

L'INTENDANT.

Pas beaucoup. Elle eſt fort ſage; mais, pour plus de ſûreté, mon arrangement eſt que, quand vous aurez eu la bonté de me l'accorder, je vous demanderai la permiſſion de ne loger plus dans votre Hôtel, & de prendre une petite maiſon dans Paris où je vivrai avec elle. Ce ſera quelque dépenſe de plus, mais que je tâcherai de ſoutenir, ayant toujours l'honneur d'être à vous.

LA COMTESSE.

Le projet eſt ſenſé, & on reconnoît votre bonne tête par-tout. Henriette a-t-elle du goût pour vous?

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas une paſſion, à proprement parler. Mais elle conſentira avec joie à l'ordre que vous lui donnerez en ma faveur. Qu'auroit-elle de mieux à faire?

LA COMTESSE.

En effet, dans les intentions qu'elle a, il n'y a rien de mieux pour elle qu'un pareil mariage. Mais allez, Monſieur Dubois; je donnerai bon ordre à tout, fiez-vous-en à moi.

L'INTENDANT.

Mais, Madame, vous ne me dites rien de poſitif?

LA COMTESSE.

Non, je ne le puis encore pour de certaines raiſons particulières; mais allez, je vous répète que vous pouvez vous en fier à moi.



SCÈNE III.

LA COMTESSE.

Il faut regarder tout ceci avec tranquillité. Voilà comme ces Meſſieurs ſont faits ; un petit viſage, qui n'en vaudroit pas un autre, auquel ils ſeront un peu plus accoutumés, ſuffit pour leur touner la tête. Quelle eſpèce ! cela fait pitié. On ne laiſſe pourtant pas de parvenir au bout du compte à leur faire la loi. Pour vous, Mademoiſelle Henriette, j'avoue que vous êtes piquante avec votre grand mérite; vous en faites un joli uſage après les obligations que vous m'avez ; & pour vous récompenſer dignement, je vous donnerois bien vîte à Dubois, ſi je n'avois un reſte de conſidération pour vous & pour votre naiſſance.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MADAME, il eſt heureux pour moi de vous trouver ſeule; mais peut-être ne faïs je pas bien de vous interrompre dans une eſpèce de rêverie que je vois qui vous occupoit?

LA COMTESSE.

Monſieur, dans l'état où nous ſommes, je ne puis guère avoir de rêverie où vous n'ayiez beaucoup de part.

LE MARQUIS.

Vous me comblez de bonté, Madame; & jamais ....

LA COMTESSE.

Non-ſeulement je rêvois à vous dans ce moment-ci, mais je tâchois de deviner à quoi vous rêviez vous même hier quand vous fûtes ſi long-temps

perdu dans le parc, & que vous ne reparûtes qu'à six heures précises.

LE MARQUIS.

Eh! Madame, est-il encore question de cette bagatelle, & ne m'en avez-vous pas assez puni?

LA COMTESSE.

Il ne s'agit plus de punition; mais je m'occupe tant de vous, que j'ai cherché quel avoit pu être l'objet d'une si longue rêverie.

LE MARQUIS.

En vérité, je serois bien embarrassé à vous le dire moi-même. Mille pensées confuses....

LA COMTESSE.

Si vous ne le savez pas, je le sais moi, quel étoit cet objet.

LE MARQUIS.

Achevez donc, Madame, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Henriette. Vous voilà bien étonné?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que je le ſuis, & je ne comprends pas où vous avez pris une pareille idée; car je vois bien qu'il faut entendre plus que vous ne dites, & je veux couper au plus court.

LA COMTESSE.

Cette idée-là ſeroit fondée ſur le grand mérite d'Henriette.

LE MARQUIS.

Elle en a en effet, & particuliérement celui de vous être fort attachée, fort reconnoiſſante de vos bontés.

LA COMTESSE.

Apparemment ce ne ſont pas tant ſes ſentimens pour moi qui vous touchent, que ceux qu'elle a pour vous.

LE MARQUIS.

Je ne lui en ai jamais demandé que vous puiſſiez déſapprouver; & ſi je l'avois fait, ſoyez bien sûre qu'elle ne m'auroit pas écouté.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? Il n'y a pas ſi grand mal à écouter.

LE MARQUIS.

Il y en auroit pour elle.

LA COMTESSE.

Si vous ne la connoiſſez pas bien, du moins vous l'eſtimez beaucoup.

LE MARQUIS.

Oui, je l'eſtime, je ne m'en défends pas. Il n'y a point de fortune que je ne lui ſouhaitaſſe, que je ne lui procuraſſe avec plaiſir, ſi je le pouvois.

LA COMTESSE.

Vous ne trouviez pourtant pas bon qu'elle épouſât Dubois, qui feroit ſa fortune.

LE MARQUIS.

Eh! Madame, vous ſavez vous-même qu'elle eſt trop au-deſſus de Dubois.

LA COMTESSE.

Ah! je vois bien que la petite impertinente a parlé.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire, Madame?

LA COMTESSE.

Rien, rien. Je ſongeois à de certains diſcours dont il n'eſt pas queſtion préſentement. Mais en voilà aſſez, Monſieur le Marquis; je ſuis bien contente du petit éclairciſſement que je viens d'avoir avec vous.

SCÈNE V.

LE MARQUIS.

Je vois bien que la petite impertinente a parlé. Voilà ſes propres paroles; & le ton dont elle les a dites, l'occaſion, la ſituation d'eſprit où elle étoit, la ſurpriſe où elle a paru elle-même de ce qu'elle avoit dit, & l'envie de l'étouffer auſſi-tôt, tout cela enſemble doit ſignifier quelque choſe. Il eſt vrai que le terme d'*impertinente* eſt bien mal placé, & fort choquant; mais il en marque d'autant mieux je ne ſais quoi de bien caché & de grande conſéquence. Ah!

si c'étoit ce que j'ai quelquefois soupçonné, quoique légérement, j'en serois toujours transporté de joie au milieu des chagrins que j'ai d'ailleurs. Allons consulter mon idée à mon père, qui est le seul à qui je puisse la confier, & qui doit y prendre intérêt.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

FRANCHEMENT j'ai bien peur que ce ne soit une vision que tu as là ; je ne t'en ai rien dit tantôt, il n'en étoit pas question : mais à présent prends garde que tu es bien vif.

LE MARQUIS.

Je suis vif, si vous voulez, mais je ne crois pas être fou.

LE BARON.

Tu vas interpréter bien finement un mot échappé au hasard, qui peut signifier je ne sais combien de choses différentes, & peut-être rien du tout.

LE MARQUIS.

C'eſt parce que ce mot eſt échappé, & par une infinité d'autres raiſons que je viens de vous dire, qu'il ſignifie beaucoup. Mon père, je m'y ferois tuer; Henriette eſt fille de condition, & la Comteſſe ne veut pas qu'on le ſache.

LE BARON.

Ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète. Mais je vois par le récit que tu m'as fait, que la Comteſſe n'eſt pas contente de toi, & j'en ſuis bien fâché.

LE MARQUIS.

Mais, mon père, ſi Henriette....

LE BARON.

Toujours Henriette! Réponds-moi ſur la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous que je vous diſe? Elle eſt très-aiſée à bleſſer; elle a de l'humeur, il en faut paſſer par-là; on ne ſe marieroit jamais, ſi on ne vouloit que des femmes ſans humeur. Je ſuis perſuadé que la pauvre Henriette,

quoiqu'elle ne s'en vante pas, a bien à en souffrir.

LE BARON.

Il n'est point question ici de louer Henriette, que je crois pourtant qui le mérite bien ; il faut que tu fasses ton devoir à l'égard de la Comtesse, & que nous allions tous signer ce soir de bonne grace. Ecoute, je t'aime, & peut-être trop ; mais je n'entendrois pas raillerie sur cet article-là.

LE MARQUIS.

Vous serez obéi, mon père. Mais vous-même vous aimez Henriette, puisque vous songez à l'épouser, & que je lui en ai fait la proposition de votre part ; ne vaut-il pas mieux pour vous qu'elle soit fille de condition?

LE BARON.

Est ce qu'elle le sera plutôt quand je le desirerai ?

LE MARQUIS.

Non, certainement ; mais vous devez toujours le desirer, & en vérité je crois que vous ne le desireriez pas en vain. Elle a le cœur si noble . . . .

LE BARON.

Oh! ce cœur noble-là ſouvent n'eſt pas chez nous, & va ſe loger chez des roturiers; cela ne dit rien.

LE MARQUIS.

Cela dit beaucoup pour elle. Vous ne la connoiſſez pas encore.

LE BARON.

Et pourquoi la Comteſſe ne voudroit-elle pas qu'on ſût qu'elle eſt fille de condition?

LE MARQUIS.

Henriette eſt apparemment ſa parente; & la Comteſſe, qui eſt fort glorieuſe, ne veut pas qu'on ſache qu'elle a de petits parens réduits à ſervir.

LE BARON.

Mais que t'importe que cela ſoit, ou non? tu ne l'épouſeras pas aſſurément; & moi, ſi je l'épouſe, ce ne ſera pas pour ſa naiſſance. J'ai toujours compté qu'elle n'en avoit point. Si elle en a, tant mieux; il faudra bien que nous le ſachions en temps & lieu.

LE MARQUIS.

Ah! mon père, peut-on être si indifférent sur un pareil sujet?

LE BARON.

Peut-on aussi être si passionné? Mais je la vois de loin; va, si tu veux, t'en éclaircir avec elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Non, Monsieur, non; ne venez point à moi, je ne puis absolument vous parler. Vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte pour avoir déjà eu trop la complaisance de vous entendre, & combien Madame la Comtesse m'en fait repentir.

LE MARQUIS.

Vous me fuyez, cruelle Henriette, & je n'ai qu'un mot à vous dire, un seul mot, & qui vous intéresse.

HENRIETTE.

Achevez donc vîte.

LE MARQUIS.

Je vous promets un ſecret inviolable ; mais ne me déguiſez rien. Etes-vous ce que vous paroiſſez, une fille ſans naiſſance ?

HENRIETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous me trompez. Madame la Comteſſe m'a lâché, contre ſon intention, des paroles....

HENRIETTE.

Vous les avez mal entendues ; elle ſait bien la vérité de ce que je ſuis : c'eſt elle qui m'a retirée, par pure bonté, du malheureux état où je ſuis née. Juſte Ciel ! la voici, je ſuis perdue.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

TOUJOURS Monſieur le Marquis & Henriette enſemble! Je ſuis fâchée de les interrompre.

LE MARQUIS.

Madame, vous ne vous attendez pas ſans doute que, dans un moment de ſurpriſe tel que celui-ci, je vous dirai d'abord, & ſans héſiter, & bien nettement, de quoi il s'agit entre nous? Je vous le dirai pourtant. Il vous eſt échappé tantôt quelques mots ſur Henriette, & je ſuis ſûr qu'il vous en ſouvient, qui m'ont fait ſoupçonner qu'elle pouvoit être fille de condition; je lui demandois ce qui en étoit.

LA COMTESSE.

Par curioſité?

LE MARQUIS.

Oui, par curiosité.

LA COMTESSE.

Voilà une curiosité mêlée d'un intérêt bien tendre pour Henriette ! Vous saisissez bien subtilement & bien vivement ce qui peut avoir le moindre air de lui être avantageux ; & qu'a-t-elle répondu ?

LE MARQUIS.

Elle m'a dit en propres termes qu'elle étoit une fille sans naissance, qui devoit tout à vos bontés. Là-dessus vous êtes survenue. Je ne veux pas douter, Madame, que la vérité pure, telle que je vous présente, n'ait sur vous ce pouvoir de persuader, qu'elle a par elle-même.



SCÈNE IV.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Approchez, Mademoiselle; car il faut commencer à vous traiter selon votre naissance, puisque le secret se découvre. Il vient de vous faire assez adroitement votre leçon, & de vous instruire de ce que vous aurez à me répondre. Vous m'allez bien jurer que vous ne lui avez rien dit?

HENRIETTE.

Je ne lui ai rien dit aussi. Je me souviens trop bien que quand vous avez eu la bonté de me recevoir chez vous après le malheur arrivé à ma famille, vous avez exigé de moi cette condition, & que je vous ai promis de n'y manquer jamais.

LA COMTESSE.

N'ai-je pas eu raison de vouloir cacher un déshonneur qui rejailliroit jus-

ques sur moi, puisque nous portons le même nom?

HENRIETTE.

Sans doute, Madame; aussi, je vous le répète, je n'ai pas parlé.

LA COMTESSE.

Vous n'en avez pas eu le temps, je suis arrivée trop tôt; on vous eût pressée, & à la fin....

HENRIETTE.

Non, Madame, rien au monde ne m'auroit fait parler. J'ose vous en répondre.

LA COMTESSE.

Ah! que vous eussiez bien succombé à la tentation de vous donner plus de relief aux yeux de votre Amant?

HENRIETTE.

Mon Amant!

LA COMTESSE.

Oui, votre Amant; il l'est, & je le sais.

HENRIETTE.

Il ne m'a jamais prononcé le mot

d'amour. Il m'a marqué de la bonté, de l'amitié ; mais....

LA COMTESSE.

Il est bien aisé de parler d'amour sans en prononcer le nom. Peut-être m'a-t il assez respectée pour ne pas se déclarer amoureux de vous dans le temps qu'il va m'épouser ; peut-être a t-il craint aussi que vous-même vous n'ajoutassiez pas trop de foi à ses déclarations dans une pareille circonstance. Je ne prétends pas vous offenser par-là ; mais enfin cette bonté, cette amitié prétendue, c'étoit de l'amour, & de l'amour que vous saviez bien prendre pour ce qu'il étoit. Je vois que vous voulez m'interrompre ; laissez-moi parler, je vous prie. Vous avez été encore plus loin. Vous vous êtes fait des confidences mutuelles sur moi, sur mon caractère, tel qu'il vous a plu l'imaginer ; quand il a été mécontent de moi, comme sur l'affaire d'hier, peut-être il vous a porté ses plaintes que vous avez reçues très-favorablement. *Peut-on traiter ainsi un homme comme vous?* avez-vous dit. *Je ne l'avoue qu'à regret, mais elle est quelquefois bien étrange.* C'étoient-là les

ſujets de vos fréquens entretiens; c'étoit-là le prix de toutes mes bontés pour vous ; c'étoit la récompenſe de vous avoir retirée chez moi, quand tout vous abandonnoit. Ah ! que je reconnois bien en vous le ſang de cette malheureuſe branche, d'où il n'eſt jamais venu que des chagrins à la mienne ! Que vous rempliſſez bien votre indigne deſtinée !

HENRIETTE.

Madame, vous me jettez dans un trouble où je ne ſais ſi j'aurai la force de vous parler. J'ai eſſuyé bien des malheurs, mais je ne me ſuis jamais attiré de reproches ; c'eſt pour la première fois de ma vie que j'en entends, & ils me confondent, m'accablent, me terraſſent, par la ſeule raiſon que ce ſont des reproches. Je vous demanderois un peu de temps pour me remettre en état de vous répondre ; mais vous croiriez que j'en aurois beſoin pour préparer des réponſes artificieuſes, & les miennes ne peuvent être que fort ſimples. Il eſt vrai que le Marquis voulut ſe plaindre à moi de l'affaire d'hier : mais à peine avoit-il ouvert la bouche, que

je la lui fermai absolument ; & depuis ce temps-là, jamais un mot entre nous qui pût vous déplaire, ni sur vos procédés, ni sur vos sentimens ; je ne l'eusse pas souffert. Moi, être ingrate à votre égard ! ingrate ! c'est le plus grand de tous les malheurs qui m'ont accablée jusqu'ici, que d'être soupçonnée d'ingratitude. Il m'étoit donc encore réservé ? Je sens que je fais des efforts inutiles pour retenir mes larmes; permettez qu'à vos genoux je vous proteste....

LA COMTESSE.

Non, non, ne faisons point ici une scène de Comédie ; relevez-vous, & venons au fait. J'épouse le Marquis ; il a pour vous une petite fantaisie dans la tête.

HENRIETTE.

Ah ! Madame, il n'est point besoin que vous me défendiez de lui parler jamais ; je me le défends moi-même plus sévérement que vous ne pourriez faire.

LA COMTESSE.

J'en suis bien aise. Je vais tout régler

pour le mieux, pendant que j'en suis encore la maîtresse. Peut-être étant mariée trouverois-je quelques difficultés à vaincre; j'aime autant me les épargner. Allez, Mademoiselle, vous serez bientôt instruite de votre destinée.

HENRIETTE.

Ordonnez, Madame, je me soumettrai à tout sans murmurer. Hélas! quel avenir j'envisage!

SCÈNE V.

LA COMTESSE.

Le Marquis sera fâché: mais il n'osera le paroître, & je saurai bien le ramener; il est permis de se flatter qu'on pourra effacer les charmes d'Henriette. Toujours il faut le punir, & lui apprendre par ce coup d'autorité à me considérer comme il doit. Après cela, ce sera une espèce de triomphe pour moi, que d'aller signer nos articles avec lui.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

MADAME, je viens encore une fois....

LA COMTESSE.

Oh ! il n'eſt pas queſtion de cela préſentement pour Henriette. Venez avec moi, que je vous donne un billet que je lui vais écrire ; vous le lui porterez avec mes ordres qu'elle recevra mieux de vous que de tout autre, puiſque vous l'aimez.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, HENRIETTE *en habit de voyage.*

LE MARQUIS.

Ah! ma chère Henriette, qu'eſt-ce que j'apprends? quel coup de foudre! Vous vous détournez de moi; eſt-ce pour me fuir encore?

HENRIETTE.

Non, je ne vous fuis point; je voudrois vous cacher mes larmes: mais je crois qu'il m'eſt permis de vous parler préſentement, puiſque c'eſt pour la dernière fois de ma vie. On m'enferme dans un Couvent, où Dubois me va conduire, & je n'en ſortirai jamais.

LE MARQUIS.

Et vous croyez que je ſouffrirai cette

horrible barbarie? Non, je vais parler à la Comteſſe d'une manière....

HENRIETTE.

Ah! gardez-vous-en bien; vous ne feriez que l'irriter encore contre moi. Je ſuis ſa parente, comme vous l'avez ſoupçonné, & du même nom qu'elle; & elle eſt ma ſeule reſſource dans mes infortunes. Elle a la généroſité...

LE MARQUIS.

Généroſité à l'égard d'une perſonne comme vous!

HENRIETTE.

Oui; étoit-elle obligée de faire ce qu'elle a fait, & ce qu'elle fait encore? Rendons-nous juſtice, Monſieur le Marquis, car il faut ſe la rendre malgré la déplorable ſituation où nous ſommes. Nous ſommes coupables envers elle.

LE MARQUIS.

Vous ai-je jamais rien dit qui pût?..

HENRIETTE.

Non, mais je vous ai entendu. Je

vous ai entendu, hélas ! & j'en ai été flattée. Vous avez penſé vous échapper une fois ou deux, je ne l'ai pas ſouffert ; mais j'avois une ſecrette joie d'être obligée à vous en empêcher. Je me contraignois moi-même, & j'eſpérois pouvoir toujours me contraindre ; mais . . .

LE MARQUIS.

Quoi, vous m'aimez?

HENRIETTE.

En doutiez-vous ?

LE MARQUIS.

Ciel ! que de bonheur & de malheur tout enſemble ! Je ne me connois plus ; je ne puis ſuffire à tout ce que je ſens, & de raviſſement, & de déſeſpoir.

HENRIETTE.

Eh ! ſuis-je dans un autre état que vous ? Et bien trouvez-vous qu'avec ce que nous avons tous deux dans le cœur, la Comteſſe dût me garder chez elle en vous épouſant ?

LE MARQUIS.

Mais, mon adorable Henriette, car ce nom-là convient toujours mieux à mon amour, nous nous déſeſpérons ſans ſujet; vous épouſerez mon père, & je vous verrai toujours.

HENRIETTE.

Quoi, je l'épouſerois après ce que je viens de vous avouer? Je me flatte que je ne m'y ſerois pas réſolue, quand même j'aurois parfaitement caché mon ſecret; & ç'a été pour vous le cacher, que je n'ai pas tantôt rejetté abſolument cette propoſition, qui cependant m'a cauſé quelque plaiſir dans les premiers momens. Mais maintenant vous ſavez que je vous aime, je ſais que vous m'aimez; & j'épouſerois votre père! Je lui porterois un cœur plein d'un autre! & de qui? de ſon fils. Vous de votre côté, vous devriez tout votre amour à la Comteſſe! & vous en auriez pour moi, je le ſaurois, je le permettrois, j'en ſerois bien contente! Ah! quelle horreur! non, Monſieur le Marquis, nous ne ſommes point faits,

ni vous, ni moi, pour vivre dans une pareille situation.

LE MARQUIS.

Vous me réduisez donc à vous reprocher un aveu, dont je vous dois une reconnoissance éternelle. Pourquoi me l'avez-vous fait ? Sans cela il y avoit un remède à tous nos maux.

HENRIETTE.

Nous eussions continué à nous tromper nous-mêmes sur nos sentimens, ou plutôt à tâcher de nous tromper : mais nous n'y eussions pas réussi encore long-temps ; & enfin nous n'eussions pas long-temps trompé les autres, quand nous aurions eu l'indigne dessein de les tromper. Ce qui arrive aujourd'hui seroit arrivé seulement un peu plus tard, & plus cruellement encore, puisque nous aurions été tous deux engagés.

LE MARQUIS.

Je ne puis m'empêcher d'admirer tant de vertu, tant de raison ; mais, ma chère Henriette, toute votre rai-

ſon, toute votre vertu ſe tourne toujours contre moi.

HENRIETTE.

Tout mon cœur vous en récompenſe bien.

LE MARQUIS.

Je n'ai point d'expreſſions pour ce que je ſens. Je ſuis ſi tranſporté, ſi pénétré de ſentimens différens....

HENRIETTE.

Ne m'en dites pas davantage, j'aurois tort à la fin de vous écouter. Vous vous devez à la Comteſſe; allez...

LE MARQUIS.

Eh! puis-je aller m'engager à elle, quand je ſuis dans la douleur mortelle de perdre tout ce que j'aime, tout ce qui mérite d'être aimé; quand c'eſt elle qui m'en prive; quand j'ai de ſi juſtes ſujets de la haïr?

HENRIETTE.

Ah! ſi vous la haïſſiez, vous me rendriez encore plus coupable envers elle,

& je ne me le pardonnerois pas. Quel prix ce feroit-là de fes bienfaits ! Si vous m'aimez, mon cher Marquis, ne fuivez point ce premier tranfport où je vous vois. Prénez un peu fur vous d'abord. Elle vous aime, il ne vous fera pas fi difficile de vivre bien avec elle. S'il le faut même, *hélas* ! que je fuis foible ! je ne puis vous le dire que les larmes aux yeux, mais enfin j'aurai du moins la force de le prononcer, oubliez, s'il le faut, la malheureufe Henriette.

LE MARQUIS.

Moi, vous oublier jamais !

HENRIETTE.

Vous en feriez plus heureux, & votre bonheur me fuffira.

LE MARQUIS.

Vous pourriez donc auffi ?..

HENRIETTE.

Non, je n'aurai pas de devoir qui m'oblige à vous oublier ; ce fera - là mon unique bien. Je me livrerai toute

entière

entière à ma douleur, je m'y abîmerai; ma solitude ne me parlera que de vous, je n'y craindrai point de distractions importunes; je passerai ma vie à vous aimer sans vous voir, & à répandre des larmes dont vous serez le seul objet. Je vois que je vous afflige, mon cher Marquis; je vous en demande pardon, je vous cause une douleur inutile. Ne me répondez point, on m'attend pour partir. Adieu; je veux vous embrasser, & vous donner une marque de la plus innocente & de la plus vive tendresse qui fût jamais. Adieu; j'oubliois à vous dire que vous ne songiez point à me donner de vos nouvelles par une voie détournée. Adieu, encore une fois, & pour toujours.



SCÈNE II.

LE MARQUIS.

Je demeure immobile ; il me ſemble que tous les objets diſparoiſſent à mes yeux ; je ne me connois plus. Je perds pour jamais l'adorable Henriette, la plus rare perſonne du monde, & qui m'aimoit. Je la perds, parce que je l'aimois, & qu'elle m'aimoit. Pourrois-je ſurvivre à un ſi affreux malheur ?

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Mon fils, je viens te dire ... Mais ô Ciel ! en quel état je te vois ! quelle douleur eſt peinte ſur ton viſage !

LE MARQUIS.

Eh ! mon père, n'en ſavez-vous pas le ſujet ? Henriette eſt partie.

LE BARON.

Je ne puis pas ignorer qu'elle l'eſt, & c'eſt de quoi je venois te parler. Mais tu es donc amoureux d'elle ?

LE MARQUIS.

Oui, mon père, paſſionnément.

LE BARON.

Et tu ne m'en diſois rien, quand je t'ai parlé de l'épouſer ?

LE MARQUIS.

Je me déguiſois à moi-même mes propres ſentimens. Je croyois n'avoir pour elle qu'une amitié fort tendre qu'elle méritoit bien, & je ne lui ai jamais parlé que ſur ce ton-là juſqu'au malheureux moment où nous ſommes, & où tout vient d'éclater, & de ma part, & de la ſienne. Elle m'aimoit auſſi ſans le vouloir & ſans le croire ; & après me l'avoir avoué, rien au monde ne pourroit la réſoudre à ſe donner à vous. D'ailleurs, ſa reconnoiſſance pour la Comteſſe, qui cependant la traite comme vous voyez . . .

LE BARON.

Tout cela eſt-il bien vrai ? L'amour ne t'aveugle t-il point ?

LE MARQUIS.

Vous ſeriez bien plus ſurpris & plus charmé, ſi j'étois en état de vous faire de plus longs détails.

LE BARON.

Quel caractère ! quelle ame ! En vérité, je ne ſais ſi malgré ce que j'apprends, je ne pourrois pas encore...,

LE MARQUIS.

Elle ſeroit digne des plus favorables diſpoſitions où vous puiſſiez être pour elle ; mais, je vous l'ai déjà dit, elle n'en profiteroit pas. Voila, mon père, voilà ce que je perds ; voilà de quoi je ſuis privé pour toute ma vie.

LE BARON.

Tu me fais une vraie pitié, mon cher fils, tu me perces le cœur. Mais comment ferons nous ? L'heure de ſigner avec la Comteſſe n'eſt pas éloignée ; il faut bien que nous allions la trouver.

LE MARQUIS.

Signer avec la Comteſſe, mon père! Suis je ſeulement en état de me montrer à elle?

LE BARON.

Non pas dans ce moment-ci; mais tâche à te remettre. Veux-tu n'aimer la raiſon & la vertu que dans Henriette? Veux-tu renoncer à en avoir? Repréſente-toi bien...

LE MARQUIS.

Je vous ouvre entièrement mon cœur. La Comteſſe m'eſt devenue inſupportable; je la tromperois ſi je l'épouſois; je ne le puis plus.

LE BARON.

Je n'aime pas à uſer de mon autorité; mais enfin j'en uſerai, s'il le faut. Nous avons donné des paroles d'honneur, & nous ne ferons point un affront à une femme comme la Comteſſe. Voilà de quoi je ne me départirai jamais. Je te laiſſe y ſonger.

LE MARQUIS.

Eh! mon père, ne m'abandonnez

pas ; j'aimerois mieux la mort que de vous désobéir. Mais ne pourroit-on pas trouver quelque moyen, quelque prétexte de différer la signature ? La Comtesse la différa bien hier.

LE BARON.

Cela convenoit à une femme, & ne nous conviendroit pas.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas présentement assez maître de mon esprit pour imaginer rien. Mais vous, mon père, qui n'êtes pas dans le trouble affreux où je suis...

LE BARON.

Attends. Il me vient une pensée qui peut-être réussira.

LE MARQUIS.

Ah ! mon père, je me jette à vos genoux ; vous me donnerez la vie une seconde fois.

LE BARON.

Remarque bien que je te dis peut-être. Mon idée peut très-facilement ne pas réussir ; & en ce cas-là tu épouserois absolument. Dis-moi, car il est

néceſſaire que je le ſache, as-tu éclairci qu'Henriette ſoit fille de condition?

LE MARQUIS.

Cela n'importe guère pour une fille comme elle, & je ne ſongeois pas à vous en parler : mais heureuſement elle vient de me dire elle-même qu'elle étoit du même nom que la Comteſſe; ſa parole eſt bien ſûre.

LE BARON.

Cela eſt à ſouhait pour mon deſſein. Et crois-tu que la Comteſſe la haïſſe bien?

LE MARQUIS.

Ce ſeroit une haine trop injuſte. Quoi! parce qu'Henriette...

LE BARON.

Tant pis, ſi la Comteſſe ne la hait pas beaucoup.

LE MARQUIS.

Mon père, vous me faites trembler. Je crois pourtant...

LE BARON.

Il n'importe guère ce que tu croiras, mais enfin je verrai ce qui en eſt. Le ſuccès dépend de-là en grande partie. Va te cacher quelque part, calme-toi, & reprends un peu de raiſon pour te préparer à tout événement. Va vîte; j'apperçois de loin la Comteſſe, & je vais lui parler.

SCÈNE IV.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Il me ſemble que Monſieur le Marquis me fuit.

LE BARON.

C'eſt moi qui le renvoie, Madame, parce que je veux avoir l'honneur de vous parler un moment en particulier. Je m'attends bien que ce que je vais vous dire vous ſurprendra; mais je vous ſupplie de ne me pas condamner, que vous n'ayiez entendu mes raiſons. Je

ſais mon âge & celui de Mademoiſelle Henriette ; cependant...

LA COMTESSE.

Seriez-vous encore un amoureux d'Henriette ? Je ne trouve autre choſe par-tout. En vérité, cela eſt laſſant.

LE BARON.

C'eſt une fille...

LA COMTESSE.

Oh ! je ſais bien que c'eſt une fille admirable, vous le dites tous. Et que voulez-vous faire d'Henriette ? L'épouſer, vous ?

LE BARON.

Oui, Madame, il y a déjà du temps que j'y penſe ; mon fils m'en ſera témoin : il n'en eſt pas fâché, & je vous en demande votre agrément.

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur, comptez-vous que je vouluſſe encore épouſer Monſieur votre fils ?

LE BARON.

Et qu'y auroit-il, Madame, qui vous en empêchât?

LA COMTESSE.

Moi, je ferois la belle-fille d'Henriette? je lui devrois du respect? je ferois sous sa loi? & sur-tout après ce qui vient de se passer entre nous?

LE BARON.

Ah! Madame, je vous répondrai d'Henriette; elle me devra du respect, à moi; & si elle manquoit jamais à la considération qu'elle vous doit...

LA COMTESSE.

Et votre fils, qui est amoureux d'elle, ne vous manquera-t il point de considération à vous-même? Ce sera-là un bel intérieur de maison! Un vieillard qui auroit fait la folie d'épouser une jeune coquette, dont son fils sera l'Amant! & j'irois me mettre-là, pour y essuyer perpétuellement des dégoûts & des affronts! Non, Monsieur, non; je renonce de tout mon cœur à votre

alliance, je vous rends toutes vos paroles à vous & à votre fils ; allez avec votre cervelle tournée épouser Henriette : mais allez-y au plus vîte ; il ne convient pas que vous restiez plus long-temps chez moi.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MON père, je meurs d'impatience d'apprendre....

LE BARON.

Tu es trop heureux ; j'ai réussi, la Comtesse rompt avec nous. Je suis maître d'épouser Henriette, & je te la cède. Je te conterai cela en détail, nous n'en avons pas le temps présentement. La Comtesse nous renvoie, comme de raison ; sortons promptement de ce Château, & courons après Henriette, que nous ne trouverons pas encore bien éloignée.

LE MARQUIS.

Tout mon ſang ne ſuffiroit pas . . .

LE BARON.

Allons, allons, je tiens les remerciemens pour reçus.



LYSIANASSE,

COMÉDIE.

1741.

NOMS DES PERSONNAGES.

ADRASTE, Roi de Sicione.

LYSIANASSE, Fille du Roi.

EUPOLIS, Mari de Lysianasse.

XENOPHILE, Sœur d'Eupolis.

ABANTIDAS, Général des Troupes du Roi.

MOLON, Esclave d'Eupolis.

La Scène est à la Maison de Campagne d'Eupolis.



LYSIANASSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPOLIS, MOLON.

EUPOLIS.

Tu es donc toujours bien charmé de ma femme, Molon ?

MOLON.

Je le ſuis plus que jamais, Seigneur, & en vérité je ne m'y attendois pas. Le Tyran vous oblige à épouſer la fille du Roi qu'il a détrôné ; elle arrive ici dans

une maiſon de campagne, honnête à la vérité, mais petite pour une Princeſſe : & moi je crois naturellement qu'elle y va faire un vacarme effroyable, pouſſer ſans ceſſe les hauts cris, faire enrager tout le monde, & vous tout le premier. Point du tout, elle eſt triſte, affligée ; auſſi n'avoit-elle pas de grands ſujets de joie : mais elle eſt d'une douceur parfaite, aiſée à ſervir, contente de tout ce qu'on fait pour elle ; & vous-même, Seigneur, car vous me permettez de vous parler franchement, quoique vous ſoyiez ſon mari, elle ne vous traite point plus mal que les autres. Je ſuis ſûr que vous auriez épouſé vingt, trente, cent Princeſſes dans ce cas-là, ſans en trouver une qui lui reſſemblât le moins du monde.

EUPOLIS.

Tu dis vrai, mon cher Molon. J'ai eu plus de bonheur que je ne devois jamais l'eſpérer ; auſſi tu vois que je n'oublie rien de mon côté pour adoucir à Lyſianaſſe le ſentiment de ſes malheurs, & il me ſemble quelquefois que j'y réuſſis un peu.

MOLON.

MOLON.

Sans vous flatter, Seigneur, je le crois. Je trouve même que depuis un an qu'elle eſt ici, elle va toujours de mieux en mieux, & qu'elle a de petits intervalles d'une eſpèce de gaieté.

EUPOLIS.

Tout de bon, Molon?

MOLON.

Que voulez-vous? Je le ſoupçonne; car il faut y regarder de bien près pour s'en appercevoir.

EUPOLIS.

Du moins il eſt certain qu'elle ne s'abandonne pas au chagrin autant que feroit une autre; elle s'occupe le plus qu'elle peut; elle prend un ſoin de l'intérieur de ma maiſon & de mes affaires domeſtiques, dont je lui dois une reconnoiſſance infinie; je ne puis m'en acquitter que par lui marquer ſans ceſſe toutes les attentions, par avoir pour elle toutes les complaiſances poſſibles, par tenir la main à ce que tout le monde chez moi en faſſe autant, & par exem-

ple, je vais tout-à-l'heure parler à ma sœur, dont je ne suis pas content à cet égard.

MOLON.

Seigneur, j'entrevois...

EUPOLIS.

N'entrevois point, je ne prétends pas te rien cacher. Je l'aime passionnément; elle est d'un caractère adorable, & tel que quand on le connoît, sa figure, toute charmante qu'elle est, n'est plus comptée. Comment Lysianasse soutient-elle sa mauvaise fortune? Son père est détrôné, chassé de Sicione par la conjuration de Clisthène; on ne sait quel est son sort; apparemment il erre inconnu de retraite en retraite dans les différens Etats de la Grèce. Pour elle, Clisthène la confine dans cette espèce de désert, parce qu'il n'ose la faire mourir; il me la met entre les mains, comme pour la tenir en captivité, & lui en répondre. Tu vois quelle est sa conduite de tous les momens dans une si déplorable situation, & tu ne la loues que sur sa douceur! le terme est bien foible; ce seroit du moins la dou-

ceur d'une ame bien forte, une douceur héroïque.

MOLON.

Seigneur, je vous en demande pardon; je ne l'ai guère considérée que par rapport à moi & aux autres Esclaves. Il doit vous être réservé de la connoître mieux, & de lui donner des louanges de plus grande valeur. Je croirai sans aucune peine tout ce que vous m'en direz, & j'en serai ravi, puisque ce sera pour vous un grand bonheur, & très-rare, d'avoir à vivre avec une personne si parfaite, & que vous aimerez uniquement.

EUPOLIS.

Hélas, Molon, aime-t-on sans vouloir être aimé?

MOLON.

Quoi, elle ne vous aimeroit point? Elle seroit ingrate à tous vos procédés, à tous vos soins? Ah! cela seul flétriroit toutes ses perfections.

EUPOLIS.

Elle n'est point ingrate, ce seroit une

injuſtice dont elle eſt incapable ; elle répond à mes procédés par des procédés à-peu-près pareils, à mes ſoins par d'autres ſoins ; elle me paye tout ce qu'elle me doit : mais ces ſentimens qu'on ne doit jamais, qui ne naiſſent que du fond du cœur, qu'on ne ſe commande point à ſoi-même, mon cher Molon, elle ne les a point pour moi.

MOLON.

Il me ſemble que vous employez bien de l'art à vous compoſer un malheur : mais enfin, ces ſentimens merveilleux que vous dites, s'ils ne viennent pas tout d'abord, ils viennent avec le temps ; on n'étoit pas aimé, & puis on l'eſt : je ne ſuis pas fort habile ſur ces matières, mais je parierois toute choſe au monde que cela eſt ainſi.

EUPOLIS.

Mais non pas quand un premier ſentiment s'eſt emparé d'un cœur.

MOLON.

Ah ! c'eſt autre choſe, à la vérité.

EUPOLIS.

Lorſque le Roi Adraſte fut chaſſé de

Sicione, il faisoit le mariage de sa fille avec Abantidas, un des premiers Citoyens de son Etat, & la révolution empêcha le mariage de se conclure. Sans doute Lysianasse aime cet Abantidas, qui étoit déjà fameux par sa valeur, & qu'elle voyoit sans cesse à la Cour de son père.

MOLON.

Qu'est-il devenu ?

EUPOLIS.

On n'en sait rien ; toujours il est certain qu'il échappa à Clisthène & à ses Conjurés.

MOLON.

On n'en a aucune nouvelle ?

EUPOLIS.

Non, ni du Roi, ni de lui.

MOLON.

Si Abantidas aimoit la Princesse ..;

EUPOLIS.

S'il l'aimoit? Cela peut-il se mettre en question?

MOLON.

Je croirois que oui, Seigneur. Il auroit trouvé moyen de lui donner ici de ses nouvelles; il y a déjà un an que la révolution est arrivée : & quand même il l'aimeroit, qui vous a dit qu'elle l'aime ? car c'est-là l'essentiel.

EUPOLIS.

Certainement le Roi son père, qui n'a qu'elle, & qui l'aime comme il doit, ne la marioit pas malgré elle; il n'y avoit rien à la Cour de Sicione de plus brillant qu'Abantidas: enfin, plus je la vois, plus je sens qu'elle est née d'un caractère tendre, & tendre de la manière du monde la plus aimable. Dieux! quel bonheur ce seroit d'en être aimé! Mais ce bonheur étoit réservé à un rival qui m'a prévenu, & qui n'étoit pas indigne d'elle.

MOLON.

Mais les voilà séparés pour toujours; elle l'oubliera, & d'autant mieux qu'il n'est pas possible que votre conduite à son égard ne produise enfin son effet.

EUPOLIS.

Hélas ! elle eſt ſi accomplie, que je la crois conſtante. Nous ſommes aujourd'hui comme nous ſerons toujours; je lui rendrai toujours juſtice, & elle me la rendra toujours; j'aurai un violent amour, & elle de la reconnoiſſance.

MOLON.

Ne lui parlez-vous, Seigneur, de votre amour que par vos ſoins ?

EUPOLIS.

Non; & pourquoi l'importunerois-je de ſentimens qui ne feroient que lui déplaire, la gêner perpétuellement, & lui donner de l'éloignement pour moi ? Je ne ſuis que le dépoſitaire, le gardien de ſa perſonne, que je ſuppoſe que Cliſthène m'a recommandée, un peu autrement, à la vérité, qu'il ne l'a entendu lui-même.

MOLON.

Mais, Seigneur, par les loix du mariage, cette perſonne vous appartient, & vous avez droit...

EUPOLIS.

Je te défends, Molon, d'approfondir cela davantage ; auſſi bien, voilà ma ſœur qui paroît.

SCÈNE II.

EUPOLIS, XENOPHILE.

EUPOLIS.

MA ſœur, je ſuis bien aiſe de vous parler ici un moment en particulier. J'ai un avis à vous donner ſur la manière dont vous en uſez avec ma femme. Il me ſemble que vous n'avez point aſſez de conſidération pour elle, que vous affectez de la contredire ſans beaucoup de ſujet, que quelquefois même vous lui marquez de l'aigreur.

XENOPHILE.

Mon frère, puiſque nous en ſommes ſur les avis, j'en ai un auſſi à vous donner, & qui eſt important ; c'eſt que vous la gâtez par toutes vos complaiſances.

EUPOLIS.

EUPOLIS.

Voyez-vous qu'elle en abuse?

XENOPHILE.

Sur ma parole elle en abuseroit bientôt. Elle est Princesse, une fois, elle a été mal élevée : on l'a accoutumée à être fière, vaine, orgueilleuse ; & puisque nous la tenons ici en notre pouvoir, il faudroit lui donner une bonne éducation, elle est encore en âge d'en profiter ; & je vous rends sur cela quelques petits services, dont vous devriez m'avoir un peu plus d'obligation ; je ferois encore mieux si vous me souteniez.

EUPOLIS.

Quoi, ma sœur, est-ce que vous trouvez que Lysianasse pût devenir fière, orgueilleuse ! Lysianasse ! elle qui se prête à tout ! elle qui descend à tous momens dans tous les petits soins, dans tous les détails de mon domestique !

XENOPHILE.

Cela marque des inclinations basses.

EUPOLIS.

Voilà comme vous êtes, ma sœur ;

car on ne peut pas s'empêcher de s'en appercevoir; vous dites en un moment tous les contraires, pour ne pas manquer de réponse à ce qu'on vous dit.

XENOPHILE.

Oh! orgueilleuse & basse, cela s'accorde à merveille.

EUPOLIS.

Mais enfin, ce que vous appellez basse, on voit bien qu'elle l'est; pour orgueilleuse, il n'en paroît jamais rien.

XENOPHILE.

Laissez-la faire, il y paroîtra, & vous m'en direz des nouvelles.

EUPOLIS.

En attendant, auriez-vous le courage, l'inhumanité d'augmenter encore les malheurs d'une personne aussi aimable, de vous étudier à lui faire sentir plus douloureusement l'état où elle est tombée?

XENOPHILE.

Eh! mon frère, vous vous moquez; elle est mille fois plus heureuse que si

ſa fortune n'eût pas changé. On l'eût donnée à quelqu'un de nos plus grands Citoyens de Sicione, à peu près ſon égal, qui ſeroit devenu ſon maître, & qui, ſelon l'uſage des maris, lui auroit fait avaler bien des couleuvres. Ici on ne ſonge qu'à la flatter, à lui complaire, à lui faire la cour; elle n'y a que de très-humbles ſerviteurs qui lui repréſentent toujours ſa ſupériorité, & elle y eſt plus Princeſſe, ſans comparaiſon, qu'elle ne l'eût été à Sicione.

EUPOLIS.

Si vous étiez en ſa place, que feriez-vous de mieux que ce qu'elle fait?

XENOPHILE.

Je n'en ſais rien : mais toujours je ne ferois point la modeſte, la ſoumiſe, la merveilleuſe; je ſerois naturelle, & je ferois comme je pourrois.

EUPOLIS.

Puiſqu'on ne peut rien gagner ſur vous par les repréſentations les plus honnêtes, ni par les raiſons les plus fortes, ma ſœur, je n'ai plus qu'un mot à vous dire; c'eſt que ſi vous ne chan-

gez de ton & de manière avec Lysianasse, il faudra que j'y mette ordre, & que nous nous séparions.

XENOPHILE.

Ah! vraiment, cela seroit curieux à voir.

EUPOLIS.

Curieux tant qu'il vous plaira, mais cela arriveroit. Je vous prie d'y faire vos réflexions.

XENOPHILE.

Je cède la place à la Souveraine de ces lieux.

SCÈNE III.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

LYSIANASSE.

MONSIEUR, je viens vous dire que j'ai vu ce voisin que nous avons, qui nous fait une difficulté sur nos bornes; & quoique je n'entende pas bien les affaires, j'ai assez compris celle-là

pour lui repréſenter vos raiſons, & j'eſpère que nous en ſortirons par un accommodement qui vaudra mieux qu'un procès.

EUPOLIS.

Je puis vous aſſurer, Madame, que je ne ſerai pas auſſi touché du ſuccès de vos ſoins, que je le ſuis de vos ſoins mêmes. Ils ſont pour moi d'un prix infini ; & euſſé-je jamais pu raiſonnablement eſpérer rien de pareil ? Si j'avois épouſé une perſonne qui eût été mon égale, ou même mon inférieure, ne ſais-je pas avec quelle indifférence ou quel dédain les femmes d'aujourd'hui regardent les affaires de leurs maris ? Je n'euſſe pas exigé de vous que vous ſongeaſſiez aux miennes, je ſens vivement ce bonheur imprévu; mais ce qui m'afflige en même temps, c'eſt que le bonheur dont je jouis ne me vienne que par vos malheurs.

LYSIANASSE.

Vous les réparez autant qu'il eſt poſſible. Quand le Tyran m'a donnée à vous, il ſavoit que vous étiez un homme ſûr, abſolument éloigné par

votre goût & votre forme de vie, d'entrer jamais dans les diſſentions publiques : mais il ne ſavoit pas que vous étiez le plus généreux homme du monde, & le plus ſenſible aux malheurs d'autrui. Sa haine pour moi s'eſt trompée ; & s'il étoit inſtruit de la manière dont vous me traitez, je craindrois qu'il ne m'enlevât à vous.

EUPOLIS.

Ah ! il ſeroit alors plus Tyran que jamais. Quoi ! après ...

LYSIANASSE.

Ne nous faiſons point de maux imaginaires, les réels ſont aſſez grands. Permettez-moi de vous parler d'un ſcrupule que j'ai aſſez ſouvent, & qui vous regarde. Je ſuis comblée, pénétrée de vos bontés; vous devez le croire, pour peu que vous ayiez d'eſtime pour moi ; mais je les reçois avec une eſpèce de froideur qui pourroit avoir quelque air d'ingratitude ; & aſſurément ce défaut-là n'eſt pas dans mon cœur. Ma froideur apparente n'eſt que la mélancolie profonde où je ſuis abîmée, & que vous ne condamnerez pas. Je ne

ſais en quel état eſt mon père, je ne ſais ſeulement s'il eſt vivant. Peut-être...

EUPOLIS.

Non, Madame, je ne condamne pas votre triſteſſe, elle n'eſt que trop bien fondée ; mais je la partage, & je voudrois l'adoucir en la partageant. Si vous pouviez ſentir la douceur de voir que vos maux ſoient véritablement ſentis par un autre .... Mais que nous veut Molon, qui accourt ici tout hors de lui?

SCÈNE IV.

EUPOLIS, LYSIANASSE, MOLON.

MOLON.

SEIGNEUR, Madame, voici une grande nouvelle qui vous comblera de joie. Il y a une ſeconde révolution à Sicione; le Roi Adraſte y eſt rentré, & s'en eſt rendu maître.

LYSIANASSE.

Ciel ! feroit-il poffible ?

EUPOLIS.

Et d'où tiens-tu cette nouvelle?

MOLON.

Elle vient de la Bourgade voifine, qui eft plus proche de Sicione que celle-ci, & on dit qu'elle fe répand par-tout.

EUPOLIS.

Allons, Madame, allons vîte tâcher de nous en informer par nous-mêmes.

LYSIANASSE.

Que je crains qu'elle ne foit pas vraie!



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPOLIS, XENOPHILE.

EUPOLIS.

LA nouvelle eſt très-vraie ; on y ajoute même que le Tyran a été tué par les Conjurés, qui ont rétabli le Roi. Mais pour ſavoir plus poſitivement l'état où tout eſt dans Sicione, je viens d'y envoyer un homme en toute diligence ; & dès qu'il ſera revenu, nous partirons, Lyſianaſſe & moi, pour y aller.

XENOPHILE.

Vous deux ſeuls ?

EUPOLIS.

Avec les Eſclaves qui nous ſeront néceſſaires : cela ſe ſuppoſe aſſez.

XENOPHILE.

C'eſt donc à dire que vous ne prétendez pas me mener avec vous?

EUPOLIS.

Non, ma ſœur; & à quoi bon? Il ne s'agit que de nous préſenter au Roi, ſa fille & moi, & de lui marquer toute notre joie.

XENOPHILE.

Eſt-ce que je vous ferois déshonneur?

EUPOLIS.

Que dites-vous-là? Vous ſeriez tout autrement faite que vous n'êtes, que je ſerois toujours incapable de vous déſavouer. Mais enfin il n'eſt pas encore queſtion de vous.

XENOPHILE.

Mon frère, vous me réduiſez à vous dire que je me crois du moins auſſi propre que vous à paroître dans une Cour.

EUPOLIS.

Je le crois ſans peine; car, pour moi, je n'y ſuis point du tout propre.

XENOPHILE.

Et bien, je vous viendrois donc là fort à propos. Quand vous feriez embarrassé de votre contenance, je vous l'assurerois ; un petit mot bien placé vous tireroit d'affaire ; je crois même que dans le besoin j'imaginerois assez heureusemenr des expédiens.

EUPOLIS.

Mais, ma sœur, où avez-vous appris tout cela ?

XENOPHILE.

Ce sont de petits talens naturels.

EUPOLIS.

Nous avons mené, vous & moi, à-peu-près la même vie dans une assez grande solitude ; je n'y ai rien appris de tout ce que vous savez-là.

XENOPHILE.

Oh ! vous aimez votre sorte de vie, & moi je n'aimois pas la mienne, & ne l'aime pas encore, afin que vous le sachiez. Vous vous occupiez de ce triste désert-ci, où vous êtes bien résolu de

demeurer ; & moi qui, à vous dire le vrai, voudrois bien en ſortir, je ne me ſuis occupée qu'à ſonger comment on vit ailleurs, dans les grandes Villes, dans une Cour ; & en recueillant tout ce que j'en entends dire, tout ce que j'en puis attraper çà & là, je vois que j'y ſerois aſſez propre, ſans vanité, & que je ne me tirerois pas mal du grand monde. On y a de l'eſprit, on s'y obſerve les uns les autres ſans faire ſemblant de rien ; on y tend adroitement des piéges ; on n'a qu'à être plus habile & plus fin pour avoir de grands avantages. Ah ! mon frère, menez-moi bien vîte à la Cour.

EUPOLIS.

Rien ne preſſe, nous ne ſavons encore où nous en ſommes ; & puis vous ne devez pas, ce me ſemble, avoir beaucoup d'envie de faire un voyage de près de trente lieues, tête-à-tête, ou autant vaut, avec Lyſianaſſe, dont vous ne vous accommodez pas trop.

XENOPHILE.

Moi, je ne m'en accommode pas ? J'en ſuis charmée, charmée, vous dis-

je ; & le moyen de ne pas l'être quand on la connoît ? C'eſt le caractere le plus parfait & le plus aimable en même temps qu'il y ait au monde ; car parfait & aimable, ce ſont deux. Oh ! mettez-nous enſemble tête-à-tête pour auſſi long-temps que vous voudrez, je vous réponds qu'elle en ſortira bien contente de moi.

EUPOLIS.

Je vois, ma ſœur, que vous avez bien plus de raiſon que je ne penſois, de vous croire faite pour la Cour; vous changez de ſentimens ſelon les occaſions avec une facilité merveilleuſe. Vous me parliez tantôt de Lyſianaſſe d'une manière différente ; vous ne la traitiez pas ſi bien à beaucoup près ; & préſentement qu'elle n'eſt plus Princeſſe dégradée, elle y gagne conſidérablement auprès de vous.

XENOPHILE.

Bon ! eſt-ce que vous prenez garde à un moment d'humeur que j'ai eu ? C'eſt ce malheureux déſert qui m'en donne quelquefois ; mais à préſent je vous parle ſincérement, de la meilleure foi du monde.

EUPOLIS.

Je le crois bien encore : vos gens de la Cour ont cela ; ils ne ſont point auſſi faux qu'on le dit, mais ſouvent ſimples & naïfs. A la vérité ils changent de ſentiment & de langage ſelon les occaſions, mais ce n'eſt pas toujours par feinte & par diſſimulation ; ils changent tout naturellement, & ſans s'en appercevoir eux-mêmes : ils n'ont point de façon de penſer qui leur ſoit propre ; chaque occaſion leur donne celle qui convient, & c'eſt-là la grande perfection de cet état.

XENOPHILE.

Mon frère, je me perds dans vos ſubtilités ; mais enfin je vous demande en grace...

EUPOLIS.

Je ne puis rien déterminer ſur mon voyage, que mon Courier ne ſoit revenu. Tenons-nous-en là, je vous prie, quant à préſent.

SCÈNE II.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

LYSIANASSE.

MONSIEUR, je vous cherche partout. Il me femble que vous me fuyez depuis que la nouvelle eft arrivée; & pourquoi me fuyez-vous ? J'ai beaucoup à vous parler.

EUPOLIS.

Madame, auriez-vous quelque chofe de nouveau à m'apprendre ?

LYSIANASSE.

Non, je n'ai rien à vous apprendre; mais je veux vous parler. Je fuis dans un défordre, dans une confufion de penfées & de fentimens qui m'inquiétent, qui m'agitent; toute mon ame eft troublée, & je ne fais pas moi-même ce qui s'y paffe : il faut que vous m'aidiez à le démêler, & à me calmer, s'il eft poffible.

EUPOLIS.

Hélas, Madame, je ſuis comme vous, auſſi agité, auſſi inquiet, auſſi incertain de mes propres ſentimens.

LYSIANASSE.

Mais encore, que penſez-vous ſur notre nouvelle ſituation ?

EUPOLIS.

Je ne ſens rien en moi de bien déterminé, que la joie de vous voir rétablie dans votre rang. C'eſt une juſtice que le Ciel vous devoit, & que je ſuis ravi qu'il vous ait rendue ; mais après cela j'ai des craintes confuſes ſur un avenir que je n'oſe trop enviſager, des ſentimens intéreſſés dont je dois peut-être avoir honte.

LYSIANASSE.

Je ſuis dans les mêmes diſpoſitions que vous à cet égard, mais non pas ſur ce rang, dont en vérité je ne ſuis touchée que pour le Roi mon père. Que deviendrons-nous, Eupolis ? quelle ſera notre deſtinée ?

EUPOLIS.

EUPOLIS.

Voilà où je me perds, & ſur quoi nous ne pouvons pas penſer de même. Votre avenir ne peut être qu'heureux, brillant, tel que vous le méritez ; & le mien peut être un état du plus cruel & du plus mortel déſeſpoir. J'évite de prononcer le mot fatal, comme ſi par-là j'évitois la choſe même ; mais enfin puiſque vous m'y forcez, le Roi peut vous ôter à moi.

LYSIANASSE.

Et ce malheur-là ne nous feroit-il pas commun ?

EUPOLIS.

Madame, je ſuis très-touché de ce que vous voulez bien me le dire ; mais je ſais bien quel eſt le ſens qu'il faut donner à des paroles ſi obligeantes. J'ai peut-être mérité que vous fuſſiez affligée de l'extrême douleur où vous me verriez ; mais vous n'auriez pas la douleur.

LYSIANASSE.

Sur quoi fondez-vous cette grande aſſurance ?

EUPOLIS.

Ne me forcez point à vous dire plus que je ne veux. Si vous avez un ſecret dans le cœur, je le reſpecte, & ne cherche point à le pénétrer. Vous ſavez ſi je vous ai jamais tendu de piéges pour le découvrir.

SCÈNE III.

EUPOLIS, LYSIANASSE, MOLON.

MOLON.

Seigneur, voici des Gens d'un Seigneur de Sicione qui arrivent dans la maiſon, & qui diſent qu'il va venir lui-même dans le moment.

EUPOLIS.

Sais-tu ſon nom?

MOLON.

C'eſt Abantidas; il étoit à la tête de la conjurati on qui a rétabli le Roi.

EUPOLIS.

Va le recevoir.

SCÈNE IV.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

EUPOLIS.

Je n'ai plus rien au monde à eſpérer, tout eſt perdu pour moi ſans reſſource; je vous abandonne la maiſon, vous en êtes la maîtreſſe. Adieu, Madame, je ne vous verrai plus; je vais me cacher pour toujours, & me livrer tout entier à la mauvaiſe fortune qui me pourſuit ſi cruellement.

LYSIANASSE.

Arrêtez, mon cher Eupolis, arrêtez, au nom des Dieux: & d'où vous vient ce tranſport?

EUPOLIS.

Vous ne le ſavez que trop, cruelle.

LYSIANASSE.

Moi, je le ſais! Et moi cruelle, cruelle pour vous; pour vous à qui je dois tant! Vous ne m'avez jamais appellée de ce nom.

EUPOLIS.

Quel empire vous avez ſur moi! Un mot de votre bouche me rend une eſpèce de calme ; mais je n'en ſuis pas moins le plus malheureux de tous les hommes. Vous aimez Abantidas en ſecret ; c'eſt ce nom que je ne voulois pas, que je n'oſois pas prononcer ; & dans le moment même on me l'annonce, accompagné de tout ce qu'il peut jamais y avoir de plus funeſte pour moi. Cet Amant va paroître à vos yeux, couvert de la gloire d'avoir remis le Roi votre père ſur le Trône. Le Roi ne va t-il pas vous enlever à moi pour le récompenſer dignement? Et puis-je ſoutenir un coup de foudre ſi terrible? car je ne vous diſſimule plus que j'ai pris pour vous la plus violente paſſion du monde, auſſi-bien que la plus tendre ; je vous ai ménagée au point de ne vous en parler jamais, & de vous épargner des diſcours qui vous auroient fatiguée, puiſque vous êtes prévenue pour un autre. Je me ſuis réduit à n'avoir pour vous que des attentions continuelles; mais enfin mon

ſecret vient de m'échapper dans un inſtant qui eût dû m'ôter la vie.

LYSIANASSE.

Ecoutez-moi, je vous prie, mon cher Eupolis. Je me flatte que vous ne me croyez pas fauſſe : eh bien, ſoyez perſuadé ſur ma parole que je n'aime point Abantidas.

EUPOLIS.

Vous ne l'aimez point?

LYSIANASSE.

Non, j'étois ſur le point de l'épouſer quand la malheureuſe révolution arriva; mais c'étoit ſans amour, non-ſeulement de ma part, mais auſſi, je crois, de la ſienne. Ce n'eſt pas qu'il ne me dît tout ce qu'on dit en pareil cas; mais j'entendois ces ſortes de diſcours comme il faudroit toujours les entendre. J'étois fille d'un Roi, & lui fort ambitieux, poſſédé de l'envie de s'élever.

EUPOLIS.

J'ai bien de la peine à croire qu'il en fût ſi uniquement poſſédé. Mais n'importe, vous ne l'aimez point; il me

ſemble que je ſuis ſoulagé d'un poids inſupportable, & que je reviens à la vie. Cependant il ſuffit encore pour mon malheur, & pour un malheur ſans remède & ſans reſſource, qu'Abantidas ſoit ambitieux. Je vous perds également, Lyſianaſſe, car il me ſemble que le nom de Princeſſe me ſeroit fatal; je vous perds, Abantidas a rendu un trop grand ſervice au Roi; & s'il vous avoit bien obtenue de lui avant ce ſervice, que ſera-ce maintenant?

LYSIANASSE.

Vous me rendez injuſte, Eupolis; je voudrois preſque que ce fût un autre qu'Abantidas qui eût rétabli mon père.

EUPOLIS.

Ah! c'eſt par là que je périrai. Vous n'avez un peu diminué mes maux que pour un moment. Je ſens ma douleur qui renaît dans toute ſa force; je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui que je prenois dans mon premier déſeſpoir. Il faut fuir loin de vous, loin de ma patrie...

LYSIANASSE.

Remettez-vous un peu, je vous en conjure; voici Abantidas lui-même.

SCÈNE V.

EUPOLIS, LYSIANANASSE, ABANTIDAS.

ABANTIDAS.

MADAME, je vous apporte l'entière certitude de l'heureuse nouvelle, que vous ne saviez encore que par des bruits confus. J'ai rencontré en chemin votre Courier, que j'ai empêché d'aller plus loin, parce que je vous raconterai tout mieux qu'il n'auroit pu faire. Il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de paroître devant vous, & peut-être m'aviez-vous oublié: mais j'espère vous rendre bon compte du temps que j'ai passé loin de vous ; & si votre souvenir...

LYSIANASSE.

Le Roi est en parfaite santé, Monsieur?

ABANTIDAS.

Oui, Madame; content, victorieux

Apparemment, Madame, c'eſt-là Monſieur votre mari ?

LYSIANASSE.

Oui, Monſieur.

ABANTIDAS.

Monſieur, votre maiſon eſt aſſez jolie, & tenue bien proprement.

EUPOLIS.

C'eſt l'effet des ſoins que la Princeſſe veut bien s'en donner.

ABANTIDAS.

Voilà des ſoins de Princeſſe un peu étrangement placés.

LYSIANASSE.

Ils l'étoient bien, puiſque c'étoit mon devoir.

ABANTIDAS.

Un devoir impoſé par un Tyran !

LYSIANASSE.

Ce devoir-là ne me tyranniſoit point. Mais, Monſieur, il vaut mieux que vous alliez vous délaſſer dans une petite chambre, que vous trouverez encore aſſez propre.

SCENE VI.

EUPOLIS.

Non, elle ne l'aime point; ce n'est point là le ton de la tendresse, quelqu'envie qu'on eût de la tenir cachée... J'y sens au contraire de la bonté & de l'amitié pour moi. Elle ne rougit point de moi; il semble même qu'elle brave mon rival pour me soutenir contre lui. Hélas! mon malheur n'en est que plus affreux, je la perdrai. Je la perdrai, mais je n'y survivrai pas.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

XENOPHILE.

GRACE au Ciel, voici un peu de mouvement dans ce désert, qu'un repos très-languissant & une éternelle uniformité rendoient souverainement ennuyeux. Je ne puis imaginer comment tout ceci tournera pour mon frère ; mais moi il faut que je tâche à en tirer quelque parti, à me faire connoître, à m'ouvrir quelque route pour aller à Sicione, me montrer un peu dans le monde. Cet Abantidas est homme de mérite & aimable, & d'une grande réputation ; s'il pouvoit ... Mais il est vrai qu'il aime la Princesse. D'un autre côté cependant il ne paroît pas qu'elle l'aime ; s'il pouvoit se dégoûter de ses rigueurs ou de son indifférence ! Que sait-on ? Il arrive tant de choses que

l'on n'auroit pas prévues. Mais heureuſement le voici, & il paroît me chercher.

SCÈNE II.

ABANTIDAS, XENOPHILE.

ABANTIDAS.

MADAME, je vous prie de vouloir bien me donner une audience, qui ſera peut-être un peu longue, & je vous en demande pardon d'avance. Mais ...

XENOPHILE.

Ah! Seigneur, pourroit-on ne ſe pas faire un extrême plaiſir d'entendre un homme tel que vous, auſſi célèbre dans la Grèce, auſſi couvert de lauriers?

ABANTIDAS.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyiez un peu prévenue en ma faveur; j'en eſpère mieux de la négociation que j'ai à faire avec vous. Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

Vous voyez bien que le mariage d'Eupolis & de la Princesse ne peut pas subsister ; c'est l'ouvrage d'un Tyran dont il faudroit abolir la mémoire, sans compter je ne sais combien d'autres raisons que vous entendez de reste. Le Roi pourroit rompre ce mariage de son autorité absolue : mais il est vrai qu'on l'a fait dans toutes les formes prescrites par nos loix ; & le Roi qui a naturellement un grand fonds de justice, ne veut pas les enfreindre. De plus, & ceci est le fin de l'affaire, que je ne confierois pas à un autre que vous ; quand le Tyran fut détrôné, je vous avouerai, en passant, que ce fut moi qui excitai la conjuration, & qui la conduisis moi seul. Je n'aime point à me faire valoir, moi ; mais je vous parle ici à cœur ouvert. Quand donc le Tyran fut détrôné, il le fut parce qu'il ne tenoit aucun compte des loix, & je me servis bien de cette grande raison pour animer les Sicioniens contre lui. Le Roi ne veut absolument rien faire qui blesse les loix ; mais heureusement il y en a une qui permet qu'un mariage soit rompu, dès que l'un des deux époux demande qu'il le soit. Si la

Roi étoit moins délicat, il lui feroit indifférent lequel demandât le divorce, ou de la Princesse, ou d'Eupolis; mais il aime mieux que ce soit Eupolis, parce que la Princesse paroîtroit peut-être n'avoir fait qu'obéir à ses ordres, & qu'Eupolis est plus libre à cet égard. D'ailleurs, s'il étoit mécontent, comme apparemment il le sera, lui à qui ce mariage est si avantageux, son mécontentement auroit trop de droit d'éclater, & le Roi ne veut pas donner lieu à des plaintes qui aient quelqu'apparence de raison. Vous voilà, Madame, bien au fait, & vous devinez déjà ce qui me reste à vous dire. Le Roi qui connoît votre mérite...

XENOPHILE.

Le Roi, Seigneur! Je ne m'en ferois point flattée... Je vois bien que les Rois savent tout.

ABANTIDAS.

Oui, Madame, on lui a parlé de vous; il sait que vous avez beaucoup d'esprit, beaucoup de pouvoir sur l'esprit de votre frère; & je vous prie de sa part d'employer tout cet esprit, tout

ce pouvoir, pour faire en ſorte qu'Eupolis vienne lui-même demander la rupture du mariage.

XENOPHILE.

Que ne feroit-on point pour ſervir un grand Monarque!

ABANTIDAS.

Vous comprenez bien que ce ſervice ne ſeroit pas ſans récompenſe, vous n'auriez qu'à demander des graces. Par exemple, il ne tiendroit qu'à vous d'êtreDame d'honneur de la Princeſſe. Vous n'en feriez pas de difficulté, je crois?

XENOPHILE.

Et pourquoi?

ABANTIDAS.

Parce que vous auriez été auparavant ſa belle-ſœur.

XENOPHILE.

Oh! que non. Je ſerois à la Cour; & il faut y être, quand on a une certaine nobleſſe dans l'ame.

ABANTIDAS.

Je vous y appuierois bien de tout mon crédit, que j'eſpère qui ne ſera pas médiocre ; car, entre nous, le Roi me doit beaucoup, & je vous dirai à l'oreille qu'il me doit tout.

XENOPHILE.

Quelle gloire ce ſeroit pour moi, d'être en liaiſon avec le favori, avec le grand Abantidas, & qui de plus ; . . . enfin le grand Abantidas, c'eſt tout dire. Je vais trouver mon frère ; comptez, Seigneur, que votre affaire eſt faite.

ABANTIDAS.

Eupolis y trouveroit auſſi ſon compte ; le Roi eſt généreux.

XENOPHILE.

Votre affaire eſt faite, vous dis-je. Pourrois-je manquer, Seigneur, de réuſſir à une choſe que vous me recommandez tant?

SCÈNE III.

ABANTIDAS.

Je n'aurois pas cru trouver tant de politesse & d'air du monde dans une Campagne. Cette personne-là se connoît en gens ; elle a une intelligence & une vivacité qui conviendroient bien à de grandes affaires, & je crois effectivement que je ferois bien pour mes intérêts de l'attirer à la Cour, comme je le lui ai promis.

SCÈNE IV.

LYSIANASSE, ABANTIDAS.

LYSIANASSE.

Abantidas, je n'ai point encore pu vous parler en particulier, quoique j'en eusse beaucoup d'impatience. Vous savez sans doute les intentions du Roi sur ce qui me regarde ; apprenez-les-moi, je vous prie.

ABANTIDAS.

Madame, vous les ſavez auſſi bien que moi. Vous ne croyez pas que le Roi vous laiſſe unie à un Campagnard, qui n'étoit nullement fait pour être ſon gendre, & qui n'eſt entré dans ſa famille que par l'ordre d'un Tyran ſon ennemi mortel. D'un autre côté, le Roi m'aura apparemment permis de reprendre les eſpérances flatteuſes qu'il me donnoit, lorſque la malheureuſe conjuration de Cliſthène éclata. Je n'ai pas démérité depuis ce temps-là, Madame; je vous ai conté le plus modeſtement que j'ai pu, devant tous ceux qui ſont ici, l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé : mais le Roi l'a ſait bien, & il eſt bien réſolu de prouver à tout le monde qu'il la ſait. Il eſt vrai qu'il m'accorde une récompenſe d'un ſi haut prix, que mes ſervices, quels qu'ils ſoient, ne la peuvent jamais égaler; mais auſſi je la reçois avec des ſentimens...

LYSIANASSE.

Ne vous donnez point la peine de les exagérer ; je les connois tels qu'ils

font. Le Campagnard en avoit de plus flatteurs, & il les dissimuloit.

ABANTIDAS.

Madame, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous me paroissez étrangement prévenue pour Eupolis. Je croirois même que vous l'aimez, si le respect que j'ai pour vous ne s'opposoit pas trop à une semblable pensée.

LYSIANASSE.

Je l'estime fort, & j'en fais gloire; c'est un mérite que de bien connoître le sien.

ABANTIDAS.

Vous me confondez, Madame. Quoi! cette estime si précieuse, & que les plus grands Héros se disputeroient, vous la donnez si pleine & si entière à un homme qui n'a rien d'éclatant, ni même de remarquable; qui n'a jamais été dans rien d'important, dans aucun poste; qui n'a vu de guerre que quand il y a été obligé; qui n'a jamais rendu de service signalé à l'Etat, qui;..

LYSIANASSE.

Enfin qui n'est pas vous; car c'est ce

que vous voulez dire. Il y a, Monſieur, plus d'une ſorte de Héros, & il l'eſt dans une eſpèce qui vaut peut-être bien celle dont vous voulez être. Mais laiſſons tout cela, qui nous meneroit trop loin. Le Roi rompra donc le mariage de ſon autorité?

ABANTIDAS.

Non, Madame, il reſpecte trop les loix; il n'imitera pas par des actions violentes l'odieux Cliſthène, à qui j'ai fait perdre le Trône & la vie. Eupolis, conformément aux loix, va demander le divorce, & il n'en faut pas davantage.

LYSIANASSE.

Il le demandera?

ABANTIDAS.

Oui, Madame; & cela eſt ſi raiſonnable, que votre grande eſtime pour lui doit encore en augmenter, s'il eſt poſſible.

LYSIANASSE.

Comment ſavez-vous qu'il le demandera?

ABANTIDAS.

J'en suis sûr. Je vous apprendrai de plus que le Roi vient ici ; il peut arriver de moment en moment; il trouvera tout dans l'état où il le souhaite, & il vous amenera aussi tôt à Sicione avec lui. Vous êtes l'unique objet de son voyage. Vous serez peut-être bien aise, Madame, de faire sur tout cela quelques réflexions, & ma présence ne feroit que vous importuner.

SCÈNE V.

LYSIANASSE.

EUPOLIS va demander la séparation ! Mais pourquoi en suis-je si blessée ? Pouvois-je prétendre que le mariage subsistât ? N'est-ce pas le plus grand bonheur du monde pour moi de revoir mon père, de le revoir sur son Trône ? Et dès qu'il y est, ne sais-je pas qu'il doit m'ôter Eupolis ? N'attendois-je pas ce coup mortel ? Je l'attendois, mais je n'attendois pas celui qui vient de me frapper ; je ne croyois pas qu'Eu-

polis allât volontairement se présenter à ce coup si cruel dont il devoit être la victime, aussi-bien que moi. Je sens bien cependant qu'il peut avoir eu ses raisons, l'inutilité de la résistance, une nécessité indispensable, la crainte d'irriter le Roi ; mais enfin je m'étois persuadée qu'il m'aimoit davantage.... Hélas, c'étoit ma tendresse extrême pour lui qui me l'avoit persuadé. Du moins c'est une espèce de bonheur de la lui avoir toujours cachée autant que j'ai pu ; j'en serois bien plus vivement offensée, s'il la connoissoit telle qu'elle est. Peut-être aussi que s'il la connoissoit, il ne me traiteroit pas si inhumainement. Je m'apperçois qu'il évite ma vue ; s'il n'avoit rien à se reprocher, il me chercheroit sans cesse dans les circonstances où nous nous trouvons. Mais c'est lui que je vois paroître.



SCÈNE VI.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

EUPOLIS.

MADAME, je viens vous avouer que je suis coupable envers vous.

LYSIANASSE.

Je le savois déjà, & je suis bien aise que vous le sentiez ; du moins vous vous rendez justice.

EUPOLIS.

Le Ciel m'est témoin que je n'ai pu faire autrement. Je me suis senti dans l'impossibilité absolue de prendre un parti plus généreux.

LYSIANASSE.

J'ai prévu cette impossibilité.

EUPOLIS.

Du moins, Madame, le parti que je prends laisse tout dans l'état où il

eſt. Il n'en peut naître aucun inconvénient.

LYSIANASSE.

Vous êtes le maître, Monſieur, de ne compter pour un inconvénient que ce que vous voudrez ; & en effet il n'en peut arriver autre choſe, ſinon que le Roi vous ſaura gré de votre démarche, & nous ſéparera dans le moment.

EUPOLIS.

Comment, Madame, de ce que je refuſe abſolument de demander la ſéparation, en eſt-elle plus avancée?

LYSIANASSE.

Vous refuſez de la demander?

EUPOLIS.

Sans doute, & c'eſt de quoi je venois m'avouer coupable. Ma ſœur, pouſſée par Abantidas, a voulu me porter à faire cette demande ; & quoiqu'elle eût en mains des raiſons qui ne ſont que trop déciſives, hélas ! & qu'elle ſavoit bien faire valoir ; quoiqu'il fût queſtion de vous rendre votre rang, votre dignité, tout ce qui vous appar-

tient, tout ce que vous méritez tant; quoique je sentisse, quoique je me reprochasse l'injustice de mon amour, qui ne sacrifioit pas ses intérêts aux vôtres ; quoique même cet amour fût bien assuré de ne rien gagner en se livrant à cette foiblesse, je n'ai pu me résoudre à prononcer moi-même l'arrêt de ma mort : il sera prononcé, mais ce ne sera point par ma bouche, & il n'en sera pas moins exécuté.

LYSIANASSE.

Dans quel trouble vous me jettez, Eupolis!

EUPOLIS.

Vous n'êtes pas contente de moi ? Ah ! le malheur de vous perdre n'est pas plus cruel que celui-là. N'ai-je pas dû vous aimer autant que je fais ? N'ai-je pas dû avoir pour vous la plus violente passion, & fût-elle quelquefois déraisonnable, n'a-t-elle pas dû aller jusques-là ? N'étoit-elle pas justifiée par son objet ? Vous ne me dites rien, Madame ; vous voudriez donc que j'eusse répondu autrement ?

LYSIANASSE.

Non.

EUPOLIS.

De grace, expliquez-vous. Vous me tenez dans une incertitude cruelle.

LYSIANASSE.

Je sais tout ce que je vous dois; & je voudrois ... Mais non, je ne le puis. J'ai présentement un père, & je ne suis plus à moi; je vous en demande presque pardon. Vous saurez même qu'il vient ici, & qu'il peut arriver dans ce moment.

EUPOLIS.

Le Roi! ah! son arrivée ne peut être qu'un surcroît de malheur pour moi.

LYSIANASSE.

Tâchons, mon cher Eupolis ...

EUPOLIS.

Mais ce que vous alliez me dire tout-à-l'heure?

LYSIANASSE.

J'eusse mal fait de vous le dire, & absolument je ne le puis plus. J'entends un bruit qui annonce le Roi ; je cours au-devant de lui : venez aussi avec moi ; vous ne pouvez vous en dispenser.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPOLIS, MOLON.

EUPOLIS.

MOLON, retirons-nous ici un moment, pendant que tout eſt en trouble & en confuſion dans ma maiſon par l'arrivée imprévue du Roi. Il ne vient que pour m'arracher ſa fille. Je n'en ſuis que trop ſûr, j'en ai le cœur déchiré; cependant je t'avoue que je ſens au fond de mon ame je ne ſais quel plaiſir de la manière dont Lyſianaſſe a appris que j'avois refuſé de demander la ſéparation. Elle a été contente de moi; mais bien contente. Tu m'en peux croire; je m'y connois. Elle alloit même me dire dans cet inſtant d'une vive ſatisfaction, quelque choſe qu'elle ne m'avoit point encore dit, qu'elle héſitoit à m'avouer, quand le Roi eſt malheu-

reusement arrivé ; & ce secret supprimé tout-à-coup (dis-moi, Molon, si je me flatte), n'étoit-ce pas l'aveu d'une disposition plus favorable pour moi, que celle qu'elle m'a laissé voir jusqu'à présent ? N'étoit-ce pas cet amour que j'ai toujours si ardemment desiré ? Tu ne me dis rien, Molon. Je ne vois que trop que tu en juges autrement. Je me trompe, je cherche à me faire des illusions ; j'avois besoin d'un moment d'espérance, & je ne l'aurai pas. Ce seroit encore un trop grand bien pour moi.

MOLON.

Seigneur, ne pouvez-vous pas parler à la Princesse, vous éclaircir de ce doute avec elle ?

EUPOLIS.

Je ne le puis guères dans le désordre où nous sommes présentement. De plus, je t'avouerai que je ne l'oserois presque pas ; je crains trop, en approfondissant, de ne pas trouver ce que je voudrois. Mon dessein a même toujours été de laisser Lysianasse entièrement libre, il ne me faudroit que les sentimens les plus naturels de son cœur.

MOLON.

Hélas ! Seigneur, quels qu'ils puiſſent être, ce qui arrivera n'eſt que trop aiſé à prévoir. Le Roi n'a pas envoyé ici Abantidas devant lui, il n'y eſt pas venu lui-même pour vous laiſſer la Princeſſe : il eût bien ſu vous faire venir tous deux à Sicione.

EUPOLIS.

Tu me dis vrai, & tu me déſeſpères. Que me ſerviroit de lui avoir inſpiré cette vive paſſion qui me poſsède ? Déſobéiroit-elle à ſon père, à ſon Roi, qui a de ſi fortes raiſons pour vouloir ce qu'il veut ? Comment pourroit-elle lui réſiſter, elle qui eſt née ſi ſoumiſe à ſes devoirs, qui les remplit avec tant de courage ? Toute ſa vertu, tout ce caractère ſi aimable & ſi reſpectable, tout ce qui m'a enflammé d'un ſi violent amour, tout ce que j'adorois avec tant de plaiſir, tout cela même ſe tournera contre moi, & me précipitera dans le plus affreux de tous les malheurs.

MOLON.

Seigneur, quelle épouſe vous perdez, & nous quelle Maîtreſſe !

SCÈNE II.

EUPOLIS, XENOPHILE.

XENOPHILE.

MON frère, je vous avois bien dit que vous ne gagneriez rien à ne pas vouloir demander la séparation.

EUPOLIS.

J'y ai gagné de suivre mon cœur.

XENOPHILE.

On vous laisse ce profit-là, & Abantidas n'en épousera pas moins la Princesse.

EUPOLIS.

Abantidas épousera la Princesse ?

XENOPHILE.

Il compte sur cela comme sur une chose faite. Ecoutez moi un peu. Heureusement Abantidas m'a assez goûtée dès qu'il m'a vue. Je me doutois bien

que j'aurois quelque petit mérite aux yeux de ces ſortes de gens-là : il me parle ici plus volontiers qu'à perſonne ; & par différens diſcours qu'il m'a tenus, j'ai pénétré que le Roi vouloit que tout ceci ſe paſsât avec une extrême douceur. Cliſthène fut chaſſé & tué pour ſes violences : on eſt bien réſolu à ne pas ſuivre ſon exemple. J'ai donc imaginé qu'on ne voudroit pas que vous vous plaigniſſiez, quoique vous en euſſiez ſujet, & que c'étoit encore là une ouverture à vous ménager quelques avantages pour votre fortune, moindres, à la vérité, que ceux que vous auriez eus en conſentant à la ſéparation : mais enfin....

EUPOLIS.

Des avantages pour ma fortune ! Et qu'en ferois-je dans l'état où je ſerai ?

XENOPHILE.

Et bien, ſi vous n'en voulez pas pour vous, vous avez de l'amitié pour moi, ménagez m'en quelqu'un : vous le pouvez par la raiſon que je vous dis ; demandez qu'on faſſe quelque choſe pour moi.

EUPOLIS.

Je ne me ſens guères de crédit pour rien obtenir. Et que demanderois-je ?

XENOPHILE.

Une place à la Cour pour moi. Ne ſoyez point ſi étonné . . . Abantidas, qui connoît bien quelles ſortes de perſonnes il faut en ce pays-là, m'y trouve très-propre, & il s'engagera volontiers à appuyer votre demande.

EUPOLIS.

Toujours l'odieux Abantidas ! Vous êtes bien liée avec celui qui me rend le plus infortuné de tous les hommes.

XENOPHILE.

Comment voulez-vous qu'on faſſe ? Il faut bien ſe lier, quand on le peut, avec ceux qui ont du crédit, de l'autorité : on ne négligera pas des occaſions favorables qui ſe préſentent, de ſe faire un accès auprès d'eux, de gagner leurs bonnes graces.

EUPOLIS.

Mais, ma ſœur, vous voulez donc

me

me quitter pour aller à la Cour, m'abandonner dans la situation où je suis?

XENOPHILE.

Ce seroit bien votre intérêt que je fusse à la Cour. Comptez que pour avoir eu Lysianasse pour femme, on pourra vous faire des chicanes, des tracasseries, & qu'il sera bon qu'il y ait là quelqu'un qui vous soit affectionné; & moi, je vous servirois avec une ardeur, avec un zèle au-dessus de tout. Le pouvoir d'Abantidas, qui auroit rétabli le Roi, qui seroit son gendre...

EUPOLIS.

Ma soeur, vous m'avez donné mille coups de poignard; mais je vous le pardonne, & c'est un assez grand effet de mon amitié. Du reste....

XENOPHILE.

Ah! mon frère, se pourroit-il?...

EUPOLIS.

Je ne vous reproche rien, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Si je suis traité injustement, je me plaindrai, & ne trafiquerai point du droit de me plaindre;

je n'y renoncerai point pour des graces de la Cour. Vous qui en desirez avec tant de passion, agissez comme vous l'entendrez pour vous en procurer ; mais sans m'engager à rien, sans me compromettre en aucune façon.

SCÈNE III.

XENOPHILE.

VOILA un pauvre homme qui se perd, & j'en suis fâchée. On est bien malheureux de s'être coîffé d'idées extraordinaires qu'on va prendre je ne sais où : mais enfin ce n'est pas ma faute. Pour moi, je me suis conduite assez habilement dans tout ceci, & je viens d'en tirer avec adresse la permission de faire tout ce qu'il me plaira, sans qu'il puisse le trouver mauvais. Il faut d'abord tâcher de partir d'ici à la suite de la Princesse qui va aller à Sicione : mais la voici.



SCÈNE IV.

LYSIANANASSE, XENOPHILE.

XENOPHILE.

MADAME...

LYSIANASSE.

Ma ſœur, pourquoi me traitez-vous de Madame, contre notre uſage ordinaire ? Ne ſommes-nous pas ſœurs ?

XENOPHILE.

Nous ne le ferons pas encore longtemps, & je me preſſe de rentrer dans mon devoir ; vous verrez du moins par-là que j'y rentrerai pour toujours ſans contrainte. Le Ciel vous rend enfin juſtice, & après ...

LYSIANASSE.

Je vous avoue que je n'ai pas l'eſprit dans une ſituation à pouvoir répondre comme il faudroit aux choſes agréables que vous voudriez me dire. Je

vous prie de me les garder pour quelqu'autre temps.

XENOPHILE.

Quoi ! auriez-vous quelque chagrin, quelque déplaisir ? Ah ! je ne vous le demande pas ; j'en serois trop vivement touchée.

LYSIANASSE.

Je m'apperçois que je gagne quelque chose à être devenue plus Princesse que je n'étois. Mais je vous répète que j'ai l'esprit fort occupé : j'attends ici le Roi qui veut me parler, & je ne suis point en état de vous entretenir.

XENOPHILE.

Madame sera toujours obéie.

LYSIANASSE.

Quoi ! même ce redoublement de cérémonial ? Hélas ! le Roi vient : quel moment pour moi !



SCÈNE V.

LE ROI, LYSIANASSE.

LE ROI.

Ma fille, je ne suis venu ici que pour vous emmener avec moi à Sicione où je retourne ; mais il faut auparavant que vous soyiez séparée d'avec votre prétendu mari. J'avois des raisons pour vouloir que ce fût lui qui demandât la séparation plutôt que vous. Il refuse absolument de la demander : il ne reste plus qu'un moyen légitime de la faire, car je ne veux pas en employer d'autres, & heureusement il est sans aucune difficulté ; c'est que vous veniez me la demander vous-même en présence de tous ceux qui sont ici, après quoi nous partons dans le moment.

LYSIANASSE.

Sans Eupolis, que je ne reverrai jamais !

LE ROI.

Assurément. Qu'avez-vous donc compris qui arriveroit ? J'ai annullé tous les actes du Tyran, & je laisserois subsister le plus odieux de tous, celui qui m'intéresse le plus, un indigne mariage, où il a eu l'insolence de disposer de ma fille.

LYSIANASSE.

Je suis bien éloignée de vouloir justifier sa conduite ni ses intentions ; il m'auroit ôté la vie, s'il n'eût trouvé un homme qui, par un pur sentiment d'humanité, me l'a sauvée en me prenant de ses mains, & en lui répondant de moi. Et quelle en a été la suite? Cet homme, devenu mon maître, loin de me traiter comme le Tyran l'eût sans doute desiré, n'oublie rien pour adoucir ma triste condition. Il pouvoit faire sa cour par des hauteurs, par des duretés, par des contradictions éternelles, par un véritable esclavage où il m'auroit réduite ; au contraire, il en usoit comme si vous aviez été sur votre Trône, & qu'il eût eu à vous rendre un compte rigoureux de sa conduite

envers moi. Voilà, Seigneur, cet ouvrage de Tyran que vous voulez détruire. La haine de ce Tyran m'avoit rendue aussi heureuse que je le pouvois être alors. Faudra-t-il que l'amour d'un père me rende malheureuse pour le reste de ma vie ?

LE ROI.

J'entrevois par votre discours que vous étiez assez heureuse pour ne vous pas affliger, ni vous inquiéter beaucoup de la situation où j'étois.

LYSIANASSE.

Ah! Seigneur, demandez à tous ceux qui m'ont vue, mais je dis tous sans exception, si je n'étois pas toujours plongée dans une profonde mélancolie. Eupolis entroit vivement dans mes peines; mais il ne me les ôtoit pas : quoiqu'il m'attendrît pour lui, il m'attendrissoit parce qu'il les partageoit. Je souffrois, & je goûtois quelque douceur de voir qu'il souffroit autant. Nous faisions ensemble des vœux pour vous, qui sans doute ont touché le Ciel par leur sincère union.

LE ROI.

Ma fille, les douceurs de l'amour peuvent bien consoler des malheurs d'un père; & je ne serois pas assez injuste pour vous en faire un crime inexcusable.

LYSIANASSE.

Je crains, Seigneur, que par les douceurs de l'amour vous n'entendiez quelque chose de plus que ce que j'entendois naturellement. Eupolis n'a point cru que le Tyran eût pu lui donner des droits légitimes sur moi; il m'a toujours respectée comme la fille de son Maître, & qu'il ne tenoit pas de la main même de ce Maître. Aussi n'étoit-ce point des transports d'Amant ombrageux, difficile à contenter, tantôt soumis, tantôt furieux; c'étoient des attentions continuelles de me plaire, d'étudier mes inclinations pour les suivre, de prévenir mes desirs: & vous voudriez, Seigneur, vous voudriez que je fusse demeurée insensible? Quelle opinion auriez-vous de moi vous-même? serois-je digne d'être votre fille?

LE ROI.

Je ne disconviens pas qu'Eupolis...

LYSIANASSE.

Permettez-moi de vous interrompre, Seigneur, pour vous représenter encore mieux ce qui étoit entre nous. Il ne m'avoit jamais osé dire qu'il eût pris un violent amour pour moi, & il ne s'est échappé à me l'avouer qu'aujourd'hui, forcé par les cruelles circonstances où nous sommes. Moi, je ne lui ai point déclaré tout ce que je sens pour lui, & je ne lui ai laissé voir que mon extrême reconnoissance, qu'il recevoit toujours comme une grace. Concevez-vous bien, Seigneur, quel étoit le caractère de notre union ? & cette union si tendre, si pure, si unique, entreprendrez-vous de la rompre ?

LE ROI.

Je suis bien-aise qu'il ne connoisse pas tous vos sentimens; le coup en sera moins rude pour lui.

LYSIANASSE.

Mais moi, Seigneur, en suis-je plus

capable de lui porter ce coup qui lui coûtera la vie ? car je sens sa douleur par la mienne ; il en mourra aussi-bien que moi. Seigneur, vous voyez les larmes les plus amères & les plus sincères qu'on ait jamais répandues. Mon sort est uniquement entre vos mains, entre les mains d'un père. J'aurois cru être heureuse dès qu'il ne dépendoit que de vous. Juste Ciel ! me serois-je trompée ?

LE ROI.

Calmez-vous un peu, ma fille, & écoutez-moi. Vous ne vous plaindrez pas que je ne vous aie écoutée avec assez d'attention.

LYSIANASSE.

Ah ! je prenois quelque légère espérance : vous me l'ôtez déjà !

LE ROI.

Écoutez-moi. Les personnes de notre rang ne doivent pas se déterminer par les mêmes motifs qui en feroient agir d'autres. Abantidas, vous entendez le reste ; il m'a remis sur le Trône ; il vous demande à moi ; il vous aime toujours,

& a plus de droit que jamais de prétendre à vous.

LYSIANASSE.

Non, Seigneur, il ne m'aime point; je ſais ce que c'eſt que d'être aimée, Eupolis me l'a appris. J'ai poſſédé un cœur; & j'oſe croire que peu de perſonnes, même des plus aimables, en pourroient dire autant. On aime leurs figures, mais elles on ne les aime point. Quand on a une fois goûté de ce bonheur ſi précieux & ſi rare dont j'ai joui, le moyen d'y renoncer?

LE ROI.

Vous ne voulez pas être ingrate envers Eupolis, & moi je ne veux pas l'être envers Abantidas; & je dois, ſans comparaiſon, plus à Abantidas que vous ne devez à Eupolis.

LYSIANASSE.

Vous avez, Seigneur, cent manières de récompenſer Abantidas; c'eſt un ambitieux qui ſera ſenſible à toutes les graces dont un Roi peut diſpoſer: mais Eupolis, je ne puis le récompenſer

qu'en me conſervant à lui ; je ne puis reconnoître ces ſoins ſi touchans qu'il m'a rendus ſi aſſidument, qu'en le mettant en état de me les continuer toujours.

LE ROI.

Puiſqu'Abantidas eſt ſi ambitieux, vous jugez bien que toutes les graces qu'il pourroit recevoir de moi ſeroient bien légères en comparaiſon de votre main, & qu'il ne renoncera pas à être gendre de ſon Roi, lui qui a des droits ſi légitimes pour y prétendre. Ma fille, mettez-vous en ma place ; rappellez votre raiſon, & ne me forcez pas . . .

LYSIANASSE.

Seigneur, n'achevez pas, je vous en conjure : différez un moment le cruel arrêt ; donnez-moi un peu de temps. Auſſi-bien vous voulez que cette funeſte déclaration ſe faſſe devant quelques témoins, & je ne ſuis pas en état de me montrer fondante en larmes, le déſeſpoir peint ſur le viſage. Croiroit-on que je fiſſe une action libre ? ne verroit-on pas que j'y ſerois abſolument forcée, & voudriez-vous commencer par-là votre règne ?

LE ROI.

Il faut indiſpenſablement que je retourne à Sicione; je ne puis vous donner que deux heures pour vous remettre, & pour prendre une réſolution digne de vous. Faites réflexion à ce que vous me devez, & à celui à qui je dois tant. Revenez me trouver, s'il ſe peut, avant que le terme ſoit expiré; votre obéiſſance m'en plairoit davantage: mais ſur-tout pendant tout ce temps-là, je vous défends de voir Eupolis.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABANTIDAS, XENOPHILE.

XENOPHILE.

Seigneur, je vais vous demander une grace fort ſingulière. Je me ſens beaucoup d'inclination à vous ouvrir mon cœur, à vous découvrir mes plus ſecrètes penſées : ayez la bonté de m'avertir vous-même ſi je ne me fie point trop à cette inclination ; un procédé auſſi noble ſeroit digne d'un Héros tel que vous.

ABANTIDAS.

Madame, je ne ſuis point dans le cas d'avoir ce procédé héroïque ; & avec toute la ſincérité du monde, je dois vous aſſurer que vous pouvez prendre en moi toute ſorte de confiance. Vous devez ſentir que je goûte

fort votre caractère. Je defirerois quelquefois de le trouver dans des Princeffes même. Vous fentez combien cela n'eft dit qu'entre nous.

XENOPHILE.

Vous me charmez, Seigneur, vous me tranfportez de joie. Ah ! combien je fuis fenfible à tout ce qui vient de vous ! J'en oublierois prefque ce que j'avois à vous dire; il ne le faut pourtant pas : nous fommes dans un moment critique, & voici comme je raifonne. Ou le mariage de mon frère fe rompra, ou il ne fe rompra pas. S'il fe rompt, vous épouferez la Princeffe; vous êtes tout-puiffant, & vous me permettez de compter fur vos bontés: vous pouvez vous fouvenir de cette place que vous m'avez fait entrevoir. Si le mariage ne fe rompt pas, il eft vrai que ce n'eft plus la même chofe; mais vous pourrez toujours beaucoup, & d'autant plus que vous aurez lieu d'être mécontent, & qu'on ne voudra pas vous mécontenter encore. En ce cas-là, ne fera-t-il pas poffible de faire valoir les fervices que j'ai rendus ici,

quoique ſans effet ? Vous ſavez avec quel zèle je m'y ſuis portée. De plus, je conçois bien que le Roi ſera d'abord irrité contre la Princeſſe & contre mon frère : mais il peut arriver mille choſes qui les raccommoderont avec lui ; & vous ne ſerez pas fâché d'avoir obligé la ſœur d'un gendre de votre Roi. Je n'ai pas d'expérience dans les affaires du grand monde : mais il me ſemble que, quand on y eſt, il faut tenir à tout autant qu'il ſe peut.

ABANTIDAS.

En vérité, Madame, j'admire votre génie naturel, & j'ai vu des perſonnes conſommés à la Cour qui n'en ſavoient pas davantage. Quel dommage que vous n'y fuſſiez pas ! Vous y ſerez, quoi qu'il arrive, ou j'y manquerai abſolument de crédit. Je comprends trop combien j'aurois de reſſource dans vos lumières & dans vos conſeils. Mais le Roi vient.



SCÈNE II.

SCÈNE II.

LE ROI, ABANTIDAS.

LE ROI.

Le temps que j'ai donné à ma fille n'eſt pas encore expiré ?

ABANTIDAS.

Je ne le crois pas, Seigneur.

LE ROI.

J'attends avec impatience qu'elle vienne ; je l'ai traitée avec le plus de douceur que j'ai pu, & j'eſpère que ce n'aura pas été en vain. Elle aura fait ſes réflexions, &, ſelon toutes les apparences, elle ſe rendra. Mais enfin, ſi elle prétendoit me déſobéir, je ſaurois bien...

ABANTIDAS.

Sans doute, ce ſeroit tout ce qu'il y auroit à faire ; rompre le mariage d'autorité.

LE ROI.

Ce n'eſt pas-là ce que je voulois dire.

Quoi! Abantidas, j'imiterois le Tyran Clisthène ? j'enfreindrois les loix ? Vous-même, quand vous avez formé la conjuration qui m'a rétabli, quand vous avez soulevé contre le Tyran tous les bons Citoyens de Sicione, ne leur représentiez-vous pas qu'ils fouloient aux pieds les loix de l'Etat? ne leur promettiez-vous pas que mon gouvernement seroit parfaitement légitime ? N'ai-je pas ratifié solemnellement vos promesses ? Et c'est vous qui me proposez des actions d'une autorité absolue & tyrannique ! c'est vous qui m'y portez ! Se peut-il que votre intérêt vous séduise au point de vous jetter dans une contradiction si manifeste? Ne tient-il qu'à changer de langage, de principes, selon les occasions & les besoins ? Voilà comme les Rois sont conseillés ! Ils sont bien à plaindre.

ABANTIDAS.

Seigneur, je ne puis m'empêcher de vous dire que les Sujets sont encore plus malheureux de ne pouvoir jamais contenter les Rois par les plus grands services. J'ai cru qu'après ceux...

LE ROI.

Arrêtez, Abantidas, je ne veux pas vous laiſſer continuer un diſcours qui feroit peut-être tort à vos ſervices que je reconnois pour très-importans & très eſſentiels. Sachez qu'un Roi, pour avoir été bien ſervi, n'en eſt pas moins Roi, & que ſa reconnoiſſance doit s'accorder avec les autres devoirs qui lui ſont impoſés par ſon état. J'ai toujours compté de vous donner ma fille; mais non pas d'agir contre les loix pour vous la donner. Je la vois qui paroît; allez, & ne vous éloignez pas.

SCÈNE III.

LE ROI, LYSIANASSE.

LE ROI.

GRACES au Ciel, ma fille, je vous vois un air plus tranquille; vous m'apportez la réponſe que j'eſpère avec tant de raiſon.

LYSIANASSE.

Seigneur, je ſuis venue à bout de

fécher mes larmes, & ce n'a pas été fans une peine infinie ; mais je n'en fuis pas plus tranquille.

LE ROI.

Vous avez vu Eupolis?

LYSIANASSE.

Non ; vous me l'aviez défendu, & je lui ai fait dire qu'il ne m'étoit pas permis de le voir.

LE ROI.

Mais enfin, quelle eft votre réfolution ? Il faut que vous me la déclariez.

LYSIANASSE.

Hélas ! je ne puis.

LE ROI.

Je vous l'ordonne abfolument.

LYSIANASSE.

Je me jette à vos genoux pour vous demander pardon ; c'eft tout ce que je puis.

LE ROI.

Levez-vous. Vous me défobéiffez donc?

LYSIANASSE.

J'ai fait les plus violens efforts pour vous obéir, & je n'ai pu obtenir de moi de prononcer que je demandois la séparation. Maintenant je ne puis non-plus vous prononcer le contraire; je suis déchirée de toutes parts. Je vais peut-être vous tenir un discours insensé: mais je ne me possède plus. Puisque vous voulez absolument nous séparer, Eupolis & moi, que ne nous séparez-vous par la seule autorité royale? Le malheur seroit toujours le même pour nous; mais du moins nous n'y contribuerions pas.

LE ROI.

Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas faire une action contraire aux loix, & tyrannique.

LYSIANASSE.

Eh! Seigneur, celle que vous voulez faire, & qui en apparence seroit conforme aux loix, seroit-elle dans le fond moins cruelle pour nous? feroit-elle moins de violence à nos volontés?

LE ROI.

Aussi n'ai-je pas voulu qu'elle leur en

fît. J'ai souhaité que vous prissiez de vous-même, l'un ou l'autre, une résolution raisonnable. Je n'ai pu y réussir ; c'en est fait, n'en parlons plus. Mais si je n'ai pas voulu pousser l'autorité de Roi au-delà de ses bornes, il me reste celle de père dans toute son étendue. Je comptois de vous emmener d'ici avec moi à Sicione, où vous auriez joui de votre naissance & de votre rang : mais je vous laisse avec votre cher Eupolis, & vous défends à tous deux de paroître jamais devant moi.

LYSIANASSE.

Ah ! quel nouveau coup de foudre ! Eussé-je cru que j'en avois encore à craindre ? Seigneur, je vous parois coupable, je dois me soumettre à la punition sans murmure : mais elle est bien rigoureuse & bien disproportionnée à mon crime. Ne me permettrez-vous pas du moins ? . . .



SCÈNE IV.

LE ROI, LYSIANASSE, EUPOLIS,

EUPOLIS.

SEIGNEUR, je vous ſupplie très-humblement de me pardonner l'exceſſive hardieſſe que j'ai d'entrer ici ſans être mandé : mais je ſuis dans un état à ne pouvoir plus rien obſerver de ce que je devrois. La Princeſſe ne veut plus me voir, & elle s'enferme avec vous : je vois trop ce que j'en dois augurer ; je vois que mon ſort eſt décidé, & qu'il eſt auſſi funeſte qu'il puiſſe l'être, je le ſais ; cependant je veux encore l'apprendre, & en mourir à vos pieds.

LE ROI.

Eupolis, votre ſort eſt en effet décidé. Lyſianaſſe ne veut point non-plus demander la ſéparation.

EUPOLIS.

Qu'entends-je? O Ciel ! Quoi ! Madame, il ſeroit poſſible...

LYSIANASSE.

J'ai fait ce que j'ai cru vous devoir.

LE ROI.

Vous demeurez donc unis; car je ne veux pas vous ſéparer malgré les loix.

EUPOLIS.

Quel bonheur ineſpéré !

LE ROI.

Vous voyez bien, Lyſianaſſe, que vous en avez trop fait, & que lui-même il ne s'y attendoit pas.

EUPOLIS.

Je ne ſavois pas que je fuſſe aimé, & je l'apprends par-là avec une joie qui ne ſe peut comprendre.

LE ROI.

Jouiſſez de ce bonheur en toute liberté : je vous laiſſe tous deux ici, & je pars pour Sicione; vous ne viendrez jamais, ni l'un ni l'autre, en aucun lieu où je ſerai. Adieu; ne me ſuivez même pas.

EUPOLIS.

Ah ! Seigneur, ſouffrez que je vous

arrête un moment. Vous disgraciez donc la Princesse ? elle ne vous verra plus ?

LE ROI.

Non, elle s'en est rendue indigne.

EUPOLIS.

Et ce seroit à cause de moi ?

LE ROI.

De vous seul.

EUPOLIS.

Et bien, je vais prononcer un mot dont je mourrai. Seigneur, c'est donc moi qui vous demande hautement la séparation ?

LYSIANASSE.

Ingrat, vous la demandez !

EUPOLIS.

Je la demande pour n'être pas ingrat. Je sais bien que puisque mon amour vous a touchée, il vous auroit consolée de la perte de votre rang & de tous les avantages dûs à votre naissance : mais vous auriez toujours senti une extrême douleur d'être dans la disgrace du Roi votre père, j'en eusse

été le ſeul ſujet; j'aurois été coupable de toute votre douleur, je me la ſerois reprochée à chaque moment; & après les ſacrifices que vous m'avez faits, vous, Madame, à moi qui ne ſuis qu'Eupolis, pourrois-je, ſans la plus noire ingratitude, ne prévenir pas un ſi cruel malheur que je puis vous épargner? Je vous épargnerois les plus légers au péril, aux dépens de ma vie.

LE ROI.

Mais, Eupolis, pourquoi n'avez-vous pas eu toujous les mêmes ſentimens? pourquoi avez-vous fait tant de réſiſtance?

EUPOLIS.

Je n'étois pas capable alors de ce que je fais aujourd'hui; je ne ſavois pas que j'euſſe l'ineſtimable bonheur d'être aimé. Cette aſſurance m'a rendu tout-à coup l'ame plus noble & plus élevée; j'étois trop touché de mon propre intérêt, & je n'en ai plus d'autre que celui de mériter la Princeſſe, de la mériter en la perdant, même en renonçant à elle.

LYSIANASSE.

Et que devenez-vous, mon cher Eupolis ?

LE ROI.

Ma fille, il devient votre époux légitime : je ne puis résister à tant d'amour & à tant de vertu. Venez m'embrasser, mes enfans ; je ferai gloire d'être votre père. Allez promptement vous préparer pour aller avec moi à Sicione, je n'ai point de temps à perdre. Qu'on me fasse venir Abantidas.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE ROI, ABANTIDAS.

LE ROI.

ABANTIDAS, je n'ai pu m'en défendre ; je laisse subsister le mariage de ma fille, & les emmène, Eupolis & elle, à Sicione avec moi. Vous auriez cédé vous-même, si vous aviez vu ce que je viens de voir ; je vous en ferai le récit en chemin, car vous savez combien

je suis pressé de partir. Du reste, je ne m'en tiens que plus obligé à reconnoître d'ailleurs les services importans que vous m'avez rendus.

ABANTIDAS.

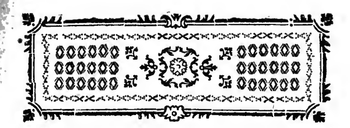
Seigneur, ne trouverez-vous pas bon que la sœur d'Eupolis accompagne son frère ? Puisque je n'ai pas l'honneur d'entrer dans votre famille, peut-être vous supplierai-je dans quelque temps de permettre que je m'en rapproche autant que je le pourrai.

LE ROI.

Je vous entends ; vous en serez entièrement le maître, & j'en serai ravi.

Fin des Comédies.





SUR

LA POÉSIE

EN GÉNÉRAL.

TOUTE poésie ajoute aux règles générales de la Langue d'un Peuple de certaines règles particulières qui la rendent plus difficile à parler. Cela suppose déjà qu'une Langue soit assez formée par elle-même, qu'elle ait des règles, & assez de règles assez établies chez tout un Peuple, pour porter cette nouvelle addition.

Mais pourquoi l'addition? pourquoi s'imposer des contraintes inutiles? car les hommes s'entendoient très-bien, & il est certain qu'ils ne s'entendront pas mieux.

On a inventé la poésie pour le plaisir, direz-vous; elle en fait un bien avéré & bien incontestable. Je conviens qu'il l'est; mais on ne le connoît pas avant qu'elle soit inventée, & on ne recherche pas un plaisir absolument inconnu. Toute invention humaine a sa première origine, ou dans un besoin actuellement senti, ou dans quelque hasard heureux qui a découvert une utilité imprévue.

Je n'imagine guères pour origine de la poésie, que les loix ou le chant, deux choses cependant d'une nature extrêmement différente. On ne savoit point encore écrire, & on voulut que certaines loix en petit nombre, & fort essentielles à la société, fussent gravées dans la mémoire des hommes, & d'une manière uniforme & invariable : pour cela, on s'avisa de ne les exprimer que par des mots assujettis à de certains retours réglés, à de certains nombres de syllabes, &c.; ce qui

effectivement donnoit plus de prise à la mémoire, & empêchoit en même temps que différentes personnes ne rendissent le même texte différemment. J'ai vu dans des Catéchismes d'enfans le Décalogue mis en vers, qui commence par

> Un seul Dieu tu adoreras
> Et aimeras parfaitement,

& tout le reste allant de suite sur ces deux mêmes rimes. L'intention de l'Auteur de ces deux vers-là est bien évidente, & peut-être ne lui manque-t-il, pour ressembler parfaitement aux premiers inventeurs de la poésie, qu'une poésie encore plus grossière.

Une réflexion peut encore confirmer ce petit systême. La prose est constamment le langage naturel, & la poésie n'en est qu'un artificiel. Quand on a eu découvert l'art d'écrire, on devoit donc écrire plutôt en prose qu'en vers; c'est précisément le contraire, du

moins chez les Greçs, ce qui suffit ici. Ils ont écrit en vers long-temps avant que d'écrire en prose ; & il sembleroit que la prose n'eût été qu'un raffinement imaginé après les vers, & dont ils eussent été le fondement. D'où a pu venir ce renversement d'ordre si surprenant & si bizarre ? C'est qu'avant l'art de l'écriture, on avoit mis les loix en vers pour les faire mieux retenir ; que quand on a su écrire, on n'écrivit encore que ce qui devoit être retenu, quelques préceptes, quelques proverbes; & enfin, quand on vint à des Ouvrages ou trop étendus, ou moins nécessaires, dont on ne pouvoit pas espérer que la mémoire des hommes se chargeât, & qui auroient même coûté trop de travail aux Auteurs, il fallut se résoudre à la simple prose.

D'un autre côté, il n'est pas moins vraisemblable que le chant ait donné naissance à la poésie. On aura chanté

à l'imitation des oiseaux, de ceux ſur-tout qui nous plaiſent tant par des eſpèces de chanſons qui ont un peu de durée, & une légère apparence de ſuite. On ſe ſera apperçu, en les contrefaiſant, que les différens tons que l'on prenoit pouvoient avoir plus de ſuite entr'eux que les oiſeaux ne leur en donnoïent, que même ils en avoient quelqu'une, &c.; car, après cela, je laiſſe le reſte à imaginer : il ne s'agit ici que de ſaiſir de premiers commencemens ſi minces & ſi déliés, qu'ils ne donnent preſque pas de priſe. Dès que le chant a été tant ſoit peu réglé, il a été très-naturel d'y mettre des paroles, qui par conſéquent ont dû s'y aſſujettir & en être les eſclaves; & voilà les vers.

Avec le temps on vint à reconnoître que les vers, quoique dépouillés du chant, plaiſoient plus, du moins aux oreilles fines, que les ſimples diſcours communs; & en effet ils devoient con-

ſerver toujours de leur première formation quelque égalité de meſures, quelques cadences, je ne ſais quoi, qui par ſa ſeule ſingularité auroit été un agrément. On ſuivit cette foible ouverture, & l'on s'aviſa d'impoſer à des diſcours qui ne ſeroient pas faits ſur un chant, autant & même plus de contrainte que le chant n'en avoit exigé; enfin, une contrainte qui leur fût particulière. Le ſuccès en fut heureux; il n'empêcha pas que des vers faits indépendamment du chant, ne puſſent être revêtus d'un chant : au contraire, & peut-être par reſpect pour leur première origine, ils étoient tous deſtinés à recevoir un chant, quel qu'il fût : mais il ſe fit une eſpèce de révolution; le chant dont ils avoient d'abord été les eſclaves, devint à ſon tour le leur dans la plupart des occaſions.

Les deux origines que nous donnons ici à la poéſie, ne s'excluent

nullement l'une l'autre ; elles ont fort bien pu ſe trouver enſemble. Seulement il paroît que celle qui n'eſt miſe ici que la ſeconde, a dû précéder la première ; quelques particuliers ont pu chanter avant que l'on ſongeât en corps à s'impoſer des loix, & même le chant a pu ſervir à l'établiſſement des loix. Amphion & Orphée ſont peut-être devenus Légiſlateurs, parce qu'ils étoient Chantres. Les deux origines de la poéſie ſuppoſent des Langues ſuffiſamment formées, & par conſéquent des Peuples ſortis de la première barbarie, & parvenus à un certain degré d'eſprit.

Les deux origines n'ont point un effet néceſſaire; il eſt fort poſſible qu'il y ait des loix & du chant ſans poéſie; ce ſeroit une peine inutile que de s'étendre ſur tous ces points-là.

Nous ne connoiſſons point de Poëtes chez les anciens Egyptiens ni Chaldéens : qu'il y en ait eu chez les

Hébreux, c'eſt une queſtion. Tenons-nous-en aux Grecs, chez qui Homère a été non pas le premier Poëte, mais fort ancien ; & en effet, ſi cela étoit en queſtion, ſes beautés & ſes défauts prouveroient ſuffiſamment l'un & l'autre.

Quand la poéſie fut née, la nouveauté de ce langage, jointe au petit nombre de ceux qui ſurent le parler, cauſa une grande admiration au reſte des hommes ; admiration bien ſupérieure à celle que nous avons aujourd'hui pour les plus excellens dans le même art,

Ces premiers Poëtes n'eurent qu'à ſe porter pour inſpirés par les Dieux, pour envoyés des Dieux, pour enfans des Dieux ; on les en crut, ſi ce n'eſt peut-être que quelques eſprits nés Philoſophes, quoique dans un ſiècle barbare, ſe contentèrent de ſe taire par reſpect.

La gêne, qui fait l'eſſence & le mé-

rite brillant de la poéſie, ne fut pas grande dans les premiers temps. On alongeoit les mots, on les accourciſſoit, on les coupoit par la moitié; on choiſiſſoit entre les différens dialectes d'une même Langue ceux qu'on vouloit, tantôt les uns, tantôt les autres, tout cela ſelon le beſoin du vers. Les Poëtes s'apperçurent peut-être que l'exceſſive indulgence qu'on avoit pour eux nuiroit à leur gloire, & qu'ils en feroient moins les enfans des Dieux, tout au moins que leur art ſeroit trop facile; & ils ſe portèrent d'eux-mêmes à ſe renfermer par degrés dans des priſons toujours plus étroites. Il eſt vrai auſſi que la ſimple raiſon étoit trop choquée des licences effrénées d'Homère, & qu'il n'étoit guères poſſible qu'on ne vînt avec le temps à s'en dégoûter.

La néceſſité indiſpenſable du diſcours ordinaire auroit ſouvent produit des métaphores. Mais la néceſſité vo-

lontaire de la poéſie en produiſit encore davantage, & de plus hardies, de plus vives, & peut-être ſervit-elle quelquefois de prétexte à en haſarder de téméraires qui réuſſirent : on en peut dire autant de toutes les grandes figures du diſcours. D'ailleurs, cette bizarre multitude de Dieux enfantés par les imaginations groſſières de Peuples très-ignorans, fut bien vîte adoptée par les imaginations des Poëtes qui en tiroient de grands avantages. Leur langage, déja merveilleux par ſa ſingularité, le devenoit encore beaucoup plus par celle de tout ce qu'ils étoient en droit d'attribuer aux Dieux; l'abus fut général, & tel que la ſimple Nature diſparut preſqu'entière, & qu'il ne reſta plus que du divin. Il faut avouer cependant que tout ce divin poétique & fabuleux eſt ſi bien proportionné aux hommes, que nous qu le connoiſſons parfaitement pour ce qu'il eſt, nous le recevons encore au-

jourd'hui avec plaiſir, & nous lui laiſſons exercer ſur nous preſque tout ſon ancien empire, nous retombons aiſément en enfance.

Par tout ce qui a été dit, on entrevoit déja quelles ſont les cauſes du charme de la poéſie. Indépendamment du fond des ſujets qu'elle traite, elle plaît à l'oreille par ſon diſcours meſuré, & par une eſpèce de Muſique, quoiqu'aſſez imparfaite : & qui ſait ſi ce n'eſt pas elle qui a averti les Orateurs attentifs à la perfection de leur art, de mettre auſſi une certaine harmonie dans leurs diſcours ? tant l'oreille, l'oreille ſeule, mérite qu'on ait d'égard pour elle !

Au plaiſir que lui font les vers par la régularité des mouvemens dont elle eſt frappée, il ſe joint un autre plaiſir cauſé par le premier, & qui par conſéquent n'a pas ſi immédiatement ſa ſource dans un organe corporel : l'eſprit eſt agréablement ſurpris que le

Poëte, gêné comme il l'étoit dans la manière de s'exprimer, ait pu s'exprimer bien. Il eſt viſible que cette ſurpriſe eſt d'autant plus agréable que la gêne de l'expreſſion a été plus grande & l'expreſſion plus parfaite: ce n'eſt pas que l'eſprit faſſe à chaque inſtant cette réflexion en forme; c'eſt une réflexion ſecrète en quelque ſorte, parce qu'elle ſe répand également & uniformément ſur l'impreſſion totale que produit un Ouvrage de poéſie, & par-là ſe fait moins ſentir; ſeulement en quelques endroits plus marqués elle ſort, & ſe détache du total bien développé.

Sur ce principe, la plupart de nos Poëtes modernes auroient grand tort de ſe relâcher ſur la rime, comme ils font malgré l'exemple contraire de tous leurs prédéceſſeurs. Si la difficulté vaincue fait un mérite à la poéſie, certainement la difficulté retranchée ou fort diminuée ne lui en fera pas un;

un; & ſi la contrainte lui eſt néceſſaire pour la diſtinguer de la proſe, & lui donner droit de s'élever au-deſſus d'elle, n'eſt-ce pas la dégrader que de la rapprocher de ce qu'elle mépriſoit? Mais cet article ne mérite pas d'être traité plus ſolidement ni plus à fond; c'eſt au Public à voir s'il veut donner ſes louanges à un prix plus bas qu'il ne faiſoit. Les Poëtes ont raiſon de tâcher d'obtenir de lui cette grace; mais il aura encore plus de raiſon de la refuſer.

Le plaiſir que la difficulté vaincue fait à l'eſprit, n'eſt pas comparable à celui qu'il reçoit des grandes images qui lui ſont préſentées par la poéſie. Nous avons déja parlé de tout ce merveilleux, de tout ce divin, dont elle a fait ſon partage, ſon domaine particulier : notre éducation nous a tellement familiariſés avec les Dieux d'Homère, de Virgile, d'Ovide, qu'à

cet égard nous sommes presque nés Payens. Il y a plusieurs exemples de Poëtes fameux qui, au milieu du Christianisme & dans des sujets Chrétiens, ont employé sérieusement les Dieux du Paganisme, soit qu'ils ne se soient pas apperçus de la fougue trop violente de leur imagination, soit qu'ils aient cru pouvoir racheter l'absurdité par l'agrément. Quand un sujet a pu par ses circonstances particulières permettre le mêlange du Paganisme & du Christianisme, on s'est trouvé fort heureux.

Aux images fabuleuses sont opposées les images purement réelles d'une tempête, d'une bataille, &c., sans l'intervention d'aucune divinité. Il s'agit maintenant de savoir lesquelles conviennent le mieux à la poésie, ou si elles lui conviennent également les unes & les autres. J'entends tous les Poëtes, & même je crois tous les Gens

de Lettres, s'écrier d'une commune voix, qu'il n'y a pas-là de queſtion. *Les images fabuleuſes l'emportent infiniment ſur nos réelles.* J'avoue cependant que j'en doute. Examinons, ſuppoſé néanmoins qu'il nous ſoit permis d'examiner.

Je lis une tempête décrite en très-beaux vers; il n'y manque rien de tout ce qu'ont pu voir, de tout ce qu'ont pu reſſentir ceux qui l'ont eſſuyée : mais il y manque Neptune en courroux avec ſon trident. En bonne foi, m'aviſerai-je de le regretter, ou aurai-je tort de ne pas m'en aviſer ? Qu'eût-il fait-là de plus que ce que j'ai vu? Je le défie de lever les eaux plus haut qu'elles ne l'ont été, de répandre plus d'horreur dans ce malheureux vaiſſeau, & ainſi de tout le reſte; la réalité ſeule a tout épuiſé.

Qu'on ſe ſouvienne de la magnifique deſcription des horreurs du

Triumvirat dans Cinna, & fur-tout de ces deux vers :

Le fils tout dégouttant du meurtre de fon père,
Et fa tête à la main demandant fon falaire.

Voilà une image toute réelle. Y defireriez-vous une Erynnis, une Tifiphone, qui menât ce déteftable fils aux Triumvirs? Non, fans doute. L'image eft même d'autant plus forte, qu'on voit ce fils poffédé de la feule avidité du falaire; une furie, perfonnage étranger & puiffant, le juftifieroit en quelque forte.

Horace, dans fon Art Poétique, défend qu'on repréfente fur le Théâtre les Métamorphofes de Progné en oifeau, & de Cadmus en ferpent; & cela, dit-il, parce qu'il hait ces chofes-là qu'il ne croit point : *Incredulus odi.* Il parle au nom du Peuple, du commun des hommes, puifqu'il s'agit de Spectacles. Si le Peuple de fon

temps, ſans comparaiſon plus nourri que nous de Fables poétiques, plus intimément abreuvé de Mythologie, réſiſtoit pourtant à la repréſentation des métamorphoſes, à cauſe de ſon incrédulité, notre ſiecle en a-t-il moins aujourd'hui pour la Mythologie entière?

Un grand défaut des images fabuleuſes, qui viendra, ſi l'on veut, de leur excellence, c'eſt d'être extrêmement uſées. Le fond, ſi l'on y prend garde, en eſt aſſez borné; & il eſt difficile que les plus grands Poëtes en faſſent un autre uſage plus ingénieux que les médiocres : auſſi je crois remarquer que ce ſont ceux-ci qui en ornent le plus leurs Ouvrages; ils croient quaſi que c'eſt leur imagination échauffée d'un feu divin qui enfante Jupiter lançant la foudre, & Neptune bouleverſant les élémens. Quoi qu'il en ſoit, la Mythologie eſt un tréſor ſi commun, que les richeſſes que nous y prendrons déſormais ne pourront pas nous faire

beaucoup d'honneur. A ce ſujet; je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion très-légère, & qui n'en vaut peut-être pas la peine. Dans des Ouvrages qui ſe prétendent dictés par l'enthouſiaſme, il eſt très-ordinaire d'y trouver : *Que vois-je ? où ſuis-je ? qu'entends-je ?* qui annoncent toujours de grandes choſes. Non-ſeulement cela eſt trop uſé & déchu de ſa nobleſſe par le fréquent uſage, mais il me paroît ſingulier que l'enthouſiaſme ſe faſſe une eſpèce de formulaire réglé comme un acte judiciaire.

Quand on ſaura employer d'une manière nouvelle les images fabuleuſes, il eſt sûr qu'elles feront un grand effet. Par exemple, le Père le Moine, dans ſon Poëme de Saint-Louis, aujourd'hui très-peu connu, dit, en parlant des Vêpres Siciliennes :

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Sonneront de leur Cor ces Vêpres homicides,

Voilà un tableau poétique auſſi neuf,

& produit par un enthousiasme aussi vif qu'il soit possible. Je sais bien que les Euménides & les Vêpres ne sont pas du même siècle : mais supposez que dans la Sicile ancienne on célébroit des jeux publics annoncés par des trompettes, où l'on fît un carnage affreux de tous les Spectateurs, & lisez ainsi ces deux vers :

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Annonçoient de leur Cor ces Fêtes homicides ;

L'image sera, ce me semble, de la plus grande beauté. Il étoit bien aisé, même à de grands Poëtes, de ne la trouver pas.

Tout ce qui vient d'être dit ne va qu'à porter quelque atteinte aux images fabuleuses, quand elles sont ou inutiles ou trop triviales : hors de-là, il est indubitable qu'elles doivent très-bien réussir. Mais si on a la curiosité, peut-être un peu superflue, de les comparer aux images réelles, lesquelles

ſont à préférer par elles-mêmes ? On dit à l'avantage des fabuleuſes qu'elles animent tout, qu'elles mettent de la vie dans tout cet univers animé ; j'en conviens : mais les grandes figures d'un diſcours noble & élevé n'y en mettent-elles pas auſſi, ſans avoir beſoin de ces divinités qui tombent de vieilleſſe ? Notre ſublime conſiſtera-t-il toujours à rentrer dans les idées des plus anciens Grecs encore ſauvages ? Il eſt vrai cependant que comme nous avons une facilité preſque honteuſe d'y rentrer, & que cette facilité même les rend agréables, les Poëtes ne doivent pas s'en priver ; ſeulement il me ſemble que s'ils les emploient trop fréquemment, ils ne ſont guères en droit d'aſpirer à la gloire d'eſprits originaux. Ce qui a pu paſſer autrefois pour une inſpiration ſurnaturelle, n'eſt plus aujourd'hui qu'une répétition dont tout le monde eſt capable : d'ailleurs on ne feroit pas mal d'avoir

un

un peu d'égard pour l'incrédulité d'Horace.

Il y a des images demi-fabuleufes, pour ainfi dire, dont cette incrédulité ne feroit point bleffée; telles font la Gloire, la Renommée, la Mort. Je me fouviens d'avoir vu ces vers fur ce que le feu Roi n'avoit pas voulu être harangué par les Compagnies de Juftice, & par l'Académie Françoife, dans une occafion qui cependant en étoit bien digne.

Aux Mufes, à Thémis la bouche fut fermée :
Mais dans les vaftes airs la libre Renommée
S'échappa, publiant un éloge interdit.
Avide & curieux, l'univers l'entendit;
Les Mufes & Thémis furent en vain muettes;
Elle les en vengea par toutes fes trompettes (1).

(1) Ces vers font tirés d'un Poëme de Mademoifelle *Bernard*, qui remporta le Prix de l'Académie Françoife en 1693. Mais comme M. *de Fontenelle* aida cette Demoifelle dans quelques Pièces de Théâtre, & même dans la plupart de fes autres Ouvrages, felon M. *de Voltaire* & M. l'Abbé *Trublet*, ces vers pourroient bien être de

Voilà, du moins, à ce qu'il me paroît, les images demi-fabuleuses & suffisamment fabuleuses, toutes fort anciennes, mises en œuvre d'une manière & assez nouvelle & assez heureuse.

Cette ame, qu'on veut que les divinités répandent par-tout, y sera également répandue, si l'on fait personnifier par une figure reçue de tout le monde les êtres inanimés, & même ceux qui n'existent que dans l'esprit, mais qui ont un fondement bien réel. Les ruines de Carthage peuvent parler à Marius exilé, & le consoler de ses malheurs. La Patrie peut faire ses reproches à César qui va la détruire. Cet art de personnifier ouvre un champ bien moins

---

M. *de Fontenelle* lui-même. Voyez *le Mercure d'Avril* 1757, 1 vol., p. 60 & 61.

M. *de Fontenelle* ne cite pas le dernier vers comme il est dans le Recueil de l'Académie. On y lit :

Seule elle les vengea, &c.

borné & plus fertile que l'ancienne Mythologie.

Si je veux présenter un bouquet avec des vers, je puis dire, ou que Flore s'est dépouillée de ses trésors pour une autre divinité, ou que les fleurs se sont disputé l'honneur d'être cueillies ; & si j'ai à choisir entre ces deux images, je croirai volontiers que la seconde a plus d'ame, parce qu'il semble que la passion de celui qui a cueilli les fleurs ait passé jusqu'à elles.

Nous n'avons prétendu parler jusqu'ici que de la poésie sérieuse. Quant à la badine & à l'enjouée, il n'y a rien à lui retrancher ; elle saura faire usage de tout, & un usage neuf : la gaieté a mille droits sur quoi il ne faut pas la chicaner.

Tout ce qui a été dit des deux espèces d'images fabuleuses & réelles, n'a eu pour objet que de diminuer la supériorité excessive, selon nous, que

d'habiles gens donnent aux fabuleuſes, & de relever un peu le mérite des autres, que l'on ſent peut-être moins. Si nous avons gagné quelque choſe ſur ces deux articles, il va ſe préſenter à nous des images d'une nouvelle eſpèce à examiner. Les fabuleuſes ne parlent qu'à l'imagination prévenue d'un faux ſyſtême; les réelles ne parlent qu'aux yeux : mais il y en a encore d'autres qui ne parlent qu'à l'eſprit, & qu'on peut nommer par cette raiſon *ſpirituelles*. Un très-agréable Poëte de nos jours (1) les nomme ſimplement *penſées*, ce qui revient au même. Si l'on veut faire une oppoſition plus juſte entre les images réelles & les ſpirituelles ou penſées, il vaut mieux changer déſormais le nom de réelles en celui de *matérielles*.

Quand M. de la Motte a appellé les flatteurs,

Idolâtres Tyrans des Rois,

(1) M. l'Abbé *de Bernis*, Ode ſur les Poëtes Lyriques.

Ou qu'il a dit :

> Et le crime feroit paiſible,
> Sans le remords incorruptible
> Qui s'élève encore contre lui ;

Ces expreſſions, *Idolâtres Tyrans*, *remords incorruptible*, ſont des images ſpirituelles. Je vois les flatteurs qui n'adorent les Rois que pour s'en rendre maîtres ; & un homme qui, applaudi ſur ſes crimes par des gens corrompus, porte au-dedans de lui-même un ſentiment qui les lui reproche, & qu'il ne peut étouffer. La première image eſt portée ſur deux mots ; la ſeconde ſur un ſeul. On pourroit rapporter du même Auteur un très-grand nombre d'images pareilles ; c'eſt même ſur ce grand nombre qu'on a quelquefois le front de le blâmer.

Les images matérielles n'offrent aux yeux que ce qu'ils ont vu ; & ſi elles le leur rendent plus agréable, ce n'eſt pas à eux proprement, c'eſt à l'eſprit qui

vient alors prendre part au Spectacle. Les images ſpirituelles peuvent n'offrir à l'eſprit que ce qu'il aura déja penſé, & elles le lui rendront auſſi plus agréable, ce qui leur ſera commun avec les matérielles ; mais elles peuvent auſſi lui offrir ce qu'il n'aura pas encore penſé. Comparons-les toutes deux ſur ces différens points.

Le champ de la penſée eſt ſans comparaiſon plus vaſte que celui de la vue. On a tout vu depuis long-temps; il s'en faut bien que l'on ait encore tout penſé : cela vient de ce qu'une combinaiſon nouvelle de penſées connues eſt une penſée nouvelle, & qui frappe plus comme nouvelle, que ne fera une pareille combinaiſon, ſi elle eſt poſſible, d'objets familiers aux yeux. Je dis ſi elle eſt poſſible ; car il ne me le paroît guères de mettre dans la deſcription d'une tempête, d'un printemps, &c., quelque objet qui ne s'y ſoit déja montré bien des fois.

Les images matérielles ne nous apprennent rien d'utile à favoir ; les fpirituelles peuvent nous inftruire utilement : tout au moins elles nous exerceront l'efprit, tandis que les autres n'amufent guères que les yeux.

Il y a moins de génies capables de réuffir dans les images fpirituelles que dans les matérielles. Différens ordres d'efprits qui partent des façons de penfer les plus groffières & les plus attachées au corps, vont toujours s'élevant les uns au-deffus des autres, & les plus élevés font toujours les moins nombreux. Plus de gens diront, *la diligente Abeille*, que *le remords incorruptible.*

Tout cela paroît conclure en faveur des penfées comparées aux images, telles que nous les entendons ici ; & l'on pourroit affez légitimement croire qu'un Ouvrage de poéfie, qui auroit moins d'images que de penfées, n'en feroit que plus digne de louange.

Nous n'avons encore considéré les images spirituelles que comme parlant purement à l'esprit, & c'est-là leur moindre avantage : mais elles peuvent parler aussi au cœur, l'émouvoir, l'intéresser ; & elles sont les seules qui aient ce pouvoir, la gloire la plus précieuse où la poésie puisse aspirer. Il semble que ses deux branches principales, l'épique & la dramatique, deux espèces de sœurs, aient partagé entr'elles les images : l'épique, comme aînée, a pris les images matérielles ; qui sont aussi les plus anciennes ; la dramatique a pris les spirituelles, qui parlent au cœur, & qui n'ont paru dans le monde qu'après les au res : mais la cadette se trouve la mieux partagée. Lisons-nous autant Homère, Virgile, le Tasse, que Corneille & Racine ? les lisons-nous avec le même plaisir ?

J'entends d'ici les réponses qu'on me feroit ; je sais ce que je répondrois à

mon tour : mais je n'ai garde de m'engager dans ce labyrinthe ; je coupe au plus court, & voici la queſtion réduite à ſes termes les plus ſimples, & débarraſſée de toutes circonſtances étrangères. Je ſuppoſe un Poëme épique & une Tragédie d'une égale beauté chacun en ſon eſpèce, d'une égale étendue, écrits dans la même langue ; je demande lequel de ces deux Ouvrages on lira avec le plus de plaiſir ? Comme on pourroit dire que les femmes, qui font une moitié du monde, ſéroient fort ſuſpectes dans ce jugement, parce qu'elles ſeroient trop favorables à tout ce qui touche le cœur, je conſens qu'on les exclue, & qu'il n'y ait que des hommes qui jugent. Je ne les crains plus, dès que j'ai ſuppoſé que les Ouvrages ſeroient dans la même langue ; car ſi l'un étoit en Grec, par exemple, & l'autre en François, il y a quantité d'hommes, & même gens de mérite, à qui je ne me ſiérois pas.

Au-dessus des images, ou les plus nobles, ou les plus vives qui puissent représenter les sentimens & les passions, sont encore d'autres images plus spirituelles, placées dans une région où l'esprit humain ne s'élance qu'avec peine ; ce sont les images de l'ordre général de l'Univers, de l'Espace, du Temps, des Esprits, de la Divinité : elles sont métaphysiques, & leur nom seul fait entendre le haut rang qu'elles tiennent ; on pourroit les appeller intellectuelles, pour les faire mieux figurer avec celles dont nous avons parlé, & pour les distinguer de celles qui ne sont que spirituelles. Il s'agit maintenant de savoir si elles conviennent à la poésie. Il me semble que la plupart des gens entendent que la poésie se feroit tort, s'aviliroit en traitant ces sortes de sujets ; car tout ce qui tient à la Philosophie porte avec soi je ne sais quelle idée de pédanterie & de Collége, au lieu que la poésie a par

elle-même un certain air de Cour & du grand monde.

Les productions de cette poésie purement philosophique feroient telles, que peu d'Auteurs en feroient capables, j'en conviens; peu de Lecteurs capables de les goûter, j'en conviens encore; & de ces deux défauts, l'un qui releveroit la gloire des Auteurs, les animeroit bien moins que l'autre ne les refroidiroit: mais cela est étranger à la poésie, qui par elle-même a droit de s'élever aux images intellectuelles, si elle peut.. La grande difficulté est que ces images ont une langue barbare, dont la poésie ne pourroit se servir sans offenser trop l'oreille, sa maîtresse souveraine, & maîtresse très-délicate: mais il peut se trouver un accommodement; la poésie fera un effort pour ne parler des Sujets les plus philosophiques qu'en sa langue ordinaire; les figures bien maniées peuvent aller loin; les images même

fabuleuſes rajeuniront par l'uſage nouveau qu'on en fera ; un Philoſophe Poëte pourra invoquer la Muſe , & lui dire :

Sur les aîles de Perſée
Tranſporte-moi du Lycée
Au ſommet du double Mont.
Sévère Philoſophie,
Permets que la Poëſie
De ſes fleurs orne ton front.

Il eſt vrai qu'après cela le mê Auteur qui oſe traiter la queſtion du vuide , une des plus ſéches & des plus épineuſes de l'école , eſt forcé par ſa matière à devenir plus abſtrait, & que les fleurs ſont clair-ſemées ſur le front de la Philoſophie. Il dit très-bien , mais avec peu d'ornement, & peut-être étoit-il impoſſible d'y en mettre :

La Nature eſt mon ſeul guide :
Repréſente-moi ce vuide

A l'infini répandu;
Dans ce qui s'offre à ma vue
J'imagine l'étendue,
Et ne vois que l'étendu.

Et encore,

La ſubſtance de ce vuide,
Entre le corps ſuppoſé,
Se répand comme un fluide;
Ce n'eſt qu'un plein déguiſé.

Si le fond de l'agrément de la poéſie eſt, comme nous l'avons dit, la difficulté vaincue; certainement traiter ces ſortes de matières en vers, c'eſt entreprendre de vaincre les plus grandes difficultés; rien ne devroit être plus conforme au génie audacieux de la poéſie, & ſon triomphe ne ſeroit jamais plus brillant: mais elle veut être plus modeſte, & s'abſtenir de toucher aux épines de la Philoſophie; ſoit: elle doit du moins être aſſez hardie pour ne pas s'effa-

toucher des grands & nobles Sujets philosophiques, quoique peu familiers à la plupart des hommes.

Je serois fâché que Théophile n'eût osé dire que si Dieu retiroit sa main,

> L'impuissance de la Nature
> Laisseroit tout évanouir;

Et M. de la Motte, sur la difficulté de connoître la nature de l'ame, que

> Vaincue, elle ne peut se rendre,
> Et ne sauroit ni se comprendre,
> Ni se résoudre à s'ignorer.

Mille autres exemples, & même anciens, s'il le falloit, prouveroient que la poésie s'est souvent alliée heureusement avec la plus haute Philosophie. Combien de choses sublimes n'a-t-elle pas dites sur le Souverain Etre, le plus inaccessible de tous aux efforts de l'esprit humain ? Si l'on a tant loué Socrate d'avoir rappellé du Ciel la Philosophie, pour l'occuper ici-bas à

régler les mœurs des hommes, ne doit-on pas ſavoir gré à ceux qui font monter juſqu'au Ciel la poéſie, uniquement occupée auparavant d'objets terreſtres ou ſenſibles ?

On ſuppoſe aſſez généralement qu'un Poëte ne fait que ſe jouer ordinairement ſur la ſuperficie des choſes, la décorer, l'embellir ; & s'il veut pénétrer plus avant dans leur nature, ſi parmi des images extérieures & ſuperficielles il en mêle de plus profondes & de plus intimes, en un mot, des réflexions d'une certaine eſpèce, qui n'appartiennent pourtant pas uniquement à l'école philoſophique, on donne à cet Auteur le nom de Poëte Philoſophe. J'aurois cru naturellement que c'eût été-là une louange ; mais non ; dans l'intention de la plupart des gens, c'eſt un blâme. Un Poëte doit être tout embraſé d'un feu céleſte ; & autant qu'il eſt Philoſophe, c'eſt autant d'eau verſée ſur ce beau

feu. Ceci mérite d'être un peu discuté.

Un Général d'armée doit être plein de courage, d'ardeur, d'intrépidité; d'un autre côté, il doit être extrêmement prudent, avisé, craignant tout: voilà le chaud & le froid mêlés ensemble, tous deux à un haut degré; sans tout cela, ce n'est plus M. de Turenne.

Sans entrer dans aucun détail, il se trouvera toujours que les grands caractères & les plus estimables sont formés de qualités contraires réunies, & réunies au plus haut point où elles puissent subsister ensemble malgré leur contrariété: cette réunion ainsi conditionnée ne peut être qu'extrêmement rare; & de-là vient qu'on lui doit tant d'estime.

Redescendons à notre sujet. Ne dit-on pas communément le sage Virgile, en prétendant le louer? On suppose bien d'ailleurs que c'est un très-grand Poëte,

Poëte, & même le plus grand de tous. De ſage à Philoſophe il n'y a pas loin; on pourroit même prouver que Virgile a été dans ſes Ouvrages, Philoſophe proprement dit, autant qu'il l'a pu.

Le Poëte Philoſophe n'eſt donc pas à blâmer; au contraire, il eſt très-eſtimable d'avoir réuni en lui deux qualités contraires & rarement jointes : il ſera bien plus aiſé de trouver des fous de la façon du feu divin.

Mais ſi on eſt plus Philoſophe que Poëte, qu'en faudra-t-il penſer? Premièrement, je voudrois que cette différence fût prouvée. Qu'on me diſe laquelle des grandes qualités oppoſées de M. de Turenne dominoit en lui; car je reprends cette comparaiſon, bien entendu que le Poëte ne s'en énorgueillira pas trop. M. de Turenne étoit hardi & entreprenant quand il le falloit, prudent & retenu quand il le falloit; s'il a été plus ſouvent l'un que l'autre, c'eſt qu'il le falloit. Pour dire

que l'un dominoit ſur l'autre, il faudroit qu'il eût été l'un quand il falloit être l'autre, & même pluſieurs fois : tout cela s'applique de ſoi-même au Poëte Philoſophe.

En ſecond lieu, ſi quelque choſe a dominé dans M. de Turenne, il me ſemble que l'on conviendroit aſſez, quoique ſans preuves bien exactes, que ç'a été la partie de la prudence & de la conduite; & cela ſeroit favorable au Poëte plus Philoſophe que Poëte.

Ne faiſons aucune grace à cet homme-là, & mettons tout au pis ſur ſon compte. Il a plu, il a diverti comme Poëte, car il faut néceſſairement le ſuppoſer bon Poëte : mais il a beaucoup plus inſtruit, beaucoup plus approfondi les Sujets comme Philoſophe ; & même pour charger encore plus l'accuſation, on voit évidemment qu'il a eu plus d'envie d'inſtruire & de raiſonner que de divertir

& de plaire. En vérité, aura-t-on le front de lui reprocher de semblables torts?

Il n'est pas douteux que la Philosophie n'ait acquis aujourd'hui quelques nouveaux degrés de perfection. De-là se répand une lumière qui ne se renferme pas dans la région philosophique, mais qui gagne toujours comme de proche en proche, & s'étend enfin sur tout l'empire des Lettres. L'ordre, la clarté, la justesse, qui n'étoient pas autrefois des qualités trop communes chez les meilleurs Auteurs, le sont aujourd'hui beaucoup davantage, & même chez les médiocres. Le changement en bien jusqu'à un certain point est assez sensible par-tout. La poésie se piquera-t-elle du glorieux privilége d'en être exempte?

Les Philosophes anciens étoient plus Poëtes que Philosophes; ils raisonnoient peu, & enseignoient avec une entière liberté tout ce qu'ils vouloient.

Quand les Poëtes modernes feroient plus Philofophes que Poëtes, on pourroit dire que chacun a fon tour ; & à parler férieufement, fi ces changemens de fcène doivent arriver, ils fe trouveront arrangés comme l'ordre naturel des chofes le demande.

Après qu'on a accufé un Poëte d'être plus Philofophe que Poëte, on peut bien l'accufer auffi d'avoir plus d'efprit que de talent ; l'un eft affez une fuite de l'autre, & les idées, quand on vient à les développer, font bien liées : on entend par le mot de talent un certain mouvement impétueux & heureux qui vous porte vers certains objets, & les fait faifir jufte fans avoir aucun befoin du fecours de la réflexion. Je dis *aucun ;* car pour peu qu'on en ait befoin, c'eft autant de rabattu fur l'effence & fur le mérite du talent. L'efprit par oppofition au talent, la raifon éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix

à ſon gré, & y met autant de temps qu'elle le juge néceſſaire. Le talent eſt comme indépendant de nous, & ſes opérations ſemblent avoir été produites en nous par quelque être ſupérieur qui nous a fait l'honneur de nous choiſir pour ſes inſtrumens; d'ailleurs elles ſont promptes, ce qui a encore très-bonne grace. Pour ce qu'on appelle *eſprit*, ce n'eſt que nous; nous ſentons trop que c'eſt nous qui agiſſons. La difficulté & la lenteur des opérations ne nous permettent pas de l'ignorer. Voilà la cauſe de cette préférence que l'on donne volontiers au talent ſur l'eſprit; car la raiſon humaine, ſouvent trop orgueilleuſe, peut auſſi quelquefois être trop humble.

Ce qu'on appelle *inſtinct* dans les animaux, eſt le talent purement talent, & porté à ſon plus haut point. Nous admirons les loges des caſtors, les ruches des abeilles, & mille autres effets d'une induſtrie nullement ou du

moins très-peu éclairée par une intelligence ; une infinité d'hommes n'en feroient pas autant ſans y-mettre toute l'intelligence qu'ils auroient en partage. Une ruche eſt d'une ſtructure ſans comparaiſon plus ingénieuſe que la cabane d'un huron. Dans l'enfance du monde les ruches ont été auſſi parfaites qu'elles le ſont aujourd'hui. Voilà bien des ſujets d'exalter l'inſtinct ou le talent. Mais les endroits même par où on l'exalteroit, ſont ceux qui découvrent ſon extrême imperfection. Il fait bien ce qu'il fait, mais il ne le fait jamais que de la même manière ; il eſt renfermé dans de certaines bornes bien marquées, d'où abſolument il ne peut ſortir ; il ne ſe perfectionne jamais. La première ruche valoit mieux que la première cabane ; mais elle vaut infiniment moins que les maiſons qui ont ſuccédé aux cabanes, que les Palais, que les Temples.

Il eſt impoſſible qu'il y ait des hom-

mes abſolument à talent, comme les abeilles ou les caſtors, & totalement privés de lumières. Il eſt très-difficile qu'il y ait des gens d'un eſprit très-lumineux, & qui n'aient aucun talent, aucune diſpoſition naturelle & machinale qui les détermine à porter leurs lumières d'un côté plus que d'un autre. On ne peut que comparer ceux qui auront une forte doſe de talent & une foible doſe d'eſprit, avec ceux dont le caractère ſera formé du mélange oppoſé : leſquels mériteront la préférence ?

Ceux de la première eſpèce auront dans leurs productions une grande facilité, de la nouveauté, une ſingularité frappante ; ils ſeront renfermés dans un genre où ils brilleront dès leurs premiers commencemens, & ne feront pas dans la ſuite de grands progrès ; ils ſe corrigeront peu de leurs défauts, même des plus grands, ſeront mauvais juges de leurs propres

Ouvrages, peu capables d'inſtruire.

Ceux de la ſeconde eſpèce ſeront plus lents dans leurs productions, & plus foibles dans les commencemens : mais ils acquerront toujours & plus de facilité, & plus de perfection ; ils ſauront vaincre leurs défauts, & ſe rendre maîtres d'eux-mêmes ; ils verront clair à ce qu'ils feront & pourront communiquer les induſtries qui leur auront réuſſi ; ils ſortiront à leur gré de leur genre principal, & feront ailleurs des courſes heureuſes.

On voit aſſez que dans les premiers l'eſprit nuit au talent ; il les empêche d'être auſſi parfaits que les caſtors & les abeilles, parce qu'étant auſſi imparfait qu'on le ſuppoſe ici, il ne fait que traverſer par des lumières fauſſes le précieux aveuglement du talent. Dans les ſeconds, au contraire, le talent foible eſt infiniment aidé par l'eſprit qui l'éclaire, le guide, & en tire ce qu'il n'auroit pas produit abandonné

donné à lui-même ; en un mot, l'esprit peut absolument se passer du talent, & le talent ne peut pas également se passer de l'esprit. L'esprit sait quelles sont les sources où la poésie prend ses beautés ; il sait reconnoître les vraies d'avec les fausses : il ira chercher les vraies, & les trouvera peut-être seulement avec plus de travail & plus lentement ; le talent trouvera sans chercher, si l'on veut, trouvera encore, si l'on veut, les vraies, mais par hasard, & se contentera assez souvent de fausses.

Tout cela ne s'entend que des cas extrêmes qui n'existent peut-être jamais dans la nature, mais qui ont l'avantage d'être plus aisés à saisir, quand on veut entrer dans des discussions un peu fines. Réellement tous les génies au-dessus du commun, sont un assemblage d'esprit & de talent combinés selon une infinité de degrés différens : les plus parfaits seront cer-

tainement ceux où ils ſe trouveroient égaux dans un haut degré ; mais s'il faut que l'un des deux domine, il me ſemble qu'on ne devroit pas beaucoup héſiter à ſe déterminer pour l'eſprit : il eſt vrai que ce ſera lui qui jugera dans ſa propre cauſe ; mais où trouvera-t-on un autre Juge ?

Nous avons déja jetté en avant quelques ſemences d'une prédiction haſardée. Peut-être viendra-t-il un temps où les Poëtes ſe piqueront d'être plus Philoſophes que Poëtes, d'avoir plus d'eſprit que de talent, & en ſeront loués. Tout eſt en mouvement dans l'univers, & à tout égard ; & il paroît bien avéré que le genre humain, du moins en Europe, a fait quelques pas vers la raiſon : mais une ſi grande & ſi peſante maſſe ne ſe meut qu'avec une extrême lenteur. Si ce mouvement continuoit du même côté, & ſuppoſé qu'il ſouffrît de grandes interruptions, ce qui n'eſt que

trop naturel, s'il reprenoit toujours de ce côté-là ce qu'on peut légitimement eſpérer, n'en arriveroit-il pas des changemens dans les affaires de l'eſprit, & ce qui n'eſt fondé que ſur d'agréables fantômes n'auroit-il rien à craindre ?

J'avoue que la poéſie, par ſon langage meſuré qui flatte l'oreille, & par l'idée qu'elle offre à l'eſprit d'une difficulté vaincue, a des charmes réels : hé bien, ils ſubſiſteront ; on les lui laiſſera, mais à condition qu'elle donnera moins au talent qu'à l'eſprit, moins aux ornemens qu'au fond des choſes.

Et que ſeroit-ce, ſi l'on venoit à découvrir & à s'aſſurer que ces ornemens pris dans un ſyſtême abſolument faux & ridicule, expoſés depuis longtemps à tous les paſſans ſur les grands chemins du Parnaſſe, ne ſont pas dignes d'être employés, & ne valent pas la peine qu'ils coûtent encore à employer ? qu'enfin, car il faut être hardi

Quand on se mêle de prédire, il y a de la puérilité à gêner son langage uniquement pour flatter l'oreille, & à le gêner au point que souvent on en dit moins ce qu'on vouloit, & quelquefois autre chose ?

Certainement ce ne sera que dans les matières sérieuses, celles du Poëme épique, par exemple, que l'on pourra trouver cette puérilité mal placée. Elle aura toujours très-bonne grace dans la poésie galante & enjouée, & même les plus vieilles Fables y paroîtront avec de nouvelles parures que ce badinage saura bien leur donner ; car il a une infinité de ressources qui n'appartiennent qu'à lui. Quand les hommes se portent pour graves & sérieux, la raison leur tient rigueur, & n'entend pas raillerie : mais quand ils ne se portent que pour enfans, elle joue volontiers elle-même avec eux.

Quelque révolution qui puisse arriver, la musique, qui sera immortelle,

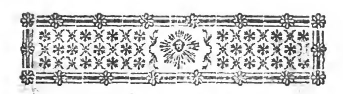
conſerveroit la poéſie, du moins celle qui lui ſeroit néceſſaire ; & en ce cas-là, ſi la poéſie eſt née de la muſique, elle devroit ſa conſervation à ce qui lui a donné naiſſance; il faudroit cependant que l'on ne s'aviſât pas de ne chanter qu'en proſe, ce qui ſeroit poſſible, puiſque nous chantons depuis long-temps de ſimple proſe, & peu recherchée, avec un ſi grand ſuccès. Pour l'autre origine de la poéſie, qui ſont les loix, il y a toute apparence qu'elles ne la conſerveront pas, & qu'on ne reviendra jamais à les mettre en vers.



AVERTISSEMENT.

En lisant ce petit Traité, on aura pu trouver mauvais que j'aie été jusqu'à de certaines idées plus métaphysiques, plus abstraites qu'on ne l'eût cru nécessaire. Cela pourroit bien être, absolument parlant : mais j'ai eu en vue de répondre à de certains reproches faits de bonne part à feu M. de la Motte, d'être plus Philosophe que Poëte, d'avoir plus de pensées que d'images, &c. J'espère que l'on approuvera du moins mon zèle pour un homme en qui j'ai vu un génie propre à tout, & les mœurs les plus estimables & les plus aimables, assemblage rare & précieux.





DISCOURS

Lu dans l'Assemblée publique du 25 Août 1749.

L'ACADÉMIE juge à-propos de prendre l'occasion de cette Assemblée publique, pour avertir ceux qui aspireront aux Prix de Poésie que nous proposons ici tous les ans, d'être aussi exacts sur la rime, que l'ont été tous nos bons Poetes du siècle passé. Quelques Ouvrages modernes, qui, quoiqu'ils manquassent souvent de cette exactitude, n'ont pas laissé de réussir à un certain point, ont donné un exemple commode, qui a été aussi-tôt saisi avec ardeur, & prospère de jour en jour.

L'Académie s'en est apperçue bien sensiblement dans un grand nombre

des Ouvrages de poéſie qu'elle a reçus cette année ; & elle croit qu'il eſt de ſon devoir de s'oppoſer au progrès de l'abus, en déclarant que dans ſes jugemens elle ſe conduira à cet égard avec toute la rigueur convenable.

Cette rigueur va peut-être ſcandaliſer quelques perſonnes. Qu'eſt-ce que la rime, dira-t-on ? N'eſt-ce pas une pure bagatelle ? J'en conviens, à parler ſelon la pure raiſon : mais le nombre réglé des ſyllabes, un repos fixé au milieu de nos grands vers, ou la *céſure*, ne ſont-ce pas auſſi des bagatelles préciſément de la même eſpèce ? Traitez-les comme vous voulez traiter la rime ; négligez-les autant, les proportions gardées, & vous n'aurez plus de poéſie françoiſe, rien qui la diſtingue de la proſe. On peut même remarquer ici à l'avantage de la rime, que des trois conditions ou règles arbitraires qui diſtinguent dans notre Langue la poéſie d'avec la proſe, la rime eſt

celle qui la distingue le plus ; elle en fait plus elle seule que les deux autres ensemble, & il est clair qu'elle en doit être d'autant plus soigneusement conservée.

Ne sont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des Poëtes ? N'est-ce pas sur cet unique fondement, par cette seule considération qu'on leur a permis une espèce de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévus & enfin ce qu'ils appellent eux-mêmes, en se vantant, un beau, un noble, un heureux *délire*, c'est-à-dire en un mot, ce que la droite raison n'adopteroit pas ? S'ils ne se soumettent pas aux conditions apposées à leurs priviléges, on aura droit de les condamner à redevenir sages.

Il ne faut pas traiter de la même manière les arts utiles & ceux qui ne sont qu'agréables. Les utiles le sont d'autant plus, qu'ils sont d'une plus

facile exécution ; la raison en est évidente : au contraire, les arts purement agréables perdroient de leur agrément à devenir moins difficiles, puisque c'est de leur difficulté que naît tout le plaisir qu'ils peuvent faire. Le plus grand inconvénient qu'on auroit à craindre, ce seroit que le nombre des Poëtes ne diminuât : hé bien, il faudroit se résoudre à prendre ce mal-là en patience ; certainement nous ne perdrions pas les grands Génies, ils n'en seroient que plus excités à user de toutes leurs forces ; & le sentiment intérieur de cette même force ne leur permettroit pas de demeurer oisifs.

Ce que l'Académie voudroit faire aujourd'hui chez nous, on croiroit presque qu'il s'est fait de soi-même chez les Latins. Les fragmens d'Ennius ne nous donnent l'idée que d'une versification extrêmement lâche, & qui se permettoit à-peu-près tout ce qu'elle vouloit.

Lucrèce vient enſuite, qui ſe permet moins, mais encore beaucoup. Virgile paroît ; il abolit une infinité des anciens priviléges, & tout le Parnaſſe latin obéit. Cette poéſie étoit toujours allée en augmentant à la fois de difficulté & de perfection ; & elle s'eſt maintenue en cet état, du moins à l'égard de la difficulté & des règles, pendant plus de quatre ſiècles ; après quoi un affreux déluge de barbarie a tout abymé. Si nous voulions en croire les Novateurs d'aujourd'hui ſur la rime, nous ſerions préciſément le contraire de ce qu'ont fait les Latins arrivés à leur beau ſiècle ; ils s'y ſont tenus long-temps : nous, dès que nous ſerions arrivés au nôtre (car nous pouvons hardiment qualifier ainſi celui de LOUIS XIV), nous nous preſſerions volontairement d'en décheoir ; ce feroit pouſſer bien loin l'inconſtance qu'on nous reproche tant.

Il eſt vrai cependant que les Nova-

teurs peuvent avoir des chefs qui agiront par un autre motif, par la noble ambition d'être à la tête d'un parti, d'une eſpèce de révolution dans les Lettres, de quelque choſe enfin ; & en ce cas, ils ont raiſon de croire qu'ils engageront mieux leurs gens par une diminution, que par une augmentation de travail.

Si nous remontions juſqu'aux Grecs, nous trouverions que chez eux la poéſie d[illegible]s marché auſſi, en reſſerrant elle-même ſes chaînes. Homère, qui eſt à la tête de tout, eſt ſi exceſſivement licencieux, qu'il ne paroît preſque pas poſſible d'y rien ajouter à cet égard ; & il étoit bien naturel que l'on ſe fît un honnête ſcrupule d'aller ſi loin. Mais je ne veux pas m'engager dans une diſcuſſion trop étendue, &, pour tout dire, dont je ne ſerois pas capable : renfermons-nous chez les Latins ; comparons leurs gênes avec les nôtres. Ce ſeroit un long détail,

si l'on vouloit : mais il me semble que tout l'essentiel de ce parallèle peut se réduire à deux chefs principaux.

1°. Sur les six pieds qui composent un vers hexamètre latin, il n'y a que les deux derniers qui soient assujettis à être d'une certaine quantité; les quatre premiers sont *libres*, non absolument, mais par rapport aux deux autres. De cette structure du vers hexamètre, il résulte qu'il y a un assez grand nombre de mots latins qui n'y peuvent jamais entrer. Voilà donc la langue latine appauvrie d'autant, & la difficulté de s'exprimer en vers augmentée. Chez nous, les règles du grand vers n'excluent aucun mot, à moins qu'il ne fût de sept syllabes, ce qui est très-rare.

2°. En latin, les mots exclus du vers hexamètre peuvent se refugier dans les Phaleuques, dans les Odes Alcaïques, &c. Mais là il n'y a aucun pied libre comme il y en avoit dans l'hexamètre; & c'est-là tout ce qu'on a pu

imaginer de plus cruel & de plus tyrannique. Le François n'a rien d'approchant. Jusques-là les Latins, qui, accablés d'un joug si pesant, n'ont pas laissé de s'élever jusqu'où nous ne pouvons guères que les suivre, ont du côté des difficultés vaincues un avantage infini sur nous.

Mais il faut avouer qu'ils avoient une commodité qu'on peut aussi appeller infinie, & dont nous sommes presqu'entièrement privés; c'est l'inversion des mots. Je crois qu'on pourroit prouver par les meilleurs Poëtes, que cette inversion étoit, à très-peu de chose près, totalement arbitraire; & cela supposé, il est certain que cinq mots seulement peuvent être arrangés en cent vingt façons différentes; dix mots iroient à plus de trois millions. Horace dit galamment & ingénieusement à l'aimable Pirrha, qu'il s'étoit sauvé du naufrage dont il étoit menacé par ses charmes; & voici très-

littéralement & dans la dernière exactitude ſes propres mots : *Une muraille ſacrée marque, par un Tableau votif, que j'ai appendu au puiſſant Dieu de la Mer mes vêtemens tout mouillés.* L'image eſt poétique & heureuſe : cela fait au moins onze mots latins ; & voici comment ils ont été arrangés par Horace pour faire les vers qu'il vouloit : *Par un Tableau une ſacrée votif muraille marque tout mouillés que j'ai appendu au puiſſant mes vêtemens de la Mer Dieu.* J'ai vu des gens d'eſprit, mais qui ne ſavoient point le Latin, fort étonnés qu'Horace eût parlé ainſi ; & d'autres, qui avoient fait leurs études, étonnés encore de ce qu'ils ne l'avoient pas été juſques-là. Tout ce que je prétends préſentement, c'eſt que l'arrangement qu'Horace donne à ces onze mots latins, eſt tel que l'on voit aſſez qu'une infinité d'autres arrangemens pareils auroient été également recevables ; que ces arrangemens étoient donc ar-

bitraires; que puisqu'il s'agissoit d'onze mots, il y avoit plus de dix millions d'arrangemens possibles; & que quand il y en auroit eu quelques-uns d'absolument insupportables, il en restoit encore un nombre prodigieux plus que suffisant pour y satisfaire.

Que les Latins n'aient dans un certain genre de vers aucune syllabe libre, mais une entière liberté de placer les mots comme ils voudront; & que nous n'ayions aucune gêne sur les syllabes, mais un extrême assujettissement à un certain ordre des mots, & cela en tout genre de vers; il me semble qu'il ne seroit pas aisé de juger de quel côté il y auroit plus ou moins de difficulté, & qu'on pourroit supposer ici une égalité assez parfaite. Mais il est question de savoir laquelle des deux pratiques est la plus raisonnable; la décision pourra être assez prompte. Certainement la licence effrénée des transpositions produira souvent

vent de l'obſcurité & de l'embarras ; exigera du Lecteur, & principalement de l'Auditeur, une attention pénible, qui n'ira qu'à entendre le ſens littéral, & non à enviſager l'idée ; & produira dans la phraſe une confuſion & un chaos où l'on ne ſe reconnoîtra un peu que lorſqu'on ſera parvenu juſqu'au bout. Souvenons-nous du morceau cité d'Horace. Il y a là un *tout mouillés* adjectif détaché de ſon ſubſtantif, qu'on verra quelque temps après ; juſques-là ce mot n'a aucun rapport à tout ce qui l'environne, & il paroît tout-à-fait hors d'œuvre & comme ſuſpendu en l'air. Il faudra faire effort pour s'en ſouvenir, & le rejoindre au mot de *vêtemens* quand il daignera paroître.

Mais n'eſt-il pas à-propos que le Poëte prenne tous les moyens poſſibles d'empêcher que l'attention qu'on lui donne ne ſe relâche ? ſans doute, il les doit prendre ; mais il faut que ce ſoit à

ſes dépens, & non aux dépens de l'Auditeur. Le Poëte n'eſt fait que pour le plaiſir d'autrui ; moins il vendra cher celui qu'il fera, plus il en fera : il doit ſe ſacrifier de bonne grace, ſans ſonger jamais à faire partager ſes peines.

Nous étions partis de la rime, & nous voilà arrivés bien loin, & peut-être beaucoup trop loin, ſur un ſujet ſi léger. Nous demandons cependant la permiſſion de dire encore un mot. En ſuppoſant que la rime ſoit régulière, quelle ſera ſa plus grande perfection poſſible ?

Il y a un bon mot fort connu. *Voilà deux mots bien étonnés de ſe trouver enſemble*, a dit un homme d'eſprit, en ſe moquant d'un mauvais aſſortiment de mots. J'applique cela à la rime, mais en le renverſant ; & je dis qu'elle eſt d'autant plus parfaite, que les deux mots qui la forment ſont plus étonnés de ſe trouver enſemble. J'ajoute ſeulement qu'ils doivent être auſſi aiſes

qu'étonnés. Si vous avez fini un vers par le mot d'*ame*, il vous sera bien aisé de trouver le mot de *flâme* pour finir l'autre. Non-seulement il y a peu de mots de cette terminaison dans la Langue, mais de plus, ceux-ci ont entr'eux une telle affinité pour le sens, qu'il sera très-difficile que le Discours où le premier sera employé, n'admette ou même n'amène nécessairement le second. La rime est légitime; mais c'est presque un mariage. Je dis qu'alors les mots ne sont pas *étonnés*, mais ennuyés de se rencontrer.

Si au contraire vous faites rimer *fable* & *affable*, & je suppose que le sens des deux vers soit bon, on pourra dire que les deux mots seront étonnés & bien-aises de se trouver. On en voit assez la raison, en renversant ce qui vient d'être dit. Ce seront-là des rimes riches & heureuses.

Toute Langue cultivée se partage en deux branches différentes, dont

chacune a un grand nombre de termes que l'autre n'emploie point ; la branche férieuſe & noble, la branche enjouée & badine. On pourroit croire que les Poëtes ſont plus obligés de bien rimer dans le férieux que dans le badin : mais pour peu qu'on y penſe, on verra que c'eſt le contraire. Leur aſſujettiſſement à la rime doit être d'autant plus grand, qu'il leur eſt plus aiſé d'y ſatisfaire. Or, la Langue badine eſt de beaucoup la plus abondante & la plus riche ; outre tous les termes qui lui ſont propres, & auxquels l'autre n'oſe jamais toucher, elle a tous ceux de cette autre, ſans exception, qu'elle peut tourner en plaiſanterie tant qu'elle voudra. Elle peut aller même juſqu'à en forger de nouveaux. Il eſt bien juſte que la joie, ſi néceſſaire aux hommes, ait quelques priviléges.

RÉPONSE

De M. DE FONTENELLE, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par M. L'EVÊQUE DE RENNES, le jour de sa réception 25 Septembre 1749.

MONSIEUR,

CE que nous venons d'entendre ne nous a point surpris; nous savions, il y a long-temps, que dès votre entrée dans le monde on jugea qu'à beaucoup d'esprit naturel, & à une grande capacité dans les matières de l'Etat Ecclésiastique que vous aviez embrassé, vous joigniez l'agréable don de la parole, qui ne s'attache pas toujours au

plus grand fonds d'esprit, & encore moins à des connoissances également épineuses & éloignées de l'usage commun. Nous savions qu'après avoir été nommé Evêque de la Capitale d'une grande Province qui se gouverne par des Etats, votre Dignité, qui vous mettoit à la tête de ces Etats, vous avoit donné occasion d'exercer souvent un genre d'éloquence peu connu parmi nous, & qui tient assez du caractère de l'éloquence Grecque & Romaine. Les Orateurs François, excepté les Orateurs sacrés, ne traitent guères que des sujets particuliers, peu intéressans, souvent embarrassés de cent minuties importantes, souvent avilis par les noms mêmes des principaux personnages. Pour vous, MONSIEUR, vous aviez toujours en main dans vos Discours publics les intérêts d'une grande Province combinés avec ceux du Roi; vous étiez, si on ose le dire, une espèce de médiateur entre le Sou-

verain qui devoit être obéi, & les Sujets qu'il falloit amener à une obéiſſance volontaire. De - là vous avez paſſé, MONSIEUR, à l'Ambaſſade d'Eſpagne, où il a fallu employer une éloquence toute différente, qui conſiſte autant dans le ſilence que dans les diſcours. Les intérêts des Potentats ſont en ſi grand nombre, ſi ſouvent & ſi naturellement oppoſés les uns aux autres, qu'il eſt difficile que deux d'entr'eux, quoiqu'étroitement unis par les liens du ſang, ſoient parfaitement d'accord enſemble ſur tous les points, ou que leur accord ſubſiſte long-temps. Les deux branches de la Maiſon d'Autriche n'ont pas toujours été dans la même intelligence. L'une des deux Maiſons Royales de Bourbon vous a chargé de ſes affaires auprès de l'autre. La Renommée, quoique ſi curieuſe, ſur-tout des affaires de cette nature, quoique ſi ingénieuſe & même ſi hardie à deviner,

ne nous a rien dit de ce qui s'eſt paſſé dans un intérieur où vous avez eu beſoin de toute votre habileté ; & cela même vous fait un mérite. Seulement nous voyons que l'Eſpagne, pour laquelle vous avez dû être le moins zélé, ne vous a laiſſé partir de chez elle que revêtu du titre de Grand de la première claſſe, honneur qu'elle eſt bien éloignée de prodiguer.

Le grand Cardinal de Richelieu, lorſqu'il forma une Société de gens preſque tous peu conſidérables par eux-mêmes, connus ſeulement par quelques talens de l'eſprit, eût-il pu, même avec ce ſublime génie qu'il poſſédoit, imaginer à quel point eux & leurs ſucceſſeurs porteroient leur gloire par ces talens & par leur union? Eût-il oſé ſe flatter que dans peu d'années les noms les plus célèbres de toute eſpèce ambitionneroient d'entrer dans la liſte de ſon Académie ; que dès qu'elle auroit perdu un Cardinal

de

de Rohan, il se trouveroit un autre Prélat, tel que vous, MONSIEUR, prêt à le remplacer ?

Le nom de Rohan seul fait naître de grandes idées. Dès qu'on l'entend, on est frappé d'une longue suite d'illustres aïeux, qui va se perdre glorieusement dans la nuit des siècles : on voit des Héros dignes de ce nom par leurs actions, & d'autres Héros dignes de ces prédécesseurs ; on voit les plus hautes dignités accumulées, les alliances les plus brillantes, & souvent le voisinage des Trônes : mais en même temps il n'est que trop sûr que tous ces avantages naturels, si précieux aux yeux de tous les hommes, seroient des obstacles qu'auroit à combattre celui qui aspireroit au mérite réel des vertus, telle que la bonté, l'équité, l'humanité, la douceur des mœurs. Tous ces obstacles, dont la force n'est que trop connue par l'expérience, non-seulement M. le Cardinal de Rohan, durant tout le cours de sa

vie, les ſurmonta ; mais il les changea eux-mêmes en moyens, & de pratiquer mieux les vertus qu'ils combattoient, & de rendre ces vertus plus aimables. Il eſt vrai, pour ne rien diſſimuler, qu'il y étoit extrêmement aidé par l'extérieur du monde le plus heureux, & qui annonçoit le plus vivement & le plus agréablement tout ce qu'on avoit le plus d'intérêt de trouver en lui. On ſait ce qu'on entend aujourd'hui, en parlant des Grands, par le don de repréſenter. Quelques-uns d'entr'eux ne ſavent guères que repréſenter : mais lui, il repréſentoit & il étoit.

Dès ſon jeune âge deſtiné à l'état Eccléſiaſtique, il ne crut point que ſon nom, ni un uſage aſſez établi chez ſes pareils, puſſent le diſpenſer de ſavoir par lui-même. Il fournit la longue & pénible carrière preſcrite par les Loix avec autant d'aſſiduité, d'application, de zèle, qu'un jeune homme obſcur, animé d'une noble ambition, & qui

n'auroit pu compter que ſur un mérite acquis. Auſſi dès ces premiers temps ſe fit-il une grande réputation dans l'Univerſité; les dignités & les titres qui l'attendoient, pour ainſi dire, avec impatience, ne laiſſoient pas de venir le trouver ſelon un certain ordre.

Il étoit à l'âge de trente-un ans Coadjuteur de M. le Cardinal de Furſtemberg, Evêque & Prince de Straſbourg, lorſqu'il ſurvint dans cette Académie un de ces incidens qui en troublent quelquefois la paix, & fourniſſent quelque légère pâture à la malignité du Public. Le principe général de ces eſpèces d'orages eſt la liberté de nos élections; liberté qui ne nous en eſt pas cependant, ainſi qu'aux anciens Romains, moins néceſſaire, ni moins précieuſe. Ce fut en de pareilles circonſtances que le Coadjuteur de Straſbourg ſe montra, & calma tout; & je puis dire hardiment qu'il entra dans cette Académie par un bienfait.

Avec quel redoublement & de joie & de reconnoiſſance ne lui fîmes-nous pas enſuite nos complimens ſur le chapeau de Cardinal, ſur la Charge de Grand-Aumônier de France; dignités dont l'éclat rejailliſſoit ſur nous, & qui nous élevoient toujours nous-mêmes de plus en plus ?

Nous ſavôns aſſez en France ce que c'eſt que les affaires de la Conſtitution. Ne fuſſent-elles que théologiques, elles ſeroient déja d'une extrême difficulté: un grand nombre de gens d'eſprit ont fait tous les efforts poſſibles pour découvrir qnelques nouveaux rayons de lumiere dans des ténèbres ſacrées, & ils n'ont fait que s'y enfoncer davantage; peut être eût-il mieux valu les reſpecter d'un peu plus loin. Mais les paſſions humaines ne manquèrent pas de ſurvenir, & de prendre part à tout, voilées avec toute l'induſtrie poſſible, d'autant plus difficiles à combattre, qu'il ne falloit pas laiſſer ſentir qu'on les reconnût,

Le Roi convoqua ſur ce ſujet des aſſemblées d'Evêques, à la tête deſquelles il mit Monſieur le Cardinal de Rohan. Que l'on réfléchiſſe un inſtant ſur ce qu'exige une pareille place dans de pareilles conjonctures, & l'on jugera auſſi-tôt qu'un Prélat avec peu de talens, peu de ſavoir, des lumières acquiſes dans le beſoin, moment par moment, empruntées en ſi bon lieu que l'on voudra, eût paru bien vîte à tous les yeux tel qu'il étoit naturellement. J'atteſte la Renommée ſur ce qu'elle publia alors dans toute l'Europe à la gloire du Prélat dont nous parlons. Il joignit même au mérite de grand homme d'Etat & de ſavant Evêque, un autre mérite de ſurcroît, qu'il ne nous ſiéroit pas de paſſer ſous ſilence, quoique réellement fort inférieur; il fut quelquefois obligé de porter la parole au Roi à la tête du reſpectable Corps qu'il préſidoit, & il s'en acquitta en véritable Académicien.

Il fut envoyé quatre fois à Rome par le Roi pour des élections de Souverains Pontifes. Il n'y a certainement rien sur tout le reste de la terre qui ressemble à un conclave. Là sont renfermés sous des Loix très-étroites & très-gênantes, un certain nombre d'hommes du premier ordre & du premier mérite en différentes Nations, qui n'ont tous que le même objet en vuë, & tous différens intérêts par rapport à cet objet. La Nation Italienne est de beaucoup la plus nombreuse, très-spirituelle par une faveur constante de la Nature, dressée par elle-même aux négociations, adroite à tendre des pièges subtils & imperceptibles, à pénétrer finement les apparences trompeuses qui couvrent le vrai, & même les secondes ou troisièmes apparences, qui pour plus de sûreté couvrent encore les premières. M. le Cardinal de Rohan ne fut que prudent, que circonspect, sans arti-

fice & fans myftère, ouvertement zélé pour les intérêts de la Religion & de la France; & il ne laiffa pas de réuffir, & de s'attirer une extrême confidération des Italiens les plus habiles. Des exemples pareils, un peu plus fréquens, rendroient peut-être au vrai plus de crédit qu'il n'en a aujourd'hui, ou du moins plus de hardieffe de fe montrer.

Toute la partie du Diocèfe de Strafbourg fituée au-delà du Rhin, appartient en Souveraineté à l'Evêque qui en prend l'inveftiture de l'Empereur. D'un autre côté l'Evêché de Strafbourg eft extrêmement mêlé de Luthériens autorifés par des traités inviolables. M. le Cardinal de Rohan avoit à foutenir le double perfonnage, & de Prince fouverain, & d'Evêque Catholique. Prince, il gouverna fes Sujets avec toute l'autorité, toute la fermeté de Prince, & en même temps avec toute la bonté, toute la douceur

qu'un Evêque doit à son troupeau ; seulement il y joignit l'esprit de conquête si naturel aux Princes, mais l'esprit de conquête Chrétien. Il employa tous ses soins, mais ses soins uniquement, à ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient écartés : il étoit né avec de grands talens pour y réussir ; & en effet le nombre des Catholiques est sensiblement augmenté dans le Diocèse de Strasbourg.

De cette augmentation, moins difficile à continuer qu'elle n'étoit à commencer, il en a laissé le soin à un neveu, son digne successeur, déja revêtu de ses plus hautes dignités. Quelle gloire pour nous, que le titre d'Académicien n'ait pas été négligé dans une si noble & si brillante succession !

Après tout ce qui vient d'être dit, nous dédaignons presque de parler de la magnificence de cet illustre Cardinal. La magnificence considérée par rapport aux Grands, est plutôt un grand

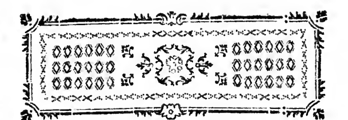
défaut quand elle y manque, qu'un grand mérite quand elle s'y trouve. Son essence est d'être pompeuse & frappante; sa perfection seroit d'avoir quelque effet utile & durable. Notre grand Prélat l'a pratiquée de toutes les manières. Tantôt il a fait des présens rares à des Souverains; tantôt il a répandu ses bienfaits dans les lieux de sa dépendance qui en avoient besoin; tantôt il a construit des Palais superbes; tantôt il a doté pour tous les siècles à venir un assez grand nombre de filles indigentes. Dans toutes les fêtes où pouvoient entrer la justesse & l'élégance du goût François, il n'a pas manqué de faire briller aux yeux des Etrangers cet avantage, qui, quoiqu'assez superficiel en lui-même, n'est nullement indigne d'être bien ménagé.

Je sens, MESSIEURS, que je vous fais un portrait, & fort étendu, & peut-être peu vraisemblable à force de rassembler trop de différentes perfections;

on m'accusera de cet esprit de flatterie qu'on se plaît à nous reprocher. Je vous demande encore un moment d'attention, & j'espère que je serai justifié.

Le ROI a dit : *C'est une vraie perte que celle du Cardinal de Rohan ; il a bien servi l'Etat, il étoit bon Citoyen & grand Seigneur; je n'ai jamais été harangué par personne qui m'ait plu davantage.*

Je crois n'avoir plus rien à dire sur le reproche de flatterie. J'ajouterai seulement que de cet éloge fait par le Roi, il en résulte un plus grand pour le Roi lui-même. Il fait connoître, il fait apprécier le mérite de ses Sujets; & combien toutes les vertus, tous les talens doivent-ils s'animer dans toute l'étendue de sa domination ! C'est-là ce qui nous intéresse le plus particulièrement : l'Europe entière retentit du reste de ses louanges; & ce qui est le plus glorieux, & en même temps le plus touchant pour lui, on comparé déja son règne à celui de LOUIS XIV.



HISTOÌRE DU ROMIEU DE PROVENCE.

PENDANT que la France étoit partagée en plusieurs petits Etats presque indépendans du Roi, la Comté de Provence tomba, par un mariage, dans la Maison des Comtes de Barcelone, qui par la même voie devinrent, peu de temps après, Rois d'Aragon. Tantôt le Royaume & la Comté furent dans une même main; tantôt le Royaume fut le partage de l'aîné, & la Comté celui d'un cadet. Le dernier des Comtes de cette Maison fut Raimond Berenger V, qui vers l'an 1216 s'étant

fouſtrait à la tutèle ſuſpecte de Pierre, Roi d'Aragon, ſon oncle, qui le tenoit en Eſpagne, étoit venu en Provence prendre poſſeſſion de ſon Etat. Après qu'il eut remis dans le devoir quelques-uns des principaux Seigneurs, & quelques Villes des plus conſidérables du Pays, qui avoient voulu profiter de ſon abſence, quoique tout ne fût pas encore calme, ſa Cour ne laiſſa pas d'être agréable & floriſſante.

Raimond entendoit bien la guerre, & l'aimoit peu; le ſoin de ſe maintenir ſuffiſoit pour conſumer toute ſon activité, & il ne lui en reſtoit pas pour ſonger à s'agrandir. Il étoit naturellement doux, ſimple, populaire; mais il prenoit quelquefois les défauts de Prince, quand il ſe ſouvenoit de ſon rang : ce qu'il avoit de mauvais lui coûtoit quelque effort & quelque attention, & ce qu'il avoit de bon ne lui coûtoit rien. L'inſtinct qui le por-

toit à la vertu, étoit plus sûr que ses lumières; il n'avoit pas assez d'esprit pour être inébranlable dans le bien. Il aimoit les plaisirs, & se connoissoit assez aux choses d'agrément. Cela joint à sa bonté naturelle, & la familiarité qu'il accordoit aisément à ceux qui l'approchoient, attira auprès de lui presque tous les Seigneurs du Pays, quoiqu'alors les Gentilshommes se tinssent volontiers dans leurs Châteaux, & ne fissent guères plus leur cour à leurs Ducs ou leurs Comtes, que ces Comtes & ces Ducs ne la faisoient au Roi.

Ces temps-là furent fort ignorans, & il semble que la Nature les choisit exprès pour faire voir ce qu'elle peut par elle-même, & pour produire des Poëtes qui lui dussent tout. Au milieu de la grossièreté du douzième & du treizième siècles, il se répandit dans toute la France un esprit poétique qui alla jusqu'en Picardie, & à plus forte

raiſon la Provence en eut-elle ſa part.

La poéſie & les poëtes de ce temps-là étoient bien différens de ce qu'ils ſont aujourd'hui. La Poéſie étoit ſans art, ſans règle, telle enfin qu'elle doit être dans ſa naiſſance; car à l'égard de ces ſiècles, les Grecs & les Latins n'avoient jamais été. Le grec étoit abſolument inconnu; & ſi quelques-uns de ces Auteurs ſavoient le latin, ce n'étoient guères que des Prêtres ou des Moines, qui même ne le ſavoient preſque que par l'Ecriture-Sainte, & par conſéquent aſſez mal. Homère & Virgile n'étoient tout au plus connus que de réputation; & ſi vous trouvez quelquefois dans ces ſortes d'Ouvrages quelque trait de fable, croyez que c'étoit une érudition bien rare. En récompenſe ils ont une ſimplicité qui ſe rend ſon Lecteur favorable, une naïveté qui vous fait rire ſans vous paroître ridicule, & quelquefois des traits de génie imprévus & aſſez agréables.

La plus grande gloire de la poésie Provençale est d'avoir pour fille la poésie Italienne. Non-seulement l'art de rimer passa des Provençaux aux Italiens; mais il est sûr que Dante, Pétrarque & Bocace dans ses contes, ont bien fait leurs profits de la lecture de Provençaux. Il y en a plusieurs dont Pétrarque fait l'éloge, sans doute par reconnoissance; & outre tout cela, il fut encore inspiré par une Provençale & animé par le soleil de Provence.

Les Poëtes d'alors ressembloient encore moins à ceux d'aujourd'hui que leur poésie à la nôtre. Je trouve que ceux de Provence étoient presque tous de grande qualité; & si l'on est surpris que dans une Nation telle que la Françoise, qui avoit toujours regardé les Lettres avec mépris, & qui aujourd'hui tient encore beaucoup de cette espèce de barbarie, des Gentilshommes & des grands Seigneurs

s'amuſaſſent à faire des vers, je ne puis répondre autre choſe, ſinon que ces ſortes de vers-là ſe faiſoient ſans étude & ſans ſcience, & que par conſéquent ils ne déshonoroient pas la Nobleſſe. Il eſt vrai cependant que ces Poëtes n'exerçoient pas le métier trop noblement ; ils ſe faiſoient fort bien payer. Ils s'attachoient à quelque Prince, ou alloient errans de Cour en Cour pour faire voir leurs Ouvrages. Quelquefois pendant le repas d'un Prince, vous voyiez arriver un Troubadour, c'eſt-à-dire un Poëte ou trouveur de belles choſes, avec ſes Jongleurs, c'eſt-à-dire Joueurs d'inſtrumens ; & le Troubadour faiſoit chanter aux Jongleurs ſur leurs *Vielles* ou *Harpes* les vers qu'il avoit compoſés. On les payoit en draps, armes & chevaux, paiement aſſez noble : mais, pour tout dire, on leur donnoit auſſi de l'argent. L'Hiſtoire marque beaucoup de Troubadours qui s'y ſont enrichis ;

richis ; & ces Troubadours - là portent de ſi beaux noms, qu'il n'y a pas de grand Seigneur aujourd'hui qui ne fût bien heureux d'en deſcendre. Ce qui relève fort leur honneur, c'eſt que dans ces paiemens qu'on leur faiſoit, entroient aſſez ſouvent les faveurs des Princeſſes & des plus grandes Dames, qui étoient aſſez foibles contre un bel-eſprit. Un Sonnet d'Armand ou Chomeil mit à bout toute la vertu de la Vicomteſſe de Boiers.

Quelques Troubadours avoient établi qu'après avoir chanté devant une aſſemblée de Femmes de qualité, ils étoient en droit d'en aller baiſer une à leur choix. Mais ce qui marque encore mieux le cas qu'on faiſoit des Poëtes, on trouve que Robert, fils de Charles II, Roi de Naples, & Comte de Provence, exempta pour dix ans la Ville de Taraſcon de toutes tailles & ſubſides, à condition qu'on y entre-

tiendroit aux dépens du Public Pierre Cardenal, bon Troubadour. Et croira-t-on bien aujourd'hui qu'un Albertet de Sifteron, ayant envoyé en mourant fes Œuvres à la Marquife de Mallefpine, & qu'un nommé Fabre d'Ufel les ayant interceptées, & les donnant comme de lui, fon procès lui fut fait dans toutes les règles, & que le Plagiaire fut fuftigé, *fuivant les Loix Impériales*, dit l'Hiftoire, tant ces chofes-là étoient traitées férieufement ?

Il eft aifé de deviner que dans un fiècle où la poéfie étoit fi fort à la mode, la galanterie y devoit être auffi. Tous ces Poëtes étoient amoureux ; & comment les Dames auroient-elles manqué de complaifance pour eux ? Les maris même n'en manquoient pas : on en trouve quelques-uns qui ont mieux aimé diffimuler que de chaffer le Troubadour de chez eux. Cependant l'aventure de Guillaume de Ca-

beſtan marque aſſez que tous les maris ne peuvent pas dépouiller leur férocité naturelle. Il avoit quitté Bérengère des Baux, Dame de la première qualité de Provence, qui, pour s'aſſurer de la conſtance du Poëte, lui avoit donné un breuvage dont il penſa mourir, & qui altéra ſon cerveau un peu plus qu'il n'étoit néceſſaire pour faire des vers. Il s'étoit attaché à la femme du Seigneur de Seillan, & avoit obtenu d'elle ce qui étoit preſque dû un Troubadour. Le mari, moins touché de la poéſie, aſſaſſina Guillaume de Cabeſtan, tira ſon cœur hors de ſon corps, & le donna à manger à ſa femme, bien apprêté. Elle le trouva bon; & quand ſon mari lui dit ce que c'étoit, elle répondit que puiſqu'elle avoit mangé de ſi noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre, & ſe laiſſa mourir de faim.

L'hiſtoire de ces Poëtes eſt pleine

d'effets extraordinaires de paſſion, qui ſont à peine croyables dans un ſiècle auſſi relâché ſur l'Amour que l'eſt celui-ci. L'un, dans un dépit amoureux, tue ſa Maîtreſſe, & ſe tue enſuite; l'autre meurt de ce que l'on porte la ſienne en terre. Il eſt vrai qu'il mourut trop tôt; car la Dame revint pendant qu'on faiſoit ſon Service dans l'Egliſe : mais elle fit bien ſon devoir; elle alla s'enterrer dans un Couvent. Qui a jamais égalé, & qui égalera jamais Gefroi Budel, Sieur de Blieux? Il entend parler de la beauté & des perfections de la Comteſſe de Tripoli à des Pélerins qui venoient de la Terre-Sainte : le voilà qui devient amoureux ſur leur parole, & qui paſſe ſa vie à faire des vers pour ſa chère Idée. Enfin, ne pouvant plus ſoutenir l'abſence de ce qu'il n'avoit jamais vu, il s'embarque pour Tripoli en habit de Pélerin. En approchant de ces lieux charmans où

étoit tout son bien, sa passion augmenta, & il arriva malade. Son confident, qu'il avoit mené avec lui, alla avertir la Comtesse qu'il venoit d'entrer dans le Port un vaisseau qui lui amenoit un Amant, mais fort indisposé. Elle eut la bonté de venir aussitôt dans le vaisseau : mais comme le Poëte commençoit un compliment très-tendre, il fut suffoqué par l'excès de son amour, & mourut. La Comtesse paya du moins sa passion par un magnifique tombeau ; & *oncques depuis*, dit l'Histoire, *ne fut vue faire bonne chère.* Il faut qu'on se souvienne, en lisant cette Histoire, que ce Héros étoit né sous le soleil de Provence, & étoit Poëte ; & je crains qu'on n'ait encore de la peine à la trouver vraisemblable.

Rien n'étoit alors plus singulier en Provence, que ce qu'on appelloit la *Cour d'Amour.* C'étoit une assemblée

de Dames de la première qualité, qui ne traitoient que de matières de galanterie. S'il naissoit quelque contestation entre un Amant & une Maîtresse, on envoyoit la question à la Cour d'Amour; & comme l'esprit du siècle étoit sérieux sur les bagatelles, les Dames prononçoient gravement sur la question, & leur jugement étoit reçu avec une soumission très-sincère.

Telle fut la Provence sous les Comtes de la Maison de Barcelone, & particulièrement sous Raimond Berenger V; il étoit Troubadour lui-même, plutôt par mode que par génie. Il avoit épousé Béatrix de Savoie, dont il eut quatre filles; Marguerite, Eléonore, Sance & Béatrix, que l'on remarque qui ont toutes été Reines, quoique la Royauté de l'une des quatre ait été un peu imaginaire. Je parle de Sance qui épousa Richard d'Angleterre, que les Princes Allemands élurent Roi des

Romains, & qui n'en eut jamais que le titre.

Avant qu'aucune de ces Princeſſes fût mariée, & tandis qu'elles ornoient encore la Cour de Provence, on y vit paroître le Romieu, ſi célèbre dans les Hiſtoires du Pays. Romieu, en Provençal, veut dire Pélerin, ou qui va à Rome, parce que d'abord on alloit communément à Rome en pélerinage; enſuite la dévotion ſe tourna à la Terre-Sainte. Un ſoir que le Comte de Provence revenoit de la chaſſe, il rencontra ce Romieu avec ſa cape & ſon bourdon, qui marchoit ſeul d'un air fort gai & fort content. La bonne humeur où étoit alors le Comte, & l'oiſiveté firent qu'il parla au Romieu, & il fut fort étonné que le Romieu lui répondit avec eſprit, avec liberté, & comme un homme accoutumé au commerce des Grands. Le Comte lui demanda qui il étoit. « Monſeigneur,

» lui dit-il, je vous supplie très-hum-
» blement de m'excuser; je viens de la
» Terre-Sainte, & on m'y a fait faire
» vœu de ne dire jamais qui je suis ».
Cette réponse satisfit le Comte, parce
que c'étoit assez la mode en ces temps-
là de faire des vœux bizarres. « Je
» vois bien ce que c'est, dit le Comte
» au Romieu; vous êtes un homme
» de qualité qui êtes tombé dans quel-
» que grande faute, & on vous a
» donné pour pénitence d'errer par
» le monde sous ce misérable équi-
» page, sans oser déclarer qui vous
» êtes : je vous avoue que je trouve
» cette mortification assez bien ima-
» ginée ». « Monseigneur, répondit-
» il, je n'aurois pas eu assez peu de
» conscience pour ne pas dire à mon
» Confesseur de m'en chercher une au-
» tre, car, en vérité, il y auroit été
» trompé; & si j'étois homme de qua-
» lité, rien ne me coûteroit moins que
» de

» de cacher ma naissance & mon » nom ». « Comment, reprit le Com» te, seriez-vous bien-aise qu'on vous » traitât comme un homme du Peu» ple ? Prendriez-vous plaisir à vous » priver des égards & des respects » qu'on devroit à votre rang ». « Vous » me fournissez vous-même la répon» se, Monseigneur, repliqua le Ro» mieu; ce seroit à mon rang que tout » cela seroit dû, il le perdroit : mais » pour moi, je ne perdrois rien; mon » rang & moi nous ne serions pas la » même chose ».

Le Comte, toujours plus frappé du Romieu, & plus curieux de l'entendre parler, & d'approfondir, s'il se pouvoit, cette aventure, lui ordonna de le suivre. Il eut beau s'en défendre, il eut beau représenter que ses affaires l'appelloient ailleurs, & qu'il n'étoit point propre à paroître dans une Cour, il n'en fut point cru, & on le fit monter

à cheval. Le Comte ne parloit qu'à lui; & quand on fut arrivé, il fut ſeul le ſpectacle de toute la Cour. Mais pour mieux comprendre de quelle manière il y fut regardé, il eſt bon de ſavoir de quelles perſonnes elle étoit compoſée.

Ceux qui avoient le plus de part à la familiarité du Comte, étoient Beralde, cadet de l'illuſtre Maiſon des Baux, qui avoit diſputé la Provence aux Comtes de Barcelone; Boniface de Caſtellane, Raoul de Gatin, l'Abbé de Montmaiour, Perdigon.

Beralde des Baux étoit bien fait, & d'un extérieur très-agréable; il avoit de la valeur, de la libéralité, de la générоſité, du déſintéreſſement: mais il ne ſe croyoit obligé à toutes ces vertus, que parce qu'il étoit de bonne Maiſon. Il croyoit que la naiſſance les donnoit, & qu'un Gentilhomme qui ne les avoit pas avoit pris ſoin

de les étouffer en lui. On le trouvoit parfaitement honnête homme, quand on ne s'appercevoit pas de son motif. Il avoit des vues assez fines sur les choses de morale, & on étoit charmé de l'en entendre discourir : mais au milieu de raisonnemens très-solides, il plaçoit quelquefois que la Maison des Baux étoit descendue d'un des trois Rois, nommé *Balthasar*, & que l'étoile d'argent qu'elle a pour armes représentoit celle qui avoit conduit les Mages à Jérusalem. Il avoit beaucoup d'esprit : mais malheureusement il avoit étudié des Livres Arabes que lui avoit donné un Médecin Catalan du Comte Raimond, qui l'avoient entêté de toutes les rêveries de l'Astrologie, & lui avoient appris à craindre les chouettes. Il ne pouvoit pas imaginer que ce qui étoit écrit dans une Langue aussi mystérieuse que l'Arabe, & qui lui avoit tant coûté à appren-

dre, ne fût pas vrai. Sa femme étoit aimée de Fouquet...

Boniface de Castellane étoit aussi d'une naissance très-distinguée, grand Poëte satyrique ; mais satyrique par nature, & Poëte par art, seulement pour être satyrique. On l'appelloit l'*Outrecuyat*, tant il étoit hardi dans ses *Sirventes* ou Satyres ; il n'y épargnoit personne, & il les finissoit d'ordinaire par ces mots : *Bougua, qu'as dich*, qui marquoient l'étonnement où il étoit lui-même de sa hardiesse.

Il sacrifioit tout à la Satyre, amitié, bienséance, & même l'honneur de son propre goût, excusable seulement par l'impossibilité d'avoir de l'esprit dans un autre genre. Il étoit très-timide quand il étoit menacé par le moindre faiseur de Sirventes, très-redoutable quand il étoit craint. Sa bile, sa férocité, son indiscrétion lui avoient donné plus de vogue que

d'autres n'en avoient par leurs bonnes qualités, & il étoit en droit de mépriser, autant qu'il faisoit, la bonté, la douceur & l'équité.

Raoul de Gatin avoit un caractère presqu'entièrement opposé, un génie fort étendu, & qui n'étoit borné que parce qu'il ne s'étoit pas appliqué à tout, une vivacité douce, un agrément facile, des graces simples, une probité & une droiture de cœur que tout son extérieur représentoit; mais il étoit extrêmement foible sur l'amour, & très-sujet à faire de mauvais choix. Alors tout son mérite devenoit ridicule par l'hommage qu'il en faisoit à des personnes indignes, & ses respects mal placés le défiguroient entièrement. Le plus grand déshonneur où il fût encore tombé, étoit d'aimer Richilde, de la Maison de Montauban, jeune Dame très-galante, qui s'accommodoit de toutes sortes d'Amans, hormis de

ceux qui étoient honnêtes gens, & à qui Raoul ne manqua pas de déplaire dès qu'elle eut découvert ses bonnes qualités. Il étoit extrêmement aimé du Comte de Provence, qui l'employoit dans ses guerres, & lui confioit ses plus importantes affaires: mais du moment qu'il fut amoureux de Richilde, il quitta tout pour être sans cesse à Montpellier, où elle demeuroit. Il étoit excellent Troubadour, & il eut le malheur de faire pour elle les plus beaux vers qu'il eût faits de sa vie.

L'Abbé de Montmaiour étoit toujours à la Cour, sous prétexte de quelques affaires de son Monastère qui alloient lentement. Jamais Moine n'entendit mieux l'art d'accorder les intérêts spirituels & les temporels. Comme le Comte n'étoit pas dévot, l'Abbé de Montmaiour gardoit sur les désordres de la Cour un silence qui paroissoit forcé, & qui n'étoit qu'un effet naturel

de sa politique ; il faisoit de très-légères remontrances, & sembloit se retenir à regret par la réflexion qu'on n'étoit pas en état d'en profiter : ainsi le peu qu'il disoit ne le brouilloit avec personne, & il avoit le mérite de ce qu'il n'avoit point dit. Il se faisoit forcer à prendre part à des divertissemens de la Cour, à des parties de chasse, à des spectacles ; & il avoit l'esprit de faire bien des choses contre son état, sans rien faire contre la bienséance. Son hypocrisie étoit fort fine, en ce qu'il ne l'outroit point, & qu'il la réduisoit aux choses essentielles. Il savoit bien attirer des donations à son Abbaye ; mais il ne les recevoit qu'en avertissant que ce n'étoit pas là le capital de la dévotion, comme on n'étoit pas fort éloigné de le croire en ce temps-là.

Hugues de Sobière étoit de bonne Maison, mais né sans bien. Le métier

de Troubadour lui avoit valu une grande fortune, & la familiarité de tous les grands Seigneurs. Il ne faisoit guères de Sirventes : mais il étoit plus méchant que Boniface de Castellane, parce qu'il étoit plus retenu & plus circonspect ; il outrageoit moins, & faisoit plus de mal. Jamais Courtisan ne sut mieux le grand art de nuire : aussi l'Histoire remarque expressément qu'il entretenoit les Barons dans une division perpétuelle. Il étoit susceptible de toutes les formes que l'intérêt peut donner ; il se forçoit quelquefois à être amoureux, parce que le Comte de Provence l'étoit toujours ; il eût cru faire mal sa cour, si on l'eût pu surprendre sans une passion.

Les autres Seigneurs attachés au Comte de Provence étoient le Comte de Vintimille, Thibaud de Vins, les Chevaliers de Liparron, de Porcellet, de Lauris, d'Entrecasseau, de

Pujet, de Furban, & les Troubadours Rambaud d'Orange Seigneur de Correſon, Gui, Ebles & Pierre d'Uſez, frères; Boniface Calus Gentil, Firmeric de Belucler, Perdigon, Pierre de Château-neuf, Guillaume de Bargemon.

Le ſoir que le Romieu fut amené par le Comte à ſon Château, preſque toute cette Cour s'y trouva raſſemblée; tous les yeux étoient tournés vers lui, & le Comte ne parloit qu'à lui. Quelques Courtiſans des plus prévoyans craignirent déja que dans la perſonne de cet inconnu il ne fût arrivé un Favori. « Vous venez de la Terre-Sainte, » lui dit le Comte, ſans doute autant » par curioſité que par dévotion : hé » bien ! n'êtes-vous pas content de vo» tre voyage ? Dites-nous ce que vous » avez remarqué de plus ſingulier chez » les Grecs, les Turcs, les Sarraſins ». « Monſeigneur, répondit-il, je vous » ferai un aveu que d'autres Voyageurs

» ne feroient peut-être pas volontiers.
» J'ai perdu mes pas ; je n'ai rien vu de
» remarquable ». « Comment ! reprit
» le Comte. Et tous ceux qui revien-
» nent de ces Pays-là nous en rappor-
» tent tant de merveilles » ! « Je le crois
» bien, repliqua le Romieu ; il y a des
» yeux plus propres à voir des mer-
» velles les uns que les autres ; & pour
» moi j'ai vu des Grecs, des Turcs,
» des Sarrafins, des Tartares même :
» mais je n'ai vu que des hommes, &
» j'en avois vu en France. Il eſt bien
» aiſé de juger que tout le genre hu-
» main n'eſt qu'une famille, tant on
» s'y reſſemble ». « Mais, reprit le
» Comte, ces manières de s'habiller
» & de bâtir, ces mœurs ſi différentes
» des nôtres, ces Gouvernemens ſi bi-
» zarres, tout cela n'eſt-ce pas un
» ſpectacle fort agréable pour la cu-
» rioſité » ? « Monſeigneur, répondit le
» Romieu, c'eſt ſelon les ſpectateurs.

» Ceux qui croient que tout ce qu'ils
» voient dans leur Pays eſt la nature,
» & qu'on ne doit pas s'habiller ni
» faire la révérence autrement qu'eux,
» je ſuis d'avis qu'ils courent le monde;
» ils verront mille objets nouveaux,
» dont ils feront puiſſamment touchés.
» Pour moi, j'ai trouvé une autre ma-
» nière de voyager, qui eſt la ſeule que
» je pratiquerai dorénavant. Je ſuis for-
» tement perſuadé que le fonds de la
» nature humaine eſt par-tout le mê-
» me; mais qu'il eſt ſuſceptible d'une
» infinité de différences extérieures,
» ſur-tout ce qui ne dépend que de
» l'opinion & de l'habitude. Toutes ces
» différences, je me les imagine comme
» je puis; je fais à ma fantaiſie des
» mœurs & des Gouvernemens qui ne
» ſont pourtant pas contraires aux
» principes qui nous ſont eſſentiels;
» & je dis: Tout cela eſt quelque part;
» ſi ce n'eſt pas cela, c'eſt quelque

» chose d'approchant : voilà tout le
» tour du monde fait. Ce n'est pas que
» tous ces objets différens ne soient un
» peu plus agréables, & peut-être un
» peu plus utiles à voir, tels qu'ils sont
» en eux-mêmes : mais je ne sais si le
» plus d'agrément & d'utilité vaut la
» peine du voyage ».

Les discours du Romieu firent des effets bien différens sur ceux qui y furent présens. Presque tous les Courtisans n'y entendirent rien, & eurent beaucoup d'envie de s'en moquer. Le Comte y sentoit une vérité qui le touchoit : mais il n'osoit s'en fier à ce sentiment; & la singularité des choses que lui disoit le Romieu l'étonnoit, lui faisoit plaisir, & en même temps lui étoit suspecte. Beralde des Baux & Rodolphe de Gatin n'hésitèrent point, & lui trouvèrent beaucoup d'esprit; il n'y eut que cette différence, que Beralde le crut homme de qualité, & Rodolphe

jugea ſeulement qu'il étoit fort honnête homme. Ils en parlèrent tous deux au Comte avec beaucoup d'éloges, & ils fixèrent ſon jugement. Mais quand ils l'eurent déterminé, il crut n'avoir jamais douté, & il s'imagina qu'il avoit ſenti auſſi vivement & auſſi promptement qu'eux tout ce que valoit le Romieu.

Le lendemain il demanda ſon congé : mais dans le goût que l'on avoit pour lui, on n'avoit garde de le lui accorder. Le Comte lui fit promettre qu'il paſſeroit quinze jours auprès de lui.

Il le mena auſſi-tôt chez la Comteſſe de Provence, & chez les quatre Princeſſes ſes filles, que le Romieu n'avoit point encore vues.

La Comteſſe avoit l'eſprit extrêmement galant ; elle aimoit les jeux, la muſique, toutes les hiſtoires où il entroit de l'amour ; elle avoit même

fouffert que quelques Troubadours lui adreffaffent des Ouvrages, où elle pouvoit foupçonner que fon nom ne fervoit qu'à en cacher un autre ; enfin tout ce qui avoit quelque air de galanterie l'intéreffoit, la touchoit, & elle étoit indifférente à tout le refte ; cependant elle étoit toujours demeurée dans les bornes d'une exacte vertu, foit que fes inclinations n'allaffent pas plus loin, foit que fon rang eût contraint fes inclinations.

Quand le Comte fut entré dans fon appartement, fuivi du Romieu : « Madame, lui dit-il, je viens vous demander du fecours pour arrêter quelquetemps ici cet inconnu, qui à chaque moment veut nous échapper ».

Cet Ouvrage n'a pas été pouffé plus loin.

AU FEU ROI.

C'est l'Académie Royale de Musique qui parle, en lui adressant les paroles d'un Opéra représenté en 1678 (1).

GRAND ROI, quand l'univers apprend avec surprise
Qu'à tes ordres par-tout la Victoire est soumise,
Que sur les bords tremblans du Rhin & de l'Escaut
Les Forts les mieux munis ne coûtent qu'un assaut,
On a lieu de penser que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les lauriers dus à tes grands exploits,
Néglige des beaux Arts les paisibles emplois.
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaisirs tranquilles
Règnent avec éclat au milieu de nos Villes;

(1) C'est l'Opéra de *Psyché*, imprimé sous le nom de *Thomas Corneille*, mais réellement de M. *de Fontenelle*. On le trouvera avec *Bellerophon* dans le Tome X.

Pendant ces doux loisirs, qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses Etats?
Il est vrai cependant que, malgré ses conquêtes,
Elle suffit encore à préparer des Fêtes.
Il est vrai que, malgré mille plaisirs offerts,
Elle suffit encore à dompter l'Univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu pour nous sous tes heureux auspices;
Et que vaincre où tu fais voler tes étendarts,
C'est la suite des soins que tu prends des beaux Arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier ennemi qu'ait jamais eu la France;
Ce redoutable Gand, qui, pour être assiégé,
Demande un Peuple entier sous ses fossés rangé,
T'a soumis son orgueil au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.
Ypres te voit paroître, il reconnoît tes loix,
Et rien ne se refuse à l'Empire François.
Quel trouble pour l'Europe! & combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces Peuples, contre nous ardens à se liguer,
Attendent le moment qui les va subjuguer.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent;

Et

Et tandis qu'en tous lieux les trompettes ré-
sonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

A MAD. ***

LE Parnasse aujourd'hui célèbre votre fête;
Les Muses de concert vous vont faire leur cour:
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous apprête;
Je vais vous parler sans détour.
Je ne suis point votre conquête;
Pour vos jeunes appas, je n'ai point pris d'a-
mour:
Mettez-vous cela dans la tête.
Je sais que quelquefois des cris applaudissans
Vous mettent sans façon au rang des plus char-
mantes;
Des bords du grand Bassin (1) partent ces doux
accens:
Ce ne sont pas flatteurs que les Passans;
Et moins encore les *Passantes.*
Mais que le grand Bassin ne s'en offense pas;
Je n'ai point pris d'amour pour vos jeunes appas.

(1) *Aux Tuileries.*

Tant mieux pour eux qu'on les admire ;
Je n'ai point pris d'amour, ce mot vous doit suffire.
Mais à quoi bon le dire tant ?
A quoi bon ? Je suis très-content
D'avoir encor la force de le dire.

ÉNIGME SINGULIÈRE.

MON nom est grec, non pas tiré du grec par force,
Par le secours d'une savante entorse ;
Mais grec, purement grec, & tel que Casaubon,
Les deux Scaliger & Saumaise,
Epris d'amour pour moi, se seroient pâmés d'aise,
En soupirant pour ce beau nom.
S'il m'eût manqué, réduite à me fournir en France,
J'en avois sous ma main un autre assez heureux,
Qui des siècles naissans retraçoit l'innocence,
Les plus tendres liens, les plus aimables jeux,
Charmes qui de nos jours s'en vont en décadence.

Au défaut des deux noms, il me feroit refté
Une figure fi parfaite,
Que je pouvois en toute sûreté
Etre Mathurine ou Colette.

Le mot de l'Enigme eft Mademoifelle Lafcaris, fille de feu Monfieur le Marquis d'Urfé. Après la prife de Conftantinople par les Turcs, un Seigneur Lafcaris, de la Maifon des derniers Empereurs Grecs, fe retira en France ; il acquit quelques Terres, qui font tombées par fucceffion dans la Maifon d'Urfé, fous la condition que dans la Maifon qui les poffèderoit, il y auroit toujours quelqu'un qui porteroit le nom de Lafcaris.

A MAD...

SI votre abfence continue,
Je vous en avertis, mon amour diminue.
En vous différens dons des Cieux
Font un Tout rare & curieux :

Mais quand un si beau Tout est un temps sans
paroître
A mes yeux, à mes propres yeux,
Je viens à douter qu'il puisse être.

SUR MA VIEILLESSE.

IL falloit n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens Ecrits.
O Dieux ! combien je m'en écarte,
Moi qui suis si vieux dans Paris !
O Sparte ! Sparte, hélas ! qu'êtes-vous devenue?
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.
Plus dans la canicule on étoit bien fourré,
Plus l'oreille étoit dure & l'œil mal éclairé,
Plus on déraisonnoit dans sa triste famille,
Plus on épiloguoit sur la moindre vétille,
Plus contre tout son siècle on étoit déclaré,
Plus on étoit chagrin & misantrope outré,
Plus on avoit de goutte & d'autre béatille,
Plus on avoit perdu de dents de leur bon gré,
Plus on marchoit courbé sur sa grosse béquille,
Plus on étoit enfin digne d'être enterré;
Et plus dans vos remparts on étoit honoré.
O Sparte ! Sparte, hélas ! qu'êtes-vous devenue?
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.

RÉPONSE

Aux Vers de Monſieur DE FONTENELLE *ſur ſa vieilleſſe.*

DE ce Pays ſi vanté
Je connois très-peu la Carte :
Mais je crois, en vérité,
Qu'un Vieillard de ſa trempe eût été mal à *Sparte*.
Qu'auroient-ils fait de l'Amant de *Cypris*,
Ces gens ſi durs, ſi peu nés pour les ris ?
N'étant chez eux qu'un Vieillard reſpectable,
Il eût perdu la moitié de ſon prix :
Pour être *Fontenelle*, il devoit être aimable ;
Voilà pourquoi les Dieux l'ont placé dans *Paris*.

M. le P. H. lut à la Reine les Vers de M. *de Fontenelle*, ſur le reſpect que l'on avoit à *Sparte* pour *une tête chenue*, & ſes regrets ſur ce que ce reſpect s'étoit bien perdu depuis. La Reine lui dit : « Faites ſavoir à *Fontenelle* que j'ai vu ſes » Vers, & qu'une tête comme la ſienne devoit » trouver *Sparte* par-tout ». M. le P. H. ne manqua pas de mander une réponſe ſi flatteuſe à M *de*

Fontenelle. Il le fit même ſouvenir que ſes premiers Vers ayant été pour Madame la Dauphine *de Bavière*, ſes derniers Vers devroient bien être pour la Reine. Il vint ſur-le-champ chez M. le P. H., & lui apporta ces quatre Vers :

Je ne me flatte point du tout
De retrouver *Sparte* par-tout :
Mais vous, ô modèle des Reines !
Vous trouveriez par-tout *Athènes*.

M. *de Fontenelle* avoit alors 92 ans.

FIN.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

